

LA ROUTE ET SES CHEMINS

LA ROUTE ET SES CHEMINS

DU MÊME AUTEUR

LA TERRE N'EST QU'UN SEUL PAYS : 19 éditions chez Robert Laffont, collection "Vécu"
20 ème édition (en 2006) chez Géorama.

LA ROUTE : 1ère édition chez Robert Laffont (1978) sous le titre : « La route et ses chemins ». 2ème : Librairie Séguier (1986).

LE PRISONNIER DE SAINT- JEAN-D'ACRE : 1ère édition : Les Insomniaques (1982)
2ème : Albatros (1984), 3ème et 4ème : Librairie Séguier (1989), 5ème : Imprimerie Durand,
6ème : Être et Connaître (en 2006). Depuis 2015, le livre ne peut être obtenu que chez l'auteur.

LES CHEMINS DE LA PAIX : 1ère et 2ème édition : Librairie Séguier (1990), 3ème :
Géorama éditions (en 2009).

BLOC-NOTES D'UN ENSEIGNANT ITINERANT : Editions : Librairie bahá'íe. (2002).

UNE VIE SUR LA ROUTE : Géorama éditions (2006).

L'HOMME QUI VOULAIT VOIR TOUS LES PAYS DU MONDE : A. Brugiroux & J. Bourguine, City-éditions (2014) épuisé. En format poche (2017 - 2e tirage 2018).

LE MONDE EST MON PAYS : A. Brugiroux & J. Bourguine, City-éditions (2016).

VICTOR HUGO ET L'ERE NOUVELLE : Editions le Lys bleu (2019)

ANDRE BRUGIROUX

LA ROUTE ET SES CHEMINS

LIBRAIRIE SEGUIER/VAGABONDAGES
PARIS

© 1978, Editions Robert Laffont
© 1986, Editions Garamont

*A tous ceux qui, tels les maillons
d'une grande chaîne d'amitié,
m'ont permis de faire ce tour du
monde*

*et à DENISE qui m'en a fait
comprendre la portée.*

"Vous n'ignorez pas que tout
ce qui différencie les mondes
que le voyageur traverse, tient
au voyageur lui-même."

(Extrait des *Sept vallées*
de Bahá'u'lláh)

SOMMAIRE

1. LA ROUTE.....	13
2. LE STOP.....	23
3. DU STOP ENCORE.....	41
4. PARTIR ?.....	53

5. SURVIVRE.....	87
6. LOGEMENT.....	105
7. DIFFICULTES.....	131
8. LA SOLITUDE.....	155
9. TOI, L'AUTOMOBILISTE.....	169
10. POESIE.....	183

1 / La route

Accablé sous le poids d'un sac mal rempli et mal ajusté, j'avancais comme un automate. J'avais dix ans. Courbé, les yeux rivés sur les mollets musclés de mon chef de patrouille qui se dégageaient des guêtres kaki d'un surplus américain, le souffle court, je ne prêtais aucune attention à la forêt de Sénart.

On était en pleine guerre du « feu ». La patrouille des lions qui s'était enfuie avec le feu, il y a trois jours, restait introuvable. Depuis, on marchait. Le jour, la nuit. Avec des haltes où l'on mangeait froid, bien entendu.

Mon seul souci était de mettre une jambe devant l'autre. Je ne faisais plus attention au crissement du gravier, à la plainte des brodequins de marche, au gémissement des lanières de cuir. Le ciel et la terre n'existaient plus. Il n'y avait plus que ces mollets longs, musclés, durs, poilus qu'il me fallait suivre à tout prix. Le chef semblait avancer sans forcer. Tendus, avec toute ma volonté de gosse, j'emboîtais son pas. Je grimaçais. Je m'étais juré de ne pas lâcher. Non, pour rien au monde, je n'interromprais la marche des tigres. Des forces insoupçonnées que je découvrais pour la première fois, me permettaient de faire deux pas quand mon chef n'en faisait qu'un pour maintenir le rythme. Je me mordais les lèvres. De temps à autre, une âcre goutte de sueur venait en brûler les commissures. Ah ! si j'avais les mollets d'Olivier ! Et puis, il me faudrait des guêtres. Je n'avais pas compris alors que je possédais bien plus que cela, que je possédais l'ingrédient indispensable qui ne se trouve ni dans les vitrines des boutiques de camping ni dans l'épaisseur des muscles : la volonté.

Le short bleu, de toile grossière, me sciait l'intérieur des cuisses, des ampoules me torturaient... j'avancais. L'asphalte gris se brouillait, commençait à danser devant mes yeux.

Comment aurais-je pu imaginer à dix ans, moi, le « dernier de pat » sous mon large chapeau de scout à la Baden-Powell, que cette première danse allait être la valse d'une vie ? Que ce tour de valse deviendrait un tour de planète ? Avec pour cavalière, la route. Comment résister au premier frisson de ce premier effort ?

J'ai passé ma vie sur la route.

Au fil de centaines de milliers de kilomètres à travers tous les pays de la terre, je me suis souvent posé la question : pourquoi, la route ?

Pour sûr, les fées du destin s'étaient amusées au pied de mon berceau à épingler mon soleil en maison neuf, celle qu'on dit « des voyages » et avaient donné la maîtrise du jeu au messager ailé des dieux, curieux comme pas un, à ce feu follet de Mercure qui ne sait tenir en place. En riant, elles avaient placé Vénus tout près pour faire de cette route une aventure harmonieuse, puis, légères, s'étaient enfuies à jamais. Cent fois, dans mes longs moments de solitude, j'ai voulu les interroger. Mais rien. Du treuil cosmique, muettes, elles me tirent sans cesse de l'avant par le fil invisible de la vie.

J'ai obéi et j'ai fait de la route ma compagne.

Une compagne, ça se découvre. Avec le temps. Il m'a fallu apprendre la route petit à petit.

Le goût de la route ne s'explique pas, pas plus que le plaisir d'escalader une montagne, de traverser un désert, d'explorer la jungle ou de vaincre l'océan. Il se vit. Peut-être mène-t-il vers le fameux jus de « soma », la liqueur sacrée des anciens hindous mentionnée dans les *Vedas* qui fait encore courir les « sadhous » aujourd'hui, l'essence de la sagesse de vie. La route n'est peut-être qu'un rayon cosmique fixé en gris dans le bitume, un rayon qui mène aux dieux.

La route. Je la caressais souvent le matin au lever, après l'oubli du sommeil, pour me rassurer et jouir de sa texture : asphalte lisse et doux, graviers mordants, piste de poudre, boue mollasse et humide ... Je l'ai vue se faire rebelle en gros galets, infranchissable par des cicatrices de fossés, grêlée de nids-de-poule, écorchée par la sécheresse. Je lui en voulais de s'égarer, d'être confuse, indécise. Je la maudissais certains soirs lorsqu'elle m'avait éreinté. Mais chaque matin, j'aimais la retrouver, disponible, toujours nouvelle, prête à me séduire. L'ensorceleuse. J'y collais parfois ma joue lorsqu'elle se faisait tiède aux tropiques. Je la détestais lorsqu'elle fondait, gluante et poisseuse, au soleil du désert ou se rétractait, glaciale, au cercle polaire. Je lui pardonnais lorsqu'elle se déguisait en neige, elle était alors si attrayante. Aujourd'hui, ses parfums me reviennent en mémoire : ses poudres exotiques, parfois suffocantes, de pistes, son frais arôme des grands nords, ses muscs secrets que j'arrachais malgré les interdits, ses fadeurs d'asphalte de banlieue, ses moiteurs vaporeuses d'après-pluie... Elle savait aussi se farder, la coquette : rouge sang du sentier amazonien, teint gris pâle légèrement bleuté des nords arides, onctueuse crème grasse des pistes équatoriales, poudres ocrées du chemin africain.

J'ai dormi à ses côtés tant de nuits, elle m'a toujours fait une place, un petit creux. Parfois, elle m'entourait de cactus, d'orties, de buissons ; je la soupçonne d'avoir été jalouse, l'exclusive.

Comme toute relation, elle demande du temps.

Autrefois, les compagnons de la route, les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle, de La Mecque, les artisans du Tour de France, les Marco Polo, s'en allaient à la vitesse de leurs jambes ou de leur mule. Pour voir, découvrir, apprendre, rien n'a changé, il faut être à pied. Personne ne connaît un ville, qui en fait le tour en voiture.

La vitesse empêche la communion. Isolé à quelques centimètres du sol dans un cube de tôle hermétique à l'odeur dénaturée d'essence ou de vinyle, agacé par le ronflement d'un moteur, on perd le contact avec mère la terre. Le confort tue les émotions.

C'est pour cette raison que l'attente au bord de la route, loin de m'être fastidieuse, m'a toujours semblé être la vertu purificatrice du stop. Je m'imprégnais de la senteur des champs voisins, de la terre, j'écoutais l'arbre, je humais l'air lentement, profondément, je m'amusais du puzzle changeant des nuages, je scrutais le découpé des montagnes, fermant un œil puis l'autre pour les rapprocher, les éloigner, j'échangeais quelques mots avec mon frère qui passait. J'apprenais la patience. Parfois, assis sur mon sac, je m'absorbais dans

un livre, j'essayais de récréer la vie de jadis en pensée dans ce coin de monde qui m'accueillait, je regardais le détail d'une fleur qui m'enchantait, je priais. Je tentais de moduler, de trouver d'autres ondes dans le transistor de ma tête. Celui-là, je n'ai jamais pu le débrancher complètement. Quand j'avais été prisonnier de trop de voitures, il m'arrivait de dépasser la douzaine par jour, ce moment d'attente me manquait. J'avais hâte de retrouver mon tête-à-tête avec la nature.

Je n'ai jamais compris les stoppeurs brandissant le poing aux automobilistes qui ne s'arrêtent pas ou maudissant leur temps « perdu ». Que font-ils donc au bord de la route ?

- Oh ! mais vous, vous avez le temps ! m'a-t-on souvent répété.

Je ne pense pas que l'Eternel me fera cadeau de plus d'années que les autres. Mais précisément au bord de la route, j'ai trouvé le temps. Peut-être en ai-je une appréciation différente du commun des Occidentaux. *Time is not money*, je regrette *Time is love*. En Orient, je n'ai jamais vu traiter une affaire sur-le-champ. On s'accueille, on s'assoit, on grignote quelques noisettes ou pistaches salées ou bien quelques sucreries, on prend des verres de thé brûlant gros comme des coquetiers en s'inquiétant de l'autre, de son voyage, de sa famille, de sa santé. En bref, on établit un climat humain, on harmonise ses champs magnétiques et il se passe bien une bonne dizaine de minutes avant d'arriver à l'essentiel de la visite. En Occident, à peine ai-je droit à un bout de chaise et je me sens agressé sans aucune considération, trituré : n'importe quelle rédaction de journal est capable de me faire parler deux heures d'affilée sans même m'offrir un verre d'eau, par exemple. Pour gagner du temps !

Le manque de temps n'existe pas. Tout dépend de l'utilisation qu'on en fait. La société industrielle aliène ses gens en les privant justement de temps, du temps d'être. Je n'ai pas accepté. Il n'y a que des priorités mal choisies. Il faut savoir si l'on demande au temps des palpitations de cœur, des aigreurs d'estomac ou bien la sérénité de l'âme. Mon amie la route m'a enseigné que la minute dont on est conscient, dont on jouit, est précieuse, qu'elle n'est jamais « perdue ».

En marchant, on découvre timidement, presque en hésitant, le paysage. On le « caresse ». La marche, c'est la vitesse de l'humain. Hélas, on ne peut pas faire le tour du monde à pied. Il aura fallu attendre le XVI^e siècle pour que des hommes fassent le tour complet de notre globe. Un tour de mer, en réalité. J'ai voulu faire le tour de la terre. Aujourd'hui, la technique permet des vitesses de déplacement plus grandes. J'ai choisi le stop. Débarrassé des distances les plus longues grâce à l'automobile, je pouvais approcher néanmoins à pied, en ami, les villages des hommes. En ami et non en étranger.

Si l'on m'avait donné le choix, par exemple, entre aller d'Istanbul à Calcutta dans un car de luxe climatisé ou au sommet d'une cabine de camion, j'aurais grimpé sans hésiter sur le toit de la cabine. Vrai dais royal. C'est la hauteur idéale pour jouir pleinement du paysage. La voiture est toujours trop basse, l'autocar clos. Là-haut, c'est libre, c'est plus près du ciel. Le toit d'un camion ne

coupe pas de l'odeur de la terre, du parfum des bois, de la qualité de l'air. La vitesse d'un camion laisse le loisir d'observer.

Nous vivons dans une société, non pas de consommation, il faut bien consommer après tout, mais de dévoration. On « bouffe ». Et la façon de voyager aujourd'hui ne reflète que cette folie pantagruélique : on veut avaler du kilomètre sans se soucier de Comment, « faire des pays » sans savoir Pourquoi. La technique le permet. Pourquoi pas ? On dévore sans penser à l'indigestion, aux troubles que cela entraîne.

On ne part plus aimer un pays, le découvrir : on y va se débarrasser de onze mois d'amertume qui n'ont pas de sens, parce que tel pays est à la mode, se « vend », ou pour maintenir son standing aux yeux des voisins. On se défoule, on s'impose d'aller au loin maintenant puisque les moyens de transports modernes le permettent. On se déplace en car climatisé et on se loge dans des ghettos de luxe au milieu de populations qui s'en voient souvent interdire l'accès. Je me souviens de ce palace américain de Bali, qui m'a barré l'entrée de sa porte vitrée. C'est de la violence. L'habitant du pays ne peut être qu'à votre disposition le peu de temps où vous êtes là, cet habitant toujours un peu suspect. En somme, on continue à se détester soi-même un peu plus loin.

Grâce au stop, je pense avoir gardé une vitesse de croisière à l'échelle humaine, avoir gardé le contact avec le sol et avoir pu regarder au fond des yeux ces humains qui sont de mon espèce, mais j'ai pu multiplier mes horizons, centupler mon expérience.

Le stop est un art de voyager. J'ai refusé des billets de train et d'avion pour aller « tâter » la route. Les stoppeurs me comprendront. L'effort grandit l'homme, la facilité le réduit au rôle d'objet. L'expérience du Transsibérien m'a été si pénible. On m'avait tout fait payer d'avance, tout programmé à la minute près. Ficelé, étiqueté, surveillé, dirigé. Plus d'initiative : je me sentais en U.R.S.S. comme un paquet à la poste dûment recommandé.

Il y a une jouissance à mater l'imprévu. En apprenant à ne plus trembler devant l'inconnu, on devient libre. Et le stop est justement une école où l'on apprend patiemment à détruire l'étouffante racine de l'inhibition. Cette racine qui croît après l'enfance pour emprisonner les adultes. Au début, j'ai souvent été gêné, moi-même, de sortir le pouce sous les regards curieux ou méprisants. Il m'arrivait d'attendre que les gens passent. J'ai dû me forcer pour vaincre cette forme de timidité, cette inhibition. Faire un geste que la majorité réprouve ou qui viole ses tabous demande un certain courage : c'est pour cela que les stoppeurs restent une toute petite minorité.

Le pouce est une infime partie du corps, gros comme un appendice gonflé : le sortir semble être toute une opération ! Sortir le pouce, c'est un peu s'extraire de la société de manque d'initiatives dans laquelle le superflu matériel nous a enfermés. Je parle de l'Occident. On laisse penser les autres pour soi, par peur, par paresse : le gouvernement-père, le patron-directeur, le curé-conscience ... Extraire son pouce vous exclut du panurgisme des esprits qui s'affolent devant

l'insoumis, le « pas comme les autres », l'audacieux qui quitte le troupeau, le vilain petit canard. Il n'est qu'à voir sous quelle lumière nos médias ridiculisent le stop.

En sortant le pouce, j'ai renvoyé tous mes gardes-chiourme. Pourquoi voudrait-on toujours que les autres nous ressemblent? L'homme n'est-il pas ici-bas pour développer son potentiel à lui, pour être différent ?

Et puis tendre le bras grand ouvert au bord d'une route anonyme devant des inconnus fait peur à une société qui fuit le contact, la chaleur humaine et se rétracte sur elle-même comme un chien battu. Approcher « l'autre » semble être devenu le treizième travail d'Hercule. Je reste toujours médusé sur les paliers parisiens où des voisins de longue date ne se connaissent pas. Alors, ouvrir son giron sur le palier de la grand-route, dire à mon frère inconnu qui arrive, « partage avec moi », constitue un véritable défi.

- Mais, monsieur, je ne vous connais pas, m'a rétorqué un automobiliste à travers sa vitre à peine entrouverte à un feu rouge de Stockholm à qui je demandais en souriant un « lift ».

Pourtant, c'était une bonne occasion de faire connaissance.

Tendre le pouce dressait la société industrielle contre moi. Je dis société industrielle car les autres ont une attitude beaucoup plus saine qui m'a ouvert les yeux.

Combien de matins, j'ai quitté mon duvet, me suis extrait d'un buisson à l'appel du soleil, j'ai regardé longuement la route en pensant que quelque part dans une maison douillette un autre homme se faisait tirer brutalement du sommeil par une horrible sonnerie mécanique. Je l'imaginai comme moi quand je jouais à la routine à Toronto, au Canada, pour préparer mon budget, en train de se raser en sifflant ou maugréant, de grimacer devant son teint pâle dans la glace, d'enfiler un costume de rigueur, de se faire un nœud autour du cou (heureusement que la corde pend vers le bas !) et d'écouter les malheurs quotidiens de la terre ou les enfantillages politiques débités par un crincrin à transistor. Cet homme-là, anesthésié par l'automatisme des gestes, soucieux d'un compte numéroté quelque part, allait me prendre quelques minutes plus tard et nos journées en seraient transformées.

Car l'homme est avant tout un être d'échanges. Le stop permet le contact et c'est peut-être pour cela qu'on lui en veut. D'empêcher la flamme de la solidarité, du partage, de s'éteindre complètement. Le mot flamme me fait penser à ce précieux pétrole dont on parle tant aujourd'hui : de lui, on tire l'essence et le plastique. Cette fine pellicule transparente si pratique pour isoler les denrées semble envelopper aussi, peu à peu, mes contemporains. Dans l'indifférence. Le stop, je crois, permet d'utiliser l'essence à bon escient et de crever le sac de plastique !

La joie de « décoller », d'aller « découvrir plus avant m'a toujours exalté, d'autant plus que cette minute de décrochage n'était pas programmée. Elle est le cadeau du temps. Mais la joie de rencontrer une autre âme, de lire quelques

lignes de la page d'un nouveau jour ensemble est infiniment supérieure. La beauté du stop vient de ce qu'il se pratique à deux. Un être au bord de la route, un autre au volant. C'est la règle.

Celui qui répond fait aussi du stop à mes yeux : il jette un peu d'imprévu dans sa vie, il se soucie d'un inconnu avec bienveillance, il donne son temps. Il trouve le « temps ». Il est vrai que la majorité des gens n'ont plus le temps de trouver le temps.

Lorsque le bonhomme que mon imagination créait dans une maison douillette tardait, je faisais des calculs. Avec mon sac de douze kilos, il me fallait une heure pour parcourir quatre kilomètres, deux heures pour en faire huit, et puis la fatigue s'en mêlant, une journée entière pour une quarantaine. L'engin à moteur, lui, fait quatre kilomètres non pas en une heure mais en quatre minutes, huit en huit minutes et jusqu'à mille dans une journée. La disproportion est trop grande. Il n'est pas possible de faire le tour du monde en marchant, mais il est préférable de le faire à pied.

J'ai choisi l'auto-stop qui, avec la marche, constitue le meilleur moyen d'approcher les hommes.

2 / Le stop

Pour moi, le stop a toujours été une chose naturelle. Cependant, il existe une technique qui, elle, s'acquiert avec l'expérience. On ne peut faire du stop qu'à la seule condition de l'aimer. Lorsqu'on aime, on peut tout.

Le stop a été mon école, une école vivante passée sur les « bancs » des automobiles, une école librement choisie que ne sanctionne aucun parchemin officiel, l'école réprouvée par certains, que d'autres voudraient voir interdite, une école exigeante où j'ai passé un vrai brevet de vie.

Mode d'expression, le stop met l'homme à nu au bord du chemin face à l'inconnu. Le pouce se dresse alors comme une antenne prête à capter la longueur d'onde amie. Le stop a été mon art de communiquer, un outil pour me dépasser, un moyen de recherche comme le fut l'avion pour Saint-Exupéry. L'angle était différent, voilà tout.

Le potier, tablier sale, mains pleines de boue, n'a rien d'attrayant ; pourtant, le joli vase qu'il crée, l'ennoblit. Aux regards superficiels, j'ai pu paraître ridicule ou objet de mépris, pouce tendu, sur mon bord de route ; cependant, ce que j'ai appris, vécu, m'a grandi.

Ardu, pénible, le stop m'a semblé être le chemin le plus adéquat vers le moi, l'homme. Le chemin qui brise les tabous, les conventions : n'est-ce pas extraordinaire de capter l'attention du businessman dix minutes dans sa voiture ? Dans le labyrinthe des routes du monde entier, j'ai affronté le minotaure d'acier vrombissant du trafic. Pour me libérer, pour nous libérer. C'était le défi.

La route se charge d'éliminer sans pitié ceux qui se trompent ou veulent essayer pour « voir ». Ceux qui n'ont rien à y faire, en somme : elle ne grandit que ses élus. Combien ai-je vu de ces jeunes qui jalonnent la route de Katmandou, retourner en maugréant, mine déconfite, vers la gare ou l'arrêt d'autobus, écoeurés de ne pas avoir été pris. On cite l'âme du poète, le don du guérisseur ou du voyant, le talent du peintre, on peut parler de « fibre du routard ». Cette fibre est essentielle, sans elle, on ne développe aucune technique.

Pour la plupart des Occidentaux, l'auto-stop est une source d'ennuis, d'inquiétudes. Hors du monde industrialisé, ce moyen de transport est, soit naturel parce que le sens de la propriété n'est pas aussi aigu, soit inconnu tout simplement.

L'auto-stop est la conséquence de ce moderne joujou qu'est l'automobile. La plupart des voitures ont quatre sièges dont un seul est occupé. Que de milliards de places inutilisées chaque jour en France, dans le monde ! Phénomène isolé après la guerre, il est devenu le corollaire de la circulation. Plus que cela, je pense qu'il est devenu une sorte de « non » à la programmation en tout genre.

Motivé dans la plupart des cas par des raisons économiques, le stop peut devenir voyage initiatique. Il m'a permis de vérifier la puissance de mon

magnétisme de « scorpion ». Seul contre tout, il me fallait capter l'intérêt, l'affection d'un individu pour briser notre monde déshumanisé et recréer la ronde humaine.

Tel le liseron enjolivant la branche morte, les routards fleurissent la tige grise de nos routes d'asphalte. La racine de ce liseron, comme celle des arbres géants d'Angkor Vat, fait éclater les pierres des murs de nos voyages organisés, tours du monde aseptisés, climatisés, programmés, clubs aux noms d'aventure, « Anti-Club », « Club Hors des Hordes » (des ordres, désordre ...) et autres qui finiront par nous robotiser. Le stop est un artisanat qui dit *non* à la usine des vacances.

D'origine anglo-saxonne, l'auto-stop n'a pas pénétré le vocabulaire français. Le mot « lift » ou « ride », qui désigne outre-Manche et outre-Atlantique l'offre d'un parcours gratuit à bord d'un véhicule conduit par un inconnu, n'a pas d'équivalent dans notre langue. J'aime employer le mot « passage ».

« Faire du pouce » disent les Québécois, « hitch-hiking » disent les Anglo-Saxons, « trampen » les Allemands et les Israéliens, « a puttanim » les Islandais, « de aventon » les Mexicains, « cola » les Vénézuéliens, « a dedo » les Chiliens, « boleia » ou « carona » les Portugais et Brésiliens, « auto-stop » partout ailleurs, que l'on prononcera selon les latitudes : oto-stop, aouto-stop, aouto-sitop, etc.

A l'origine, sans doute, l'aimable « je vous dépose quelque part » à moins que ce ne fût la manifestation d'un certain altruisme anglo-saxon, effet d'une complaisance naturelle à l'égard d'un inconnu qui sollicite un service. Je soupçonne que, dès l'invention de la roue et des chars à bœufs, dans L'Antiquité comme au Moyen Age, il était normal de faire grimper à bord le pèlerin avec son baluchon s'il en manifestait le désir. Un appel de la voix devait suffire. Combien de chevaliers n'ont-ils pas pris en croupe des troubadours en chemin ? Les paysans de toutes les terres du monde me faisaient signe en souriant de sauter sur leur char à buffles, leurs carrioles à cheval ou même leur tracteur. Ce sont eux qui m'interpellaient en me voyant assis sur mon sac. Pourquoi pas ? Un brin de causette en valait bien la peine.

Depuis cent ans, l'industrie a tout bouleversé. Le moteur tout changé. La voix n'arrête plus un bolide filant à plus de cent à l'heure. L'homme s'est enfermé dans une boîte : on a perdu l'usage de la parole, le lien est brisé. Pourtant, l'altruisme d'antan, l'entraide nécessaire des sociétés primitives, l'atavisme de la fraternité ont dû même faire s'arrêter les premiers chauffeurs. L'engin n'était pas encore couvert.

C'est notre attitude d'aujourd'hui qui ne me paraît pas naturelle. On se ferme à l'autre. Freiner demande un tel effort psychologique ! Et ouvrir sa portière, tant de temps ! Notre siècle a développé les moyens de communication à un degré sans précédent. L'automobile, l'avion, le navire, le téléphone, la télévision, la radio, le télégraphe, les routes, les ponts... Mais les êtres ne communiquent plus. La télévision les empêche de se parler, l'automobile de se côtoyer.

Certes, je m'élève contre le stop intempestif des dernières années où de jeunes écoliers ne veulent plus faire un kilomètre. Il faut discerner. Le vrai routard est avant tout un amant de la marche, de l'effort.

- *Pardon sir*, je vois que vous marchez, votre sac doit être lourd, où allez-vous, puis-je vous déposer quelque part ? Vous savez, moi aussi, j'ai fait du camping ...

La Nouvelle –Zélande est le paradis de l'auto-stoppeur qui, là-bas, n'est pas considéré comme un paria. Pas de signe, pas d'attente, le stop y est naturel.

A Timaru, sur la côte orientale de l'île sud, je m'étais arrêté à la devanture d'un libraire. Tout à coup, quelqu'un me tira le bras. Surpris, je me retournai, l'homme avait la soixantaine, pas très grand.

- Qu'est-ce que vous voulez ?

- Oh ! *excuse me sir*, mais j'ai vu que vous aviez un sac sur le dos. J'ai arrêté ma voiture et je suis descendu vous demander... Je vais vers le sud, ça vous va ?

En Amérique du Nord, le "hitch-hiking" doit être comme un reste de l'esprit pionnier. Face à l'immensité du territoire, l'homme est tenté de partager. J'ai retrouvé un état d'esprit analogue entre Blancs d'Afrique centrale. Une forme d'entraide, de solidarité, relativement aiguë d'ailleurs. J'ai connu un broussard du Congo qui, un jour, tira deux coups de fusil dans les pneus d'une Land-Rover qui ne s'était pas arrêtée. Le chauffeur, un pétrolier, n'était pas du coin et ne pensait qu'à son pétrole.

Il est désormais possible de faire du stop un peu partout sur terre – je dis bien sur terre, car sur mer, c'est une autre affaire et j'y reviendrai : il suffit pour cela d'un minimum de circulation, c'est-à-dire un véhicule au moins, une route ou, à défaut, une piste. Je crois dans ce domaine avoir prouvé que tout était possible et dans certaines régions, j'ai tout simplement fait figure d'inventeur de l'auto-stop.

Poing fermé, pouce levé, faisant face à la circulation c'est là l'image traditionnelle du stoppeur. Le geste n'est cependant pas universel et il est bon de connaître certaines coutumes locales.

Inutile de préciser que lorsque la circulation s'effectue à gauche, c'est le pouce gauche qui sert.

En Australie, le pouce doit être tendu vers le bas sinon votre geste passera pour une insulte ! En Israël, il faut pointer l'index vers le bitume, bras tendu à 45°. En Afrique noire, par exemple, il suffit d'agiter la main, en signe amical : « Eh ! arrête-toi, mon frère ! », c'est ce qui se produit généralement.

Dans l'Amérique d'aujourd'hui, je parlais plus haut de l'esprit pionnier, il semble que le législateur ait la mémoire courte puisqu'il a interdit le stop dans la plupart des Etats. Il faut reconnaître que la récente poussée de violence a contraint les pouvoirs publics à prendre de nombreuses mesures restrictives. Alors, que faire ?

Au Colorado, où l'on risque la prison, il faut se tenir du côté opposé. Arrangement parfaitement hypocrite, idiot et contraire à la sécurité, mais il

empêche le shérif de vous « coffrer ». Dans l'Utah, je faisais la planque. Allongé dans le fossé bordant la chaussée, je surveillais l'enfilade de l'autoroute. Les voitures de police sont reconnaissables de loin. Lorsque tout danger était écarté, je pouvais me montrer, le temps de faire signe puis replonger ! C'était angoissant. Dans cet Etat, la police contrôle même dans les arrêts routiers comment chacun se déplace : j'ai souvent laissé mon sac dans les toilettes ou sous un stère de bois pour avaler un hamburger en paix. En Californie, on reste à l'abri des « cops », si l'on garde ses deux pieds sagement sur le trottoir. Il s'agit, en définitive, de se renseigner avant.

Attendre au bord du chemin n'est pas toujours possible. En Australie, par exemple, où le stop n'est toléré qu'à la sortie des villes, la majeure partie de ce pays est un immense désert, le soleil est implacable. Il suffit donc de laisser son sac à dos sur le bas-côté de la route ou de la piste, accompagné d'un écriteau indiquant la destination du propriétaire et d'aller se cacher où l'on peut trouver un minimum d'ombre : un vieux pan de mur, un eucalyptus sur les branches duquel on aura déployé une couverture et puis on attend (il faut prévoir plusieurs litres d'eau). On attend qu'un chauffeur ayant aperçu le sac s'arrête et klaxonne pour appeler. Méthode à éviter en dehors de l'Australie !

En Alaska, en plein cœur de l'hiver par moins 45°, je n'avais pas le choix : il me fallait trouver très vite refuge dans un garage ou un café. En principe, il y en avait un tous les cent ou cent cinquante kilomètres. Je faisais bien attention où mon chauffeur avait l'intention de me déposer car ma vie en dépendait. Le stop y est d'ailleurs interdit pendant les mois d'hiver. Pas étonnant que je me sois fait traiter de « crazy Frenchman » (Français tout fou).

Il est parfaitement inutile d'agiter son poing en signe de vengeance à l'adresse d'un automobiliste qui refuse de vous prendre à bord. Cela a pour seule et unique conséquence de provoquer l'émission de mauvaises vibrations qui, au retour, auront pour effet de prolonger votre attente. Cet effet boomerang peut frapper également les autres routards car le chauffeur indisposé mettra tout le monde dans le même sac. J'en ai fait plusieurs fois la remarque à des stoppeurs dont le manque de courtoisie me choquait.

Dans certains cas, circulation trop dense ou trafic nul, coin mal famé, il n'y a pas de « point stratégique », ce lieu privilégié où les chances d'être pris sont optimales. Mon instinct me le faisait détecter. Il se trouve le plus souvent à la sortie de la ville juste avant le dernier panneau de limitation de vitesse. Je prenais garde d'être toujours bien visible, le visage serein, souriant et de montrer clairement ce que je voulais. Et surtout de trouver un endroit où la voiture puisse s'arrêter. J'ai toujours pensé à ne pas créer d'accidents, à ne pas gêner la circulation. Simple question de bon sens.

Lorsque ce fameux « point » n'existait pas, je furetais les restaurants, les bistrot routiers, les pompes à essence (impossible aux U.S.A. où ça dérange le business !), les péages d'autoroutes ou de ponts (si toutefois, c'est autorisé), en somme tous les lieux susceptibles de me faire rencontrer des chauffeurs. Il me

fallait, chaque fois, bousculer mon inhibition d'adulte pour briser la glace des convenances. Difficile. Aborder un total inconnu de but en blanc n'est pas si facile. Je ne savais jamais quelle allait être son attitude, je craignais la rebuffade. J'ai remarqué, pourtant, que, dès que l'on peut parler, un lien s'établit vite, le timbre de la voix rassure et que la majorité des hommes ne demandait pas mieux que de m'aider. Malgré tout, il me fallait chaque fois, pousser cette barrière de l'inhibition pour accéder au jardin de l'autre. D'où vient cette crainte insensée ? J'ai dû recommencer, chaque fois, pendant six ans.

Ce que d'aucuns appelleront le stop « au culot » peut se pratiquer également en ville, à hauteur des feux rouges. Mieux vaut être rapide et leste d'autant plus que, en général, on ne se trouve pas du côté du chauffeur. Celui-ci a l'avantage d'être déjà arrêté, de pouvoir vous voir à sa convenance et surtout de vous entendre. De silhouette, vous devenez être humain à ses yeux. Je frappais à la vitre, puis en le regardant droit dans les yeux, souriant, je n'avais plus qu'à demander.

Le stop ne marche bien que si l'on y croit et dans le cas du feu rouge, il faut être très sûr et très convaincant soi-même. J'avais bien soin de préparer une phrase unique que je répétais inlassablement avec bonne humeur.

-*Sumimasen, watashiwa Sapporo e ikimasu* (Japon).

-*Shoma mustaghim* (Iran), avec la main tendue dans ma direction.

Une fois accepté, c'est la majorité des cas, il me fallait bondir comme un diable pour faire le tour du capot tout en quittant mon sac pour m'engouffrer par la portière opposée avec ce dernier sur mes genoux avant que le feu ne passe au vert. Une belle gymnastique. C'est pour cette raison que j'observais d'abord la durée du feu rouge avant de tenter le coup.

J'ai vraiment fait du stop dans des conditions inimaginables, les pires comme les meilleures. La seule recette que j'ai découverte en dehors du point stratégique, c'est d'attendre. Attendre, toujours attendre. C'est impossible de ne pas être pris. Mais cela peut demander des heures, voire des jours.

En Patagonie, au pied des Andes, j'ai attendu ainsi trois jours et j'avais même allumé un feu au bord de la piste pour ne pas crever de froid. Le décor, splendide, est resté à jamais gravé dans ma mémoire. Un Mexicain et une Américaine me tenaient compagnie. On faisait plus de boxe et de lutte que de philosophie pour se tenir chaud, on chantait parfois à tue-tête. Je leur ai même enseigné la pétanque avec des cailloux ronds du chemin. Passe-temps favori, j'ai tiré des centaines de cochonnets improvisés partout dans le monde. Viser une cible, faire des sauts avec ou sans élan passent également le temps. Pour les poètes restent les graffiti. En effet, dans certains coins du globe où une longue attente est irrémédiable, tous panneaux, poteaux ou surfaces de mur se couvrent de l'état d'âme du stoppeur désespérément bloqué. Au crayon, au silex, il s'extériorise : « le coin est pourri », « abandonne, mon pote », « la station de bus est à 500 mètres », « une semaine, ça suffit ! ». Parfois des dessins, des cœurs transpercés : « Jo aime Natacha », des adresses, des noms avec la date de

passage, des slogans : « Jésus, c'est la vie », ou des pouces gigantesques effrayant des voitures minuscules, enfin les fantasmes de chacun. Je passais des moments délicieux à connaître mes prédécesseurs de guet et j'ajoutais, pour rire : « Ici, est passé le roi du stop ».

Trois jours, je ne pense pas tenir le record dans ce domaine mais je ne peux m'empêcher de sourire lorsqu'un gars m'annonce que le coin n'est pas bon après une mièvre tentative d'une heure.

Il est des endroits qui semblent maudits et se déplacer de cent mètres provoque la chance. Eh oui ! la route se fait parfois prude et ne se livre qu'après une cour plus ou moins longue. L'amour donne la patience de courtoiser. Mais quelle griserie lorsqu'on « décolle », lorsque la route se livre enfin. Chacun sait la petite joie qu'apporte le train retardé qui démarre. Démarrer après des heures et des jours d'attente à un moment totalement imprévu après souvent des souffrances d'ordre climatique ou digestif m'exaltait jusqu'à me faire danser. Je me sentais prêt à éclater, un sentiment de puissance m'envahissait, j'avais l'impression de pénétrer le cosmos. Infiniment suave était le vent de la vitesse sur le visage, doux, le défilé du paysage. La jouissance de départ libérait la tension de l'attente. Je peux comprendre ce même sentiment orgasmique chez les pilotes de chasse des porte-avions américains au Viêt-nam qui passaient de zéro à la vitesse supersonique en quelques secondes. Il y avait quelque chose de passionnel dans ma relation avec la route. Lorsque mes « décollages » étaient rapides et fréquents, je pensais pouvoir faire mon tour du monde en quelques semaines, lorsque j'étais « stuck » (bloqué), je croyais rester *ad vitam aeternam*. Il est difficile de vivre avec cette façon de penser extrémiste. La route m'aura appris à me modérer, à me faire comprendre qu'on part malgré tout. Il y a un temps pour chaque chose. A la fin, j'avais acquis une grande confiance. En démarrant, je « matais » la route ou plutôt ma peur. Il me fallait recommencer un peu plus tard, un peu plus loin. Peut-être était-ce cette lutte que j'aimais ? En tout cas, si les chauffeurs qui s'arrêtent dans ces cas-là, savaient combien on les bénit du fond du cœur, nombreux seraient ceux qui freineraient.

L'autoroute est l'ennemi de l'auto-stoppeur : l'accès en est interdit et les voitures y roulent trop vite pour songer à s'arrêter. Il y a l'engrenage du trafic. Infernal. Les bretelles d'accès sont, de plus, loin des villes et on ne peut les atteindre qu'au terme d'une longue marche et encore ! A la condition de ne pas se perdre dans le dédale des chaussées, des ponts, des rampes d'accès comme à Los Angeles. Ah ! j'avais belle allure sur cette autoroute japonaise ! J'avais la fièvre, attrapée la veille en visitant le temple d'Izumo Taischa. J'étais découragé. J'avais surtout envie d'aller m'étendre, en contrebas, au pied d'un des piliers de béton et d'oublier, d'y dormir jusqu'au lendemain matin. J'en avais plus qu'assez, mais c'était plus fort que moi, je voulais continuer. Les voitures, les camions étaient collés les uns aux autres, m'éclaboussaient. Leurs phares m'aveuglaient. Le bruit, le crachin, les gouttelettes de boue soulevées par chaque roue, c'était intenable. Les voitures ne pouvaient pas s'arrêter, il n'y avait pas de place. Je me

sentais prêt à abandonner, j'avais le moral à zéro. Plaqué contre le garde-fou, engourdi par le froid, la tête vidée par la fièvre, je demeurais figé. Je ne sentais plus mes doigts. Mon estomac me travaillait. Celui-là, je l'avais encore oublié le midi. C'était insensé, je n'arrivais même pas à faire signe avec le pouce. Et puis, miracle, j'ai cru percevoir un appel de phares, un coup de trompe, strident à vous percer les tympans. Dans le fracas de ses freins, un poids lourd s'arrêtait devant moi, insensible au concert de klaxons qui se déclenchait automatiquement derrière. Je me hissais dans la cabine tant bien que mal, les gros camions modernes sont difficiles d'accès. Tranquillement, l'homme me sourit, alluma sa cabine, me fit installer, puis redémarra imperturbable. J'aurais voulu le serrer dans mes bras; Quel accueil, quelle chaleur dans son geste. Ichiro ne parlait que le japonais, je ne connaissais qu'une centaine de mots. Sa sœur étudiait à Paris et j'étais le premier Français qu'il prenait ainsi à bord. Jovial, tellement amical, il me parla de lui, de sa famille, de son travail, de son pays. Il me questionna sur Paris, sur les filles de chez lui. Dès qu'il comprit que j'étais malade, il arrêta son énorme bahut près d'une auberge et me fit absorber, dans un peu de lait chaud, quelques gouttes d'une potion calmante qu'il avait sur lui. Il était si bon, si simple.

Vers 22 heures, après cent soixante kilomètres de route, nous arrivâmes à Tohori, nos routes se séparaient. J'allais sur Tokyo, lui sur Yokohama. Il me donna le restant de la potion. Un dernier sourire, un dernier geste de la main, il disparut dans la nuit. Comment pourrai-je t'oublier, Ichiro ?

Jamais je n'ai trouvé normal qu'une voiture s'arrête et accepte de me prendre à bord. Jamais je n'ai maudit les chauffeurs qui ne voulaient pas de moi. A la fin du parcours, je pensais même que c'étaient eux les perdants, car j'avais tellement d'histoires à leur conter ! Pour moi, le miracle s'est produit 1.978 fois pendant les six ans de mon tour du monde et chaque fois, j'étais comme surpris. 1.978 fois merci.

Parfois, il faut subir quelques avanies car l'automobiliste est méprisant à l'occasion :

- Fainéant, va bosser !
- Va te couper les cheveux, pédale !

Ces gestes obscènes, qui n'ont pas de frontières, incitent alors à la patience. A quoi bon répondre ? Dirais-je qu'il faut essuyer, hormis quelques insultes, une pluie de mégots, de pelures d'oranges, de boîtes de conserves vides et autres papiers gras ? On m'a même lancé quelques *centavos* (centimes) à la sortie de Vina del Mar au Chili d'un bus de paysans moqueurs qui regagnaient leur village ! « Bon vent, mes frères, j'ai de la patience pour mille. »

Il y a tout de même des sadiques. Témoin, le type qui, vous ayant vu, s'arrête cent mètres plus loin. Vous courez, sac dans les bras, le rejoindre pour ne pas lui faire perdre son temps et puis arrivé essoufflé à sa hauteur, il démarre brusquement sous votre nez !

Il y a ceux qui font semblant de ne pas vous voir, qui regardent ailleurs. C'est dangereux. Et ceux qui changent de file pour être plus sûr de ne pas céder à la tentation ou d'attraper vos microbes, je ne sais.

Et puis non, je ne veux pas me rappeler le cortège des égoïstes. Ichiro, tu ne mérites pas cela. J'ai vu des automobilistes faire demi-tour pour moi ou même souvent des détours. Détours que je n'avais jamais demandés, la règle pour moi étant de me faire déposer lorsque nos routes divergeaient. Au Japon, un concitoyen d'Ichiro a fait ainsi sept cents kilomètres de détour pour aller me déposer au ferry d'Hokkaido. Dans ce pays où l'on ne sait pas dire non, la coutume est d'offrir un petit cadeau. Comme ça, en signe d'amitié, de bienvenue à bord.

Le Japon est un paradis pour le « gaijin », l'étranger. Le conducteur ne prend malheureusement que les auto-stoppeurs étrangers, c'est leur faire honneur ! Je crois comprendre que le code d'honneur empêche les jeunes Nippons de se mettre sur la route. Tout du moins chez eux, car ils se rattrapent à l'étranger.

En Amérique du Sud, les incessants contrôles militaires (on en trouve tous les cinquante kilomètres et en sortie de ville) ont un avantage. J'ai vite compris que le militaire, si je lui expliquais gentiment mon histoire, se faisait un plaisir de me trouver lui-même un chauffeur pendant que je m'abritais dans sa cahute. Ma seule crainte était de le voir éplucher mon passeport à envers, de me demander ensuite mon nom comme si je le lui cachais et de me soupçonner d'être guérillero à cause de la longueur de mes cheveux. La bonne humeur réglait, en général, ces petits inconvénients. Dans les pays en guerre, et ça ne manque pas, c'est la même chose.

Aux Philippines, les routes sont défoncées et les voitures inexistantes. La solution ? Engager la conversation avec les directeurs des compagnies d'autocars ou leurs chefs de poste et essayer d'obtenir un laissez-passer, un billet de faveur. Certes, il faut savoir les charmer. Les Philippins sont extrêmement hospitaliers et malgré leur grande pauvreté, ils ont le cœur sur la main.

En Thaïlande, il n'y a pour ainsi dire que des autocars. Que faire ? Une fois assis, parlementer. C'était d'autant plus facile que je ne connaissais pas un mot de la langue locale. Gestes divers, grimaces, sourires alternés. Je montrais parfois des coupures de journaux relatant mon histoire. J'en ai une en thaï où je suis photographié mangeant la soupe chinoise avec les baguettes. Parlottes, murmures, étonnement, le journal passait de main en main. On me souriait, le car roulait, les kilomètres défilaient insensiblement et je restais. J'ai ainsi pu parcourir plus de quatre mille kilomètres en Thaïlande. J'ai toujours répugné à employer la méthode pratiquée par certains étrangers : les Thaïs, étant bouddhistes, ont horreur des éclats de voix, de la violence. Alors, certains en concluent qu'il suffit d'élever la voix. Non, je ne suis pas allé jusque-là.

En Libye, c'est le contraire : les automobilistes sont tellement fiers de leur « joujou » nouvellement acquis qu'ils ne s'arrêtent que pour vous le montrer.

« Tas vu les manettes ? » Pendant ce temps, les kilomètres du désert défilent. La richesse du pays a été subite, les Bédouins sont passés directement du chameau à la voiture et viennent s'y empêtrer avec les voiles de leurs burnous. Il est vrai que les Texans s'installent bien dans leur immense limousine climatisée en tenue de cow-boy : chapeau cinq gallons et bottes à éperons !

Le stop exige une adaptation permanente et je me pliais dans chaque pays aux us locaux. Dans bon nombre de pays industrialisés, les stoppeurs utilisent des écriteaux qui indiquent leur destination. C'est pratique, le chauffeur est renseigné mais ça enlève l'imprévu que j'aimais tant. Je ne m'y résignais qu'à proximité des échangeurs autoroutiers où cette pancarte devient indispensable. Pour la fabriquer, rien de plus facile ; les sociétés industrialisées regorgent de paperasses et de cartons dans les rues. J'en ramassais un et avec le feutre de l'épicier ou de la caissière de supermarché, j'inscrivais soigneusement en majuscules ma direction : SEATTLE, SAO PAULO, KOLN. Dans certains cas, New York, Los Angeles, Amsterdam s'écrivent N.Y., L.A., AM/AM.

Certaines agences proposent aujourd'hui l'auto-stop sans se mettre au bord de la route ! Contre une inscription, elles mettent en contact avant le départ, chauffeur et voyageur. L'idée n'est pas mauvaise (l'insémination artificielle non plus) et tout comme l'émission « les routiers sont sympas », cela fait remplir des sièges vides et procure de la compagnie à ceux qui parcourent de longues distances. Mais de grâce, que l'on n'appelle pas cette entremise de l'auto-stop. Notre époque utilise les mots n'importe comment. C'est du voyage organisé ni plus ni moins. Le stop n'est pas le fait d'une agence ou d'une émission mais le désir de s'évader pleinement, sans contraintes et de prouver que l'on peut dominer l'imprévu. Seul. Le stop dépend de soi. Dans une société qui boude l'initiative personnelle, il fait figure d'épouvantail ; le cancer de la paperasserie, des règlements voudrait le tuer. A force de vouloir « s'assurer » dans tous les domaines, on finit par ne plus avoir aucune assurance. Maladie sournoise de la démission que de vouloir retirer l'imprévu de tout. Finira-t-on par mettre aussi l'amour en ordinateur ?

S'il vous plaît, laissez-moi mon coin de route.

En Afrique, il n'y a pas d'agence. Aussi, je me cherchais un peu d'ombre et je tâchais de ne pas m'endormir. Il me fallait guetter le moindre ronronnement, dans certains endroits il ne passe qu'un camion par semaine, et faire attention au soleil qui tourne pour ne pas risquer des brûlures. Lorsque je débusquais l'oiseau rare, de longues palabres étaient indispensables car je ne pouvais promettre le « matabich ». Appelé « bakchich » chez les Arabes, « propina » dans les Andes et « petit cadeau » au Gabon.

En Pologne, j'ai pratiqué l'auto-stop d'Etat. Là-bas, c'est un service public. Pas idiot, le système ! On se procure des carnets de tickets dans les bureaux de tourisme et une fois sur le bord de la route, il suffit de montrer son carnet AUTO-STOP (imprimé en gros dans un cercle rouge), les gens s'arrêtent volontiers. En se quittant, on remet au chauffeur un coupon signé correspondant

à la longueur du parcours effectué. A la fin de l'année, le chauffeur qui possède le plus de tickets gagne un prix. Un concours, il fallait y penser !

Vers la fin de mon périple en Hongrie, mon 129^e pays « sur le pouce » exactement, je me croyais aguerri. Un vétéran, quoi ! Les yeux encore gonflés de sommeil après une mauvaise nuit dans un champ d'orties près d'un rail, je devrais dire embués car c'est la vapeur crachée par une locomotive qui me réveilla, je montrais mon pouce sans conviction à la périphérie de Szeged. Une jeune Hongroise vive et pimpante essaya de m'expliquer dans un long monologue que je ne savais pas faire du stop. Tout est relatif. Elle gesticulait pour appuyer ses dires mais je ne saisisais pas un mot de son raisonnement. Comment lui faire comprendre, qu'après tout, j'avais quelque expérience dans ce domaine ? Faisant danser sa longue chevelure blonde, elle me fit signe d'aller m'asseoir sur mon sac, en arrière et de ne pas bouger puisque j'étais incapable. Le jeu m'amusait. Dès la première Tatra, elle se mit à agiter le bras droit d'une façon très énergique et moulinesque à laquelle je n'aurais pas songé en me faisant un clin d'œil entendu.

Tout s'apprend.

3/ Du stop encore

Question qui a son importance : peut-on, la terre étant couverte d'eau dans la proportion des deux tiers, faire de l'auto-stop en mer ? Non, assurément, mais du bateau-stop, de l'avion-stop : c'est difficile, mais c'est possible.

Les aventures à la Melville du 19^{ème} siècle font partie du passé. Il y a encore trente ans, si l'on était déterminé et courageux, il était possible de s'embarquer à bord d'un cargo et d'y travailler, histoire d'effectuer une traversée sans bourse délier. Et de pouvoir sauter ainsi d'une île à l'autre.

Aujourd'hui, c'est interdit : les syndicats, les assurances et les règlements de plus en plus draconiens vous en empêchent. J'ai tenté le coup plus de cent fois dans tous les ports du monde, de Callao à Djakarta : pétroliers, cargos, destroyers, rien à faire. J'ai frappé à la porte de je ne sais combien de capitaines, d'agences, la réponse était toujours la même :

- Non, désolé, impossible, sinon, je perds mon emploi...

Sans oublier qu'une farouche obstination est nécessaire pour atteindre la porte dudit capitaine : grillage et barbelés à sauter, contrôleurs à rassurer, policiers et militaires à déjouer, marins à esquiver avant d'être à bord et de pouvoir errer à la recherche de cette fameuse porte qui ne se distingue pas forcément des autres.

Les pays acceptant encore des « amateurs » à bord se comptent sur les doigts de la main : Norvège, Liberia, Liban, je crois. J'ai pu jouer une fois, grâce à ma chance habituelle, les matelots d'occasion sur un cargo norvégien, le *Thorsgaard* de Los Angeles à Tahiti. Sans même chercher : je courais les agences de Los Angeles en quête du passage le moins cher ayant abandonné l'idée de travailler à bord lorsqu'une vieille employée à qui j'expliquais mon problème, après m'avoir dévisagé d'un rapide coup d'œil, me lança à ma grande surprise :

- Pourquoi vous ne travaillez pas ? On a besoin d'un matelot !

Une seule chose permet de s'engager partout à bord, c'est la carte de marin ; seulement, il faut trois ans d'apprentissage pour l'obtenir.

Passager clandestin ? J'ai connu un Français qui avait franchi ainsi la mer d'Oman, de Mombassa à Bombay. L'exploit ne consiste pas à s'installer à bord, un homme passe inaperçu dans la cohue, mais de pouvoir régulariser son passeport par la suite.

J'ai toujours gardé la légalité dans mon tour du monde et dans le cas du *Thorsgaard*, j'ai même dû signer un contrat d'un type spécial, stipulant que je n'exigerais pas d'argent en contrepartie des coups de marteaux et de pinceaux des dix jours de la traversée.

Alors, que faire ? J'ai personnellement compté sur ma bonne étoile. Un jour, à Manille, j'ai eu la chance de rencontrer le directeur d'une grosse compagnie. Mon histoire lui a plu et il m'a chaleureusement offert un passage sur le *Philippine President Quezon*. L'ingéniosité naît souvent dans la précarité ; ma

situation donnait des ailes à ma pensée. A l'école du « convaincre », j'ai appris à dépasser ma pudeur, ma timidité naturelle, à vaincre la peur de l'autre. Pour frapper à sa porte, à la porte de son entendement et de sa générosité. J'ai vite compris qu'il fallait s'expliquer directement et clairement. Je n'avais rien à perdre et, dans le cas d'un refus, je gardais la même bonne humeur. J'estimais avoir triomphé si je gardais ma sérénité devant l'échec.

Le stop est un style de voyage ; même avec une fortune en poche, je n'aurais pas fait autrement. L'homme dépouillé balaie les conventions, se débarrasse des hypocrisies. Le stop a été ma voie vers l'essentiel.

Boutres, jonques, sampans, en Asie, le problème n'est pas insoluble.

En Grèce, mon article de journal « Le Marco Polo contemporain » rajoutant de la crédibilité à mon histoire, m'a permis de monter à bord des lignes Efthymiadis et Latsis pour aller visiter les Cyclades et Crète.

L'aventure faillit mal se terminer à Kuwait, je me suis retrouvé prisonnier sur un *dhow* à voiles rapiécées, fièrement peinturluré qui sillonne le golfe Persique. Le capitaine qui m'avait emmené sur ordre de sa compagnie d'Aden, voulait me rançonner un peu. Il avait ancré son boutre au milieu du port. Calé entre les bidons de pétrole, je laissais courir mon imagination qui, dans ces cas-là, s'active d'une façon incroyable. Regagner le quai à la nage ? Impossible avec mon sac à dos. Me sauver avec la barcasse du bord, j'étais bien trop surveillé. Héler un autre boutre ? Lorsque la marée baissait, notre *dhow* penchait dangereusement, le pont devenait un toboggan. J'ai pris ma captivité en patience et, après deux jours de toboggan et de soleil cuisant, j'ai été remis en liberté assaisonné d'une bordée d'injures en langue coranique.

Le plus raisonnable, aujourd'hui, est donc de partir avec un pécule qui couvrira les mers.

Restent les voiliers : il y en a de plus en plus, la voile est à la mode, seulement la saison n'est pas toujours propice, et puis il faut de bons vents. Dans ce cas, il suffit d'écumer les ports de plaisance et de plaider auprès des skippers, en anglais, en général. J'en ai trouvé des voiliers, mais chaque fois, j'avais un épouvantable mal de mer, j'ai dû abandonner. Dommage, ça marchait bien et puis c'est une expérience extraordinaire.

A Tahiti, un archipel de quelque quatre-vingts îles, je n'avais pas hésité à expliquer, à la télévision, mon désir de visiter les atolls et les îles volcaniques. La boîte magique a du prestige et les invitations pleuvaient le lendemain. C'est psychologique, si je m'étais présenté dans les compagnies maritimes à nu avec la même histoire, j'étais sûr de me faire dire :

- Si vous n'avez pas d'argent, vous n'avez qu'à ne pas voyager...

C'est ce que m'a déclaré un armateur qui n'avait pas écouté le message bleuté. Et de rajouter :

- Et puis, jeune homme, en quel honneur vous offrirais-je un passage de faveur sur mon navire ? Moi aussi, j'aimerais bien faire le tour du monde, me balader comme vous, au lieu de me tuer sept jours sur sept au bureau !

- Monsieur, je crois que vous ne saisissez pas l'envergure ni la dureté de mon entreprise. On ne peut pas être tous fortunés ... Tenez, je ne suis pas méchant, mais je vous invite à venir voyager avec moi, dans mon style pendant quinze jours seulement et nous verrons bien si vous ne regrettez pas votre bureau. Quinze jours seulement ...

- Après tout, vous avez peut-être raison, « faut le faire ». Alors flibustier, quand voulez-vous partir ?

J'ai « campé » six jours au pied de la tour de contrôle de l'aéroport de Létizia en Colombie. Ce port amazonien, isolé par la forêt vierge, n'est relié à Bogota, la capitale, que par air. Le climat lourd et humide me transformait en larve et chaque déplacement demandait en effort considérable.

J'avais trouvé l'indispensable source d'eau pas trop loin car je ne possédais même pas de gourde. Je regagnais la ville chaque soir pour grignoter quelques bananes frites et poissons au piment et dormir à l'abri. Forcé par les pluies diluviennes nocturnes. Aller et retour pénible, le climat tropical me vidant de mes forces depuis mon séjour de deux ans au Congo. Le sac m'accablait, rien n'avait changé depuis la marche de la forêt de Sénart. J'arrivais baigné de sueur. Mon tee-shirt avait déteint sur le dos du sac. Je passais la nuit dans un couloir de prison en lutte avec d'affreux moustiques, réveillé de temps à autre par les godillots des prisonniers qui se rendaient aux toilettes. Quand ce n'était pas le bruit des pas, le tonnerre, les cris d'une pauvre femme qui accouchait ou même, une nuit, un tremblement de terre, se chargeaient de rendre mon sommeil intéressant. Le matin, branle-bas de combat dès 5 heures. On lavait le couloir. Les membres encore engourdis, je repartais vers ma tour. Ma tour d'espoir. Je m'attarde sur ces détails car si l'on peut faire des efforts considérables dans une journée, il faut au moins pouvoir se reposer la nuit. Lorsque le repos est aléatoire, la journée est dure en conséquence. Le stop ne connaît pas de répit ni de vraie quiétude. Le sixième jour, j'ai pu m'envoler dans un cargo « Hercule » venu livrer un troupeau de vaches, qui repartait à vide. Mon seul souci était de ne pas m'étaler sur le parterre de bouses encore chaudes.

Un autre moyen de franchir les mers et certaines forêts et déserts inaccessibles est donc l'avion, les routards y pensent rarement. Même s'il offre une vue insolite et intéressante, je le trouve trop rapide : il déboussole et je ne l'utilisais qu'en dernier recours. La beauté du stop, c'est d'approcher doucement et graduellement chaque contrée.

Quand je parle d'avion-stop, certains me voient en bout de piste, pouce dressé devant un monstre de la Pan Am ou d'Air France. Les grosses compagnies sont exclues, mais j'ai découvert qu'il existe trois autres types d'appareils susceptibles d'accepter le passager bénévolement :

Le petit avion particulier, genre Piper. Pour prendre place à bord, il suffit de rôder dans l'aéroport, au bar surtout. C'est le principe du stop aux pompes à

essence. A Anchorage, j'en ai même débusqué un qui partait à la chasse à l'ours blanc sur la banquise du pôle Nord.

L'avion-cargo. Là encore, il faut un bon « bagou », mais ça peut marcher. Il vaut mieux dans ce cas traîner au hasard dans les hangars, tous les aéroports du monde ne sont pas aussi fermés que peuvent l'être Orly ou Roissy. Les pilotes des avions-cargos ne sont pas plus sauvages que ceux des Pipers mais ils sont plus fréquemment liés par des assurances draconiennes.

Il y a enfin l'avion militaire. Juan José, mon ami mexicain, maître en matière de stop, prétendait que dans certains pays à dictature militaire notamment, il suffit de conquérir la fille d'un gradé de l'armée de l'air. Je suis persuadé qu'il l'a fait.

En tout cas, il faut au moins charmer le père : c'est ainsi que j'ai pu me rendre de Buenos Aires à Rio Gallegos et de Rio Gallegos en Terre de Feu entre autres.

Pour voyager dans de pareilles conditions, il est absolument indispensable de disposer de tout son temps et de faire preuve d'une infinie patience. Et d'une réelle ténacité. Dans l'épreuve, l'individu se révèle. La difficulté peut être bénéfique. Certains s'y trouvent contraints par les événements. Je l'ai choisie. La méditation est un autre moyen de se connaître. Le stop en conjuguant la possibilité de méditer et les épreuves permet l'analyse personnelle.

La persévérance, qualité primordiale pour faire du stop, ne peut être que le fruit d'un tempérament trempé, volontaire et exigeant, avec soi, surtout.

Je n'ai pas hésité à grimper sur des tracteurs, des voitures à cheval, des chars à bœufs, à enfourcher des porte-bagages de vélo les soirs où la fatigue me terrassait et où le village était tout proche mais ces moyens, tout comme les mules, chameaux et éléphants, font plus partie du domaine folklorique que du vrai stop.

Quant à la moto, j'en ai une peur blanche et le sac maintenu en position verticale devient vite inconfortable.

En Inde, l'auto-stop n'est guère facile et comporte même des risques économiques. Les distances y sont démesurées et, sur les routes, les pistes ou ce qui en tient lieu, les voitures sont plutôt rares. Il y a davantage de charrettes à bras, de misérables chemineaux et de vaches faméliques et sacrées que de véhicules à moteur. Hors des villes principales, sur ce qui reste du réseau routier anglais, il est nécessaire de prendre d'assaut les camions brinquebalants que l'on peut voir poindre à l'horizon. Comment ? Un seul moyen : se planter au beau milieu du passage en agitant les bras et en faisant attention de ne pas trop compter sur le bon fonctionnement des freins ! Les routes indiennes sont encombrées, malaisées, le conducteur, très vite épuisé, s'arrête fréquemment

pour le thé, le camion lui-même donnant des signes de faiblesse, tout contribue à réduire considérablement la vitesse de croisière.

Conclusion : le train s'impose.

En 1971, Calcutta-Madras, 1 660 kilomètres, se faisait en trente-six heures par le rail pour la somme ridicule de deux dollars, tarif étudiant, en troisième classe. Huit jours m'auraient été nécessaires pour parcourir la même distance en stop. A lui seul, le coût de la nourriture rendait le voyage par la route plus onéreux, sans compter les risques de fatigue, d'agression ou de vol.

Le train-stop est-il possible ?

Laissons de côté les trains de voyageurs où le ticket est exigé. Bien sûr, une âme de resquilleur impénitent pourra tenter le coup, mais je n'ai jamais été enclin à ce genre d'exploit. Dans le train de Bombay, un jour, défile devant moi une longue file d'hommes torse nu, attachés les uns aux autres, les mains liées dans le dos par leur propre chemise, sur les épaules desquels de grands gaillards de policiers balançaient des coups de bâton.. Une chaîne gémissante, pleurnichante, aux yeux effarés. Des gars sans billet m'apprit le contrôleur. Je me félicitais d'avoir le mien !

Pourtant, une fois n'est pas coutume, j'ai tenté ma chance dans le sud de l'Irak, je n'ai vraiment pas choisi, la nature m'y a forcé. Près de Ur, la patrie d'Abraham, un déluge de pluie soudain autant que violent, rend la piste de Basra, le fameux port de Sindbad le marin, impraticable pour un temps indéterminé. Mon camion aux peintures rutilantes s'immobilise dans la fange à Suq al-Shuyukh derrière une file de confrères. Un rapide tour du bled me fait comprendre qu'il est inutile d'attendre, qu'il faudra des jours avant que la piste ne s'assèche. Une seule solution : le train.

Une gare misérable entourée d'excréments se détache sur un talus. Une foule en djellabas, sale, criarde, des enfants espiègles, des chèvres aux longs poils noirs, quelques chameaux dédaigneux envahissent l'unique voie. Les hommes mal rasés relèvent les pans de leur « robe » pour se déplacer et patinent désespérément dans une boue grisâtre. Des dizaines de petits vendeurs à la peau noire attendent patiemment entre les flaques accroupis derrière un étal miniature. Pas moyen de savoir l'heure de départ du train. J'entends toutes les heures du cadran accompagnées des fatalistes « inch'Allah ». On fait plus confiance à Allah qu'à la mécanique dans le coin, de toute évidence. Vers seize heures, le train qui relie Bagdad à Basra fait enfin son apparition : il est superbe. Me voilà installé dans de confortables premières classes, tapis rouges, fauteuils moelleux, sans ticket : je fais le tour du monde en stop ou je ne le fais pas ! Quitter cette gare horrible, ce temps diluvien pour me retrouver au chaud dans un abri brillant de nickel et de néon me fait croire à un conte des *Mille et Une Nuits*. Bientôt entre un personnage qui a plus les allures d'un contrôleur que du grand vizir. J'attends sans broncher. Il ne peut que me descendre à la gare suivante ou me faire mettre en prison. Dans le premier cas, rien de grave, j'ai tout le temps du monde pour moi. Dans le deuxième, cela me fera une

expérience de plus ! Le contrôleur bredouille l'anglais, ça tombe bien. Je lui explique avec le sérieux le plus imperturbable que je ne suis pas un client pour son wagon, mais un stoppeur chevronné qui depuis bientôt quatre ans écume tous les chemins de la terre en « aoutositop », qu'Allah a été peu clément dans son pays en rendant la piste infranchissable, qu'il ne me restait plus qu'une solution : la banquette où je me trouve. On s'imagine mal la même situation en France, les voyageurs agglutinés autour de moi, l'air admiratif, jacassant ou riant. Et ce contrôleur qui se demande sincèrement comment j'arrive à vivre avec mon dollar quotidien ! Mais au royaume de verbe, les choses sont différentes. Le brave homme me tape sur l'épaule en signe d'encouragement, sourit et se tourne vers les autres voyageurs qui approuvent en hochant la tête.

Cette première classe et celle du Transsibérien, « intouristiquement » obligatoire, sont des exceptions. Par contre, j'ai grimpé en "stop" sur un tas de diesels, locos à vapeur, tenders, plates-formes de billes de bois, fourgons désaffectés, bétailières, c'est-à-dire des engins roulants sans contrôleurs. A mes risques et périls. Dans la province du Kivu au Zaïre, j'ai passé la nuit à califourchon sur une citerne de tortillard. La voie étroite augmentait les secousses. Mon œil n'avait qu'un désir, se fermer et moi je n'avais qu'une peur : tomber sur le ballast.

Le billet de train ne garantit pas forcément le voyage. En Egypte, en 1973, le stop étant interdit à cause de la guerre, je me rabats sur le train avec ma sempiternelle carte d'étudiant. Demi-tarif en troisième classe. la traversée du pays des pharaons ne coûte rien (35 F pour 1 407 km). Obtenir ce billet est une gageure. Autorisation en main, il faut s'agglutiner des heures entre des corps transpirants et malodorants pour atteindre le guichet. Une façon de connaître le peuple, au fond ou à fond. Mais cela n'est rien en comparaison de l'assaut qu'il faut donner pour occuper un wagon de troisième. Les portières sont bloquées pour une raison que j'ignore. On sort et rentre par les fenêtres. Il faut donc se précipiter sur celle qui s'ouvre pour laisser descendre et tenter de pénétrer avant que les occupants ne la referment pour défendre leur position. Mon sac à dos me servait de bélier. Je le lance donc violemment et le suis tête la première dans un plongeon désespéré. J'atterris la plupart du temps tête en bas dans un « grouillis » de jambes, chose que je ne trouve pas très drôle sur le moment. Dans le compartiment, en général d'une saleté repoussante, des fellahs loqueteux, des myriades de militaires aux uniformes grossiers n'arrêtent pas de dévorer des tiges de canne à sucre qui risquent de m'éborgner à tout instant. Après avoir mâchouillé longuement, ils crachent la fibre sur le sol. Coquilles d'œufs, noyaux de dattes, pépins, papiers, pelures d'orange viennent également y constituer un rare tapis. Les cabinets minés d'excréments sont impénétrables. Une folle poussière saupoudre le tout. La présence d'un Européen étonne toujours en troisième classe ; aussi, bien vite, on se tasse un peu, et je peux poser un bout de fesse sur une banquette en bois blanc, la tête souvent encadrée par de gros orteils boueux qui se balancent mollement au bout d'un fellah hilare coincé

dans le porte-bagages en tôle au-dessus. On m'entoure, et les questions naïves, cent fois répétées, pleuvent : mon nom, mon âge, suis-je marié, quel est le meilleur pays, etc. Parmi cette foule dense circulent avec dextérité d'équilibriste des vendeurs de thé – on les devine grâce à un plateau de cuivre chargé de petits verres fumant, ondulant au-dessus des crânes -, de sandwiches de fèves noires, de sucreries et des revendeurs, souvent des enfants, qui offrent une pacotille inimaginable ou commencent une loterie. Mendiants, aveugles, infirmes, s'infiltrent aussi par un mystérieux système d'osmose. Des paquets tombent ou s'éventrent, d'autres gouttent, des mitraillettes glissent dans un bruit de quincaillerie. Les filles jalousement gardées hululent. Des heures durant, il me faut subir ce cirque qui défie l'imagination. Heureusement, l'affabilité naturelle de l'Egyptien permet de supporter ces conditions que nos trains bondés de l'occupation n'ont jamais atteint. Comment peux-tu voyager dans cette « boîte à ordures » ? me demandait une amie de la haute à Alexandrie. C'était cela mon tour du monde, celui de tous les hommes.

4 / Partir ?

S'il existait des assurances contre la peur, tout le monde partirait !

J'avais très peur, moi aussi, en quittant la maison familiale à l'âge de dix-sept ans. C'était l'année 1955, on reconstruisait encore le pays, les voyages ne connaissaient pas la mode actuelle, l'esprit était différent. La télé n'avait pas mis Bali ni Bangkok dans nos salons. Je croyais que pour aller de Paris à New Delhi, il fallait être milliardaire.

Aujourd'hui se distribuent dans les écoles des feuilles ronéotypées pour « aventuriers » indiquent où l'on peut changer au noir et acheter sa marijuana locale. Les conditions ont radicalement changé, les renseignements ne manquent pas. Ni les facilités : clubs, charters, inter-rail... et même « bourses de l'aventure » ! La génération présente a-t-elle besoin d'être cautionnée pour faire un effort ? Le financement indispensable de certaines grandes expéditions est une autre chose. L'aventure, elle, se passe et de bourses et d'inscription. Elle est en soi et ne demande aucune réglementation. Appelons les choses par leur nom.

Voyager ne signifie plus grand-chose. Faire le tour du monde ne veut plus rien dire : quatre Hilton et un Boeing, le tour est joué en une semaine. En ce moment, une agence de voyages de Toronto le propose en quatre-vingts heures. Gagarine dans sa fusée les bat tous, quarante-cinq minutes lui suffisent ... Mais que voit-on ?

La terre a été explorée, le cœur de l'homme reste à découvrir. C'est le tour des hommes que j'ai voulu faire. Cela demande du temps.

Depuis l'après-guerre, trois facteurs ont mis les voyages en vogue : les médias qui nous inondent d'images exotiques, les facilités de transport et de billets et le stress de notre société industrialisée qui nous oblige à nous sauver pour recouvrer la santé. On exècre le monde dans lequel on vit. Le ras le bol du servage industriel a peuplé la route de Katmandou. Les grands ensembles, les grandes agglomérations qui étouffent, font fuir leurs habitants. Les moyens de déplacements sont nombreux, alors « on voyage ». Le voisin part, il faut partir !

Mais la société tient bien les brides : on change seulement d'usine en prenant ses congés payés. Dans l'usine des vacances ne germe pas la fantaisie. On continue à se faire prendre en charge ailleurs, on aère seulement son train-train. Est-ce une preuve d'initiative que de s'amasser en août sur quelques plages comme de vulgaires phoques sur les îlots de la baie de San Francisco ? Les grandes vacances me font penser à la promenade dans la cour d'une geôle. J'ai « fait » le Maroc, j'ai « fait » les Seychelles ... Illusion, on vous a fait « faire ». On peut acheter des « tours », du tout cuit, du sécurisant, mais pas l'aventure.

Le voyage est initiative, évasion. Se déplacer ne signifie plus forcément voyager. Ne confondons pas les choses.

Le vrai voyageur est rare dans notre monde de masses migrantes.

Je me suis aperçu que ceux qui venaient me voir avec des projets de départ ne cherchaient pas tant auprès de moi des renseignements que le besoin d'être rassurés.

Partir exige l'abandon de toute idée de confort, de sécurité et d'affection. Plonger dans le vide, l'inconnu. Aucun manuel ne peut indiquer comment vaincre la peur fondamentale de ce vide qui nous bloque tous, qui me momifiait sur mon quai de gare lors de mon départ vers l'Ecosse, le premier pays, qui me faisait imaginer la Manche plus vaste que l'Atlantique.

En choisissant la route, j'abandonnais la matrice quotidienne pour une autre vie. Traumatisme de la naissance.

Ce qui est important n'est pas de voyager parce que c'est le truc à la mode, mais de s'épanouir. De suivre le chemin qui nous est tracé, et de bien le suivre. De s'assumer, en somme, de devenir responsable. D'être heureux. Et cette expérience peut se vivre sur place.

Je n'appelle pas voyage un nombre impressionnant de kilomètres mais plutôt les bornes que fait franchir le cheminement intérieur, l'itinéraire avec un but. Déplacer son corps sans élargir sa compréhension est inutile.

Le vrai voyage, je le définirai comme le Tao des Chinois, la voie qui mène à la lumière. L'homme vit entre ciel et terre. Sabots sur terre, pensée qui vise les cieux, tel l'archer du Sagittaire zodiacal, signe par excellence du voyageur, l'individu se voit offrir au berceau un parcours à effectuer. Les pieds doivent suivre la tête et non le contraire.

Toutefois, personne ne peut nier qu'aller au loin est une expérience irremplaçable. Dans un esprit de découverte et non dans un bus climatisé qui fonce vous ramener à cent à l'heure à l'aéroport.

Je m'adresse donc ici aux vrais voyageurs, à ceux qui veulent abandonner leurs propres frontières. Pour les autres, voir le Club Méditerranée.

La bohème, forme rêveuse du voyage, suit sa propre inspiration. L'aventure, elle, se prépare, c'est bien connu, si on veut qu'elle dure.

Doit-on partir seul ?

Cela dépend du tempérament et du but fixé. Avec un ou plusieurs compagnons, il est plus facile de garder le moral. Encore faut-il bien les choisir car la route révèle le vrai caractère. La compagnie rassure et peut aider à franchir le premier pas. La porte d'une librairie de voyages de l'île Saint-Louis sert même de tableau d'affichage pour routard en mal de compagnie.

Je voulais connaître les hommes de chaque pays et non aller m'amuser avec quelques copains : ma mission exigeait d'être seul. Les habitants intrigués de me voir seul s'approchaient facilement. Quant à moi, il me fallait bien parler.

Certains soirs, j'avais hâte de me retrouver avec moi-même. Je n'oublierai jamais les foules du Kerala qui m'engloutissaient, me palpaient du doigts, me scrutaient de leurs milliers de grands yeux de velours fixes. Seules, les sociétés dites « civilisées » ont le privilège de vous laisser errer toute la journée comme un ombre et de ne pas s'inquiéter si vous vous évanouissez sur le trottoir. Dieu soit loué, elles ne sont qu'une minorité. Elles sont « organisées », on n'y parle que dans les cadres prévus.

La solitude disparaît lorsqu'on quitte le monde industrialisé.

Pour faire du stop, il vaut mieux être seul : il y a toujours une place dans la voiture et accueillir une personne dérange peu. Deux à trois fait réfléchir, la gêne, la crainte sont en proportion.

Voici l'ordre de vitesse de croisière, d'après mon expérience, des stoppeurs au long cours : une fille seule, un gars seul, un couple (très rassurant), deux filles, deux gars, trois filles, deux filles et un gars ... Le trio est une gageure, mieux vaut se diviser et se donner rendez-vous.

Un trafic souple filait régulièrement sous mon nez à la sortie d'Oulou en Finlande depuis 7 heures du matin. Le soleil commençait à disparaître sans que j'aie bougé d'un pouce. Une jeune Castillane sac au dos, espèce plutôt rare sur les routes internationales, arrive à ma hauteur. Je patientais en tête d'une longue file de stoppeurs de plusieurs nationalités sagement alignés tous les cinquante mètres pour ne pas se gêner.

- Où dois-je me mettre, devant ou derrière la queue ? Peu importe, *señorita*, que tu sois n'importe où, tu partiras la première.

En vieux renard, je lui propose de rester à côté de moi, ce qui me garantirait le départ à coup sûr.

- Non, dit-elle, je suis pressée, je préfère rester seule ! Elle décide d'aller se mettre au bout de la queue pour nous laisser notre chance ce qu'oublie de faire parfois certains goujats de routards. Elle remonte la file lentement et les paris s'engagent. Je gage qu'elle ne restera pas trois minutes avec nous, d'autres optent pour cinq, dix minutes, les pessimistes pour une demi-heure. On a tous perdu ! Une Volvo nous l'enleva avant qu'elle ait atteint le dernier des malchanceux !

Même si je ne voulais pas faire subir mon rythme à un autre, je saluais tous les routards avec sympathie. Il m'arrivait parfois de faire un bout de route avec un autre, mais je ne m'accrochais pas : dès que nos directions divergeaient, je me séparais. Je voulais mon indépendance, ma liberté, cette liberté qui coûte cher lorsqu'on se retrouve par quarante degrés de fièvre seul dans le fossé.

Est-il préférable de partir à pied ou en voiture ?

A nouveau, cela dépend de ce que l'on cherche. Pour connaître les hommes, il faut être à pied, humble parmi les humbles. La voiture est une vraie boîte hermétique qui isole des habitants : un peu d'essence et on continue sans avoir besoin de personne. De plus, la voiture ne passe pas partout et coûte cher à

embarquer. Dans la plupart des pays, elle vous classe parmi les nantis et altère votre relation avec les indigènes. Sans compter les frais de triptyque, les arnaques continues, les pannes. J'en ai fait l'expérience dans le taxi londonien de deux Canadiens qui m'a conduit de Toronto à Buenos Aires (40 000 km) et au cours de mes nombreuses expéditions dans la jungle congolaise.

La VW-Combi est devenue la plus populaire des voitures de « routards », la caravane du pauvre ; on l'aménage à son goût (du style chalet suisse sans poussière à la tanière psychédélique hippie). On déplace son chez soi. Moi, je voulais aller chez les autres : voilà pourquoi je ne voulais pas de la voiture personnelle qui devient vite monotone, abrutissante et fastidieuse sur les distances intercontinentales.

Le voilier, dernier grand moyen de fuite, est un autre chez soi que l'on déplace.

Pour ceux qui veulent rester autonomes à tout prix sans emporter leur coquille avec eux, il reste la bicyclette. J'ai dormi dans un séminaire de Luanda avec un Autrichien qui pédalait depuis onze ans. Aux frontières, il était souvent confondu avec les migrants locaux ! Le vélo ne sépare pas l'homme de la nature et ne fait pas de bruit. Il augmente la vitesse des jambes dans une proportion intéressante mais qui reste humaine. Il n'a pas la puissance surmultipliée, bruyante et malodorante du moteur. Le vélo est une clef pour approcher les gens, mais la somme de souffrances qu'il fait subir n'est pas à la portée de tous.

Puisque le tour du monde ne veut plus rien dire aujourd'hui, on tombe dans le concours du n'importe quoi pour se faire remarquer : en patins à roulettes, sur des échasses, dans une baignoire ou un cercueil, en tracteur, à reculons... on rode le dernier modèle automobile...

A chacun selon ses goûts, bien sûr, mais le vrai routard part à pied sans se faire remarquer. Son compagnon est la route.

Il est inutile aujourd'hui de déplier une carte pour tracer un parcours car l'itinéraire ne dépend plus de ce que l'on veut voir, mais des conditions politiques du moment. Il s'agit d'entrer avant ou après la révolution, de se méfier des guerres, des pays « ennemis » (vous ne rentrerez pas chez moi, vous êtes allé voir l'autre, na, na, na ! nos gouvernants se comportent comme des enfants), des pays-prisons où personne n'a le droit de visiter, de trancher le nœud gordien des visas...

A moins d'aller à l'étranger avec un contrat de travail en poche ou d'être un héros de Jules Verne, mieux vaut partir avec de l'argent.

Aux frontières, j'en ai traversé cent cinquante, le problème d'accueil se pose chaque fois. Ces messieurs de l'administration préfèrent visiblement le touriste bourré de dollars, bien habillé, souvent arrogant, *because* dollars, qui vient imposer ses habitudes ou du moins entend bien pouvoir les y retrouver. Le voyageur en tenue modeste, le piéton au budget étriqué, qui se présente avec

sincère désir de visiter, découvrir les hommes, en quête d'amitié, est un suspect d'office. Aussi, chaque fois je tremblais, développant peu à peu une sérieuse allergie aux douaniers et aux officiels en général.

Connaissant ces messieurs, je m'arrangeais pour paraître le plus propre possible. Je me collais les cheveux à l'eau. Je me débarrassais de mon collier de perles de verre, de tout ce qui pouvait me faire passer pour un hippie, sinon le sempiternel :

- Toi, va te faire couper les cheveux...! (A croire que les uniformes ont un pourcentage chez les barbiers.)

Sur le formulaire d'entrée dans le pays, j'inscrivais même sans sourciller le Hilton en guise d'adresse. Mais je n'ai pas poussé la chose jusqu'au degré de perfectionnement de mon ami Dino, l'Italien, qui transportait un costume spécialement dans ce but-là et ne l'enfilait qu'aux frontières.

A une frontière U.S., venant du Mexique, j'entends encore :

- Toi, dégage, me dit un gaillard au crâne tondu dans un geste supérieur – les officiels américains sont facilement suffisants – va te foutre dans le coin là-bas et vide-moi ton sac.

Je m'exécute, inutile de jouer au plus fin. Je tiens absolument à pénétrer la superforteresse nord-américaine. Le gars me surveille du coin de l'œil en mâchant son chewing-gum de rigueur.

Il vient vers moi et se met à fouiller mon sac et mes affaires. La rosse, il défait tout, déplie, inspecte. Ma parole, il cherche du hasch !

- Monsieur, si vous cherchez de « l'herbe », c'est inutile. Maintenant, je connais un moyen de vous rendre plus aimable à mon égard : vous croyez que je n'ai pas d'argent ?

- Montre-moi trois cent cinquante dollars ou tu restes là. Gymnastique, strip-tease partiel, j'extrais mes travellers de la poche secrète de mon pantalon. Le dogue se calme.

- *O.K. How long you stay?* (Combien de temps tu vas rester ?) Puis, machinalement sans aucun doute, il ajoute :

- *Welcome to U.S.A..!*

Je n'ai pu m'empêcher de rire. Il faut aujourd'hui un minimum de six cents dollars en poche afin de pouvoir prétendre circuler sans encombre à travers le monde, six cents dollars auxquels il ne faut surtout pas toucher. Réservés à la douane. Pour rassurer le gabelou, payer les cautions d'entrée s'il y a lieu (remboursées à perte à la sortie, sans compter les ennuis et le temps perdu) ou le billet d'avion de retour vers son pays d'origine (ou le pays suivant à condition d'en posséder le visa d'entrée).

C'est beau, il faut un billet de sortie avant d'entrer. Ce système qui fait fureur auprès d'un nombre croissant de pays est devenu le casse-tête des pèlerins de mon genre.

A quoi sert un billet d'avion de retour ? A rien, sinon à brimer. Il ne représente nullement la prétendue garantie de rapatriement car il peut se

revendre dans le pays et y être dépensé. J'ai donc été obligé d'acheter plusieurs fois des billets d'avion sur Paris ou le territoire français le plus proche, billet que je me faisais rembourser aussitôt mon visa obtenu ou une fois entré dans le pays.

Mon premier refus d'acheter un billet m'a coûté une semaine de prison au Costa Rica. Ce qui n'est pas régulier, les autorités étaient tenues de me renvoyer d'où je venais, la Colombie, en l'occurrence. Je ne me suis pas plaint car je savais que l'expulsion serait à leurs frais. Mon seul souci était de me faire déporter dans la bonne direction !

Je faisais bien attention d'acheter ce billet de « pseudo-garantie » à l'agence principale de la capitale d'une grosse compagnie aérienne affiliée à l'I.A.T.A. pour pouvoir me le faire rembourser rapidement dans le pays suivant car ils sont obligés de vérifier par télex.

La Quantas en Australie distribue des instructions aux routards indiquant l'agence de Singapour où ils peuvent récupérer le prix du billet exigé par l'Indonésie !

Les grosses compagnies délivrent aussi des garanties, valables un an, correspondant à la somme versée. Elles remplacent le billet aux yeux du douanier à condition que le montant couvre les frais de retour, bien entendu !

La voiture, elle aussi, sert de garantie. Pas le vélo !

La crainte infondée de chaque pays envers l'autre immobilise ainsi beaucoup de personnel inutile surtout quand on se rend compte où aboutit toute cette paperasserie. Ne serait-il pas plus judicieux de laisser quelques arbres de plus en vie ?

Chaque pays a ses lubies et exigences et comme tout change rapidement, il est impératif de vérifier les diktats d'entrée au consulat du pays choisi avant d'y aller. AVANT. Rares sont les visas délivrés à la frontière même. Le plus pratique pour un long parcours est de demander les visas au fur et à mesure dans la capitale du pays précédent. Certains visas devant être utilisés dans les quinze jours.

A Paris, par exemple, l'Inde exige un billet d'avion aller et retour, au Pakistan, pays voisin, elle ne le demande plus. Toutefois, il est bon de se méfier de la guerre larvée entre ces deux pays qui fait fermer régulièrement les consulats respectifs. Dans ce cas, lorsque deux pays n'entretiennent pas ou plus de relations, il faut jouer au détective pour trouver le consulat intermédiaire, la Suisse souvent, qui se charge de délivrer le fameux visa.

Le visa ou même le passeport, comme chacun sait, ne sont pas nécessaires partout. Cela dépend des relations diplomatiques du moment entre les pays concernés.

Par contre, certains consulats sont tatillons : pas de photomaton, la tête pleine face avec les deux oreilles visibles... Le consul de Tchécoslovaquie à Vienne m'a refusé le visa parce que je portais une barbe sur le passeport et pas dans la réalité. J'avais le choix entre me laisser pousser la barbe pour être ressemblant ou changer de photo !

« Allez vous couper les cheveux » est devenu dernièrement le « tube » des consulats. Ces messieurs auraient-ils une préférence de style ? A Bangkok, un coiffeur avait compris l'anathème frappant tous les routards à crinière et construit son "salon" juste contre le mur du consulat laotien. Quatre piquets, un toit de feuilles de palmiers, et pst ! pst ! il appelait tous les rejetés du doigt. Les affaires marchaient rondement.

Le tour du monde est devenu aujourd'hui une course d'obstacles par-dessus consulats et frontières. Le passeport, cet anachronisme qui fera sourire les générations futures, est, en attendant, un bout de carton indispensable. Chaque pays le fabrique selon sa fantaisie avec des détails différents. Les passeports arabes et iraniens commencent par notre dernière page, les chinois se lisent de bas en haut, etc.

Je suis entré en Libye le 31 décembre 1972, un jour avant le décret exigeant des passeports traduits obligatoirement en arabe. Les Européens et Américains étaient furieux, pourtant leurs propres pays ne laissent pas pénétrer des ressortissants présentant des passeports rédigés seulement en arabe. Ce n'est que simple justice. Cela montre l'urgente nécessité, non seulement d'adopter une langue auxiliaire internationale, mais aussi un alphabet que tout le monde puisse déchiffrer. Et j'ajouterais de scolariser tous les enfants du monde pour éviter cette pénible situation de voir certains douaniers on ne peut plus sérieux prendre mon passeport à l'envers, le contempler comme un Picasso, le renfermer comme si je dissimulais quelque chose et me dire :

- Bon, maintenant, quel est ton nom ?

A Téhéran, le gras personnage enturbanné, petit bouc en pointe, qui représente l'Arabie Saoudite me fit savoir que son pays demandait un certificat de bonne conduite. Pour savoir si j'ai été sage ? Je me rends à mon consulat français avec la crainte d'y être mal reçu comme d'habitude.

- Mòssieur, me lance d'un air pincé sa majesté le consul de France en personne, pouvez-vous prouver votre nationalité française ?

- Voici mon passeport en règle.

- Ceci ne prouve pas votre citoyenneté.

- Dois-je vous montrer la forme de mes fesses pour la déterminer ?

- Sortez, insolent !

Après tout, je ne le méritais pas ce certificat de bonne conduite. De toute façon, l'Arabie ne donne que vingt-quatre heures de visa de transit avec interdiction formelle de se rendre à La Mecque sous peine de décapitation. Ou alors, il fallait que je m'y fasse demander par de la famille ou des amis y résidant déjà. Je n'avais pas envie de recommencer le coup de Taiwan où un Italien inconnu m'avait fait passer pour son beau-frère auprès du ministère des Affaires extérieures afin de me laisser entrer !

Je n'aime pas les mythes et je dois avouer que je ne mettais les pieds dans les consulats de mon pays qu'en cas d'extrême nécessité, c'est-à-dire pour changer mon passeport rempli ou caduc, car l'air hautain et suffisant des locataires de la maison m'a toujours répugné. Ma demande de nouveau passeport à Nairobi a terminé dans la corbeille à papier par inadvertance soi-disant. « On ne la retrouve pas ! » Je préfère, de loin, les consulats canadiens plus aimables et pourvus d'eau fraîche Westinghouse, d'air climatisé et de doux papier dans les toilettes. Les Américains sont également bien équipés mais l'arrogance des mâchouilleurs de chewing-gum m'est insupportable.

C'est drôle. Messieurs les ambassadeurs et consuls ont tendance à se prendre pour les envoyés de Dieu sur terre alors que leur office représente la stupidité des hommes, celle de la division artificielle d'une planète originellement une au début.

Ils jugent qui peut fouler la terre.

Au tiercé des passeports, le britannique vient en tête : c'est le meilleur, ou devrais-je dire le moins mauvais ? Le français est bien placé. Dans la pratique, un « bon » passeport est celui qui ne mentionne d'abord pas d'interdiction pour l'étranger, qui vous évitera beaucoup de visas, qui pourra être défendu par de nombreux représentants hors des frontières et enfin ne vous attirera pas trop de haine par suite de la politique ambiante de votre patrie.

Il me faut tout de même ajouter que les Français en vadrouille prennent trop souvent leurs consulats pour des refuges et croient que ceux-ci peuvent les dépanner ou rapatrier sur le coup. Il ne faut pas oublier que leur nombre n'a guère augmenté depuis la guerre, ni leur personnel, mais que les voyageurs, eux, ont centuplé. Ils sont débordés mais cela ne devrait empêcher personne d'être aimable. L'attitude déplaisante des Français est bien établie à l'étranger, et dans ce sens, nos consulats me paraissent bien représenter le pays.

Quant aux rapatriements, il faut comprendre que les consulats ne vous avancent pas l'argent, mais peuvent vous aider à trouver le correspondant qui accepte de vous envoyer un billet de retour.

Donc, l'itinéraire dépend en premier lieu de l'obtention de ces fameux visas et de leur durée. Les pays qui ne demandent pas de visa limitent quand même le séjour. A moins de devenir « émigrant », ce qui est encore plus compliqué que pour le visa dit "de touriste" dont j'ai parlé jusqu'ici.

Et l'obtention du visa dépendra d'un formulaire à remplir où votre race (j'inscris toujours humaine), votre couleur de peau, votre religion, vos opinions politiques, etc., peuvent vous disqualifier. Et aussi de photos, d'argent de poche, de billets de transport ou autre garantie, de certificats, d'adresses, des pays que vous avez osé visiter précédemment... et de l'humeur du consul ! En Iran, celui du Yémen était tellement soûl qu'après lui avoir crevé une ampoule sous le pied, je me suis octroyé moi-même mon visa, le pauvre étant incapable d'ouvrir sa valisette à tampons !

Tous les routards qui passent de l'Australie à l'Indonésie transitent par l'île de Timor. Il existe de par le monde des villes-bouchons qui regroupent la faune des sacs à dos : Darwin, Panama, Baranquilla... Dans la partie portugaise de cette île vit un personnage odieux et fantaisiste, le tout-puissant consul indonésien, roitelet peu ordinaire.

- Aller vous couper les tifs.

Bon, la rengaine est classique et usée. Il semble que dans notre monde à la dérive, le problème le plus urgent à régler soit la longueur de cheveux des citoyens. Le gars revient, boule tondue.

- Mais qu'est-ce que c'est que ses savates ? Allez me mettre des chaussures correctes !

Pas de cravate, vous vous moquez de moi, revenez !

- Mais qu'est-ce que vous croyez, jeune homme, ici, c'est le consulat de l'Indonésie, allez mettre un costume...

A Manaus (Brésil), le consul du Venezuela, suffisant pachyderme à chaussures vertes carrées et vernies me demandait trente dollars de pourboire pour un visa gratuit.

Inutile de préciser que j'ai personnellement développé une forte répulsion pour tout ce qui est consulat, frontière et officiel.

En plus du passeport, un autre « carton à feuillets », jaune celui-là, est indispensable : le certificat international de vaccination. Seule, la variole est nécessaire. Les U.S.A. viennent même de le supprimer depuis la disparition presque totale de ce fléau. Lorsqu'on provient d'une zone d'épidémie déclarée, il faut montrer un tampon de protection, choléra ou typhus, selon le cas.

Le Canada, d'où je suis parti en stop en 1967, le pays le plus prophylactique du monde, m'avait fait si peur que je m'étais fait piquer contre tout ce que je pouvais trouver : j'avais dû établir un tableau de perforation de six mois pour éviter les contretemps et ne pas outrepasser avant le départ !

La variole et son cachet autorisé (important) suffisent pour partir, mais il me paraît sensé d'y ajouter les trois douloureuses TABT et la fièvre jaune pour un tour du globe. Le consulat de chaque pays peut préciser les piqûres exigées. Certaines zones de notre planète étant encore peu desservies, je m'étais même fait enlever l'appendice ! Toutefois, on ne peut se prémunir contre toutes les maladies. Chaque voyageur tombe malade. Reste à attraper la maladie qui permette quand même de continuer.

Dans les pays à paludisme, je n'omettais jamais de prendre la nivaquine qui s'achète sur place. D'ailleurs, tout peut pratiquement s'acheter sur place, aujourd'hui : moustiquaires, crèmes solaires, aspirines, etc. Inutile de s'encombrer au départ. Les piqûres s'obtiennent et se renouvellent également partout, gratuitement souvent. Mais je reste persuadé qu'il faut, pour visiter les cinq continents à pied, la chance en plus (ne se vend pas !).

Comment emporter son argent ?

Jamais en espèces car le voyageur est une cible de choix, et, une fois l'argent disparu, le voyage est terminé.

Le meilleur moyen est indéniablement d'emporter des chèques de voyages American Express, banque qui rembourse le plus vite et possède le plus grand nombre d'agences. En dollars américains si on veut faire le tour au complet. En 1918, le dollar américain et la livre anglaise ont été choisis pour servir de monnaies d'échange international. Mais, aujourd'hui, seul le dollar est accepté partout.

Je prenais des coupures de cent dollars que je faisais diviser au fur et à mesure, gratuitement, dans les bureaux American Express afin de ne pas avoir un chéquier trop épais et de ne changer qu'un minimum de dix ou vingt dollars à chaque fois. Il ne faut jamais changer plus que le nécessaire car rechanger fait perdre ou n'est pas toujours possible.

J'ai été volé six fois, dont une par la police chilienne, chaque fois, ce sont les espèces qui ont disparu ; ce qui n'avait rien de catastrophique puisque je n'en avais que très peu à la fois. Mon chéquier volé une fois m'a été remboursé tout de suite. A noter qu'il faut fournir les numéros de chèques volés pour que l'opération soit rapide. J'en avais deux listes : une sur moi et une au fond du sac.

Les lettres de crédit, diner's club, cartes bleues et autres sont peu pratiques.

L'absence d'un système monétaire international demande au voyageur au long cours une petite tête de financier. Je n'avais pas emporté toutes mes économies à la fois. Dès que mes réserves tombaient en dessous des fatidiques six cents dollars, je demandais à ma banque au Canada de m'envoyer une tranche de mille dollars supplémentaires. Je prenais bien soin de me faire envoyer ces dollars un mois à l'avance et dans une zone dollar. Sinon le banquier local me les aurait d'abord convertis en kwachas ou quetzales et ne m'en aurait rendu que neuf cents et quelque environ. Chaque dollar est précieux lorsqu'il constitue le budget quotidien !

Au Nigeria, le chef de la douane aux yeux de bille, devant tout le monde et bien haut, me propose :

- Je te change tes dollars, mon gars ?

- Mais... (prudence, ce n'est pas l'habitude de changer au douanier directement) mais où ? Je ne vois pas de banque ici.

- Non, je sais, mais... c'est pour t'aider.

- Bon, alors, combien ?

- Deux dollars pour une livre nigérienne.

- Pas question, ça c'est le taux officiel, je changerai au prochain village, pas ici.

- Bon, ça va, une livre et demie.

- Non, trois ou rien.

J'avais pris comme d'habitude la précaution de me renseigner avant de me présenter à la douane. Le type voulait simplement faire l'opération au noir à ma place. Bon, allez, c'est bien, trois, combien tu changes ?

Beaucoup de pays connaissent des restrictions monétaires, dont la France. Certains font remplir des déclarations à l'entrée pour s'assurer que le touriste ne changera pas ses précieuses devises au marché noir, d'autres font payer le séjour d'avance. Le marché noir, résultat de la pagaille internationale et du maintien artificiel de taux incorrects, sévit dans la majorité des pays. Au Viêt-nam, en 1971, la rue offrait trois fois plus que la banque. En Pologne, aujourd'hui, il existe quatre taux de change. L'U.R.S.S. interdit d'arriver avec des roubles chez elle et beaucoup d'autres font de même.

Le change au marché noir, interdit et risqué, est évidemment très intéressant pour le voyageur peu fortuné. Il a son propre cours indiqué dans *Newsweek* ! Dans ce domaine, les renseignements les plus sûrs s'obtiennent auprès des autres routards. Le trafiquant cherche toujours à offrir moins (tout taux supérieur à la normale est louche). Il préfère les espèces mais accepte souvent les chèques.

Si l'on ne connaît pas d'adresse précise, il suffit de se promener le long de l'avenue principale, les trafiquants ou leurs rabatteurs feront vite leur apparition. En Inde, ils s'accrochaient à mes basques à grands cris sans aucune discrétion : « *Change, mister, change, mister.* » Je vois encore ce marchand de chaussures près de la gare de Bombay qui n'a jamais vendu de chaussures. Les quelques paires en vitrine étaient couvertes de poussière, pourtant la boutique ne dés-emplissait pas. Une sentinelle de chaque côté rabattait le client et guettait la police. Changer dans une boutique est recommandé. Simple bon sens, il ne faut jamais lâcher ses billets avant d'en avoir l'équivalent bien compté dans l'autre main.

- Tiens, mets tes sous dans cette enveloppe, me suggérait un gavroche ceylanais, je fais un saut de l'autre côté de la rue te chercher le change.

Le coup était flagrant, pourtant quelques-uns s'y laissent prendre. En Inde, certains routards revendent leurs chèques de voyage non contre-signés à moitié prix. Un spécialiste indien imitera la contresignature, ils ne risquent donc aucune poursuite et peuvent se faire rembourser sans peine. Résultat : 50% de bénéfice et une liste interminable de déclarations de pertes à New Delhi. L'American Express est au courant mais impuissant.

Beaucoup de routards transportent papiers et argent dans une belle sacoche de cuir attachée à la hanche ou pendant autour du cou. J'ai préféré avoir un petit gousset interne cousu spécialement dans mon pantalon ou short pour l'argent et une poche secrète à l'intérieur de ma chemise pour le passeport. C'était plus discret, ça faisait moins touriste.

En plus du passeport, du certificat de vaccination et des voyageurs, un autre bout de carton en couleur et imprimé, quoique non obligatoire, m'a été fort utile :

la carte d'étudiant qui permet d'obtenir de nombreuses réductions. Elle s'achète facilement au marché noir, plus ou moins bien imitée, mais dans la jungle de ce monde sans lois internationales, qui peut reconnaître ? Le passeport devrait mentionner également étudiant comme occupation pour donner plus de vraisemblance. J'étais pour l'occasion étudiant en sociologie à l'université royale de Toronto : j'ai obtenu ma première carte à Bali, d'un Canadien qui en avait une valise pleine et en faisait le commerce. La seconde achetée dans un club louche et sombre du Caire a fait des merveilles en Israël. J'ai vu des gars montrer sans sourciller des cartes de club philatélique ou d'auberge de la jeunesse à la place ! Cette dernière est nécessaire pour ceux qui désirent dormir dans les auberges ce qui n'était pas mon cas.

La carte de journaliste ouvre beaucoup de portes, permet d'assister à un tas d'événements, mais elle est à double tranchant car elle peut vous faire interdire l'entrée de certains pays. A n'employer qu'à bon escient. Celle de marin permet de franchir les mers en travaillant comme je l'ai dit précédemment.

Apprendre quelques mots d'une langue est faire acte de courtoisie envers le peuple concerné et opère des petits miracles dans le domaine des relations humaines. Rien n'est plus désagréable ou insultant que ces yankees qui s'adressent directement dans leur jargon partout sans même s'enquérir si les gens le comprennent. Avec le même état d'esprit de supériorité, ils se permettaient de payer partout en dollars sans se soucier de changer jusqu'à ce que leur monnaie tombe récemment malade. Ménager la susceptibilité des peuples est une règle d'or.

En japonais, par exemple, merci se dit *domo arigato gozaimashita* (avec profonde courbette, s.v.p.). Exercice relativement facile par rapport au chinois que je suis incapable de prononcer, chaque son pouvant être émis sur quatre tonalités différentes qui en modifient le sens.

Que faire lorsque l'on est incapable d'échanger un seul mot ? Sourire ne suffit pas. Les signes, mimiques, grimaces et bruitages, plus ou moins ingénieux, m'ont été d'un grand secours. La première fois que j'ai imité la poule « cot, cot, cot », je n'ai pas reçu l'œuf désiré mais un poulet plumé ! J'ai vite compris qu'il ne fallait pas hésiter à porter la main au derrière en forme d'œuf pour expliciter. Les Chinois restaient ahuris en regardant ce barbare cotcotant, chez eux, l'œuf s'obtient en imitant le canard car ils ne mangent que des œufs de cane.

Le plus gênant à demander est, sans conteste, les toilettes : il faut montrer exactement ce que l'on veut, bien s'accroupir en pétaradant, surtout qu'en général dans ce cas, on n'a pas le temps de s'éterniser en discours ou à faire un dessin, la colique semi-permanente ayant ses impératifs !

Rien n'est international, au fond, c'est ça qu'il faut comprendre, même nos fameux chiffres arabes ne sont pas représentés de la même façon chez eux.

Qui va nier aujourd'hui, l'utilité d'une langue auxiliaire internationale, une langue existante ou créée sur laquelle tous les hommes se mettront d'accord et qui sera enseignée dès la plus jeune enfance ? Les découvertes scientifiques récentes ont réduit la terre à la grosseur d'un village, il est urgent d'ajuster les rapports selon cette nouvelle réalité. L'ère du déplacement à dos de mule est terminée !

Une langue ne s'apprend pas en traversant un pays, elle demande de longs mois d'étude sur place.

Et vos parents, qu'ont-ils dit ?

A dix-sept ans, je ne leur ai pas annoncé que j'allais faire le tour du monde pour la simple raison que je ne pensais pas pouvoir le réaliser personnellement. Je leur ai dit que j'allais apprendre l'anglais puis tout s'est enchaîné. Les parents aiment garder les enfants chez eux, ou du moins les savoir « pas trop loin ». C'est naturel. Chaque départ déchirait ma mère. Grâce au téléphone, au télégramme, aux superjets, aux trains rapides, il n'y a plus d'enfants « loin ». Jadis, la diligence mettait le même temps pour aller de Versailles à Poitiers que le Boeing aujourd'hui de Roissy à Sydney. C'est la crainte de l'étranger qui affole plutôt les parents, crainte due à l'ignorance. Mais le plus effrayant pour eux est l'inconnu, le danger que représente la route. Certes, il existe. Mais pourquoi ont-ils si vite oublié leur propre jeunesse ? Cette époque où ils cherchaient à se prouver eux aussi.

Le but de l'éducation est de permettre à l'enfant de s'épanouir, de l'aider à voler de ses propres ailes et non de l'enfermer dans la cage ou de l'engluer sur la branche. « Vos enfants ne sont pas vos enfants, dit Khalil Gibran, ils sont la nostalgie de la vie pour elle-même. » Les enfants sont comme une flèche, les parents constituent l'arc. Le but de la flèche est-il de rester sur l'arc ?

Au contraire, les parents dont les enfants se lancent sur les routes, devraient être fiers. Dans ce monde du manque d'effort, du « tout cuit », de « l'instantané », du « prédigéré », du « on me doit tout », avoir des enfants qui font preuve d'initiative, de courage, de personnalité, n'est-il pas la plus belle des récompenses ? Aucun arbre ne peut pousser à l'ombre d'un autre, il a besoin de son « espace vital ». Peu nombreux sont les parents qui comprennent que l'amour familial n'est pas un filet de gladiateur, mais un tremplin vers la vie. Savoir sevrer est un art difficile : la personnalité de l'individu passe par sa propre prise en charge. La route en offre une occasion magnifique.

Le contact qui subsiste malgré tout par la pensée et le cœur peut se concrétiser par le courrier.

Pendant les dix-huit ans de mon absence, j'ai écrit régulièrement chez moi une fois par mois.

La poste qui se dégrade en France peut devenir très fantaisiste en d'autres lieux. En Inde, les paquets n'ont guère de chance d'arriver en entier. Les jolis

timbres sont arrachés des lettres qui finissent à la poubelle. L'aérogramme est plus sûr.

Recevoir du courrier lorsqu'on change rapidement de pays est faisable à condition de se donner une marge de temps suffisante. Je me faisais adresser le mien à la poste restante, il y en a une dans chaque village du monde. Gardé un mois, les postes le font rarement suivre. Je faisais vérifier les lettres A et B, la plupart des pays ne pouvant distinguer le nom du prénom. « Poste restante » sur l'enveloppe est compris dans le monde entier car le français est resté la langue des postes. Les consulats, l'Office du Tourisme et l'American Express gardent aussi le courrier un mois, mais sont moins répandus. Et il faut en connaître l'adresse.

Au Caire, me méfiant de l'efficacité de la poste, je décide d'aller porter ma lettre *by air* à la poste principale pour lui donner une chance de s'envoler. Le vent du désert, rougeâtre, assombrissait la ville, faisait voler papiers et ordures, renversait les poubelles et piquait les yeux. Finalement, je localise la bâtisse et la grande boîte pour le courrier aérien ; j'y introduis ma lettre, satisfait, et je ne sais pour quelle raison, reste planté quelques instants devant à l'examiner. Soudain, je vois ma précieuse lettre s'échapper par le bas, la boîte n'avait pas de fond, et portée par la tempête s'envoler *by air* !

En Asie, je suis resté six mois sans courrier. Le Viêt-nam avait fermé ses postes restantes à cause de la guerre. Le Cambodge censurait les lettres au départ et à l'arrivée, ce qui les retardait de plusieurs semaines. Je me demande encore comment ils faisaient pour lire tant de langues ! Et pourquoi ?

Il existe un moyen de communication rapide, sûr et efficace auquel les routards ne songent guère. Les radio-amateurs qui se font un plaisir de transmettre chez vous des messages à titre gracieux. Il s'agit d'en connaître un à son domicile et d'en localiser un autre là où l'on passe.

Avant de me lancer en stop, j'ai travaillé pendant neuf ans pour apprendre des langues et trois de plus au Canada pour économiser. Douze ans d'apprentissage, une préparation minutieuse grâce à laquelle j'ai pu profiter au maximum et tenir pendant six ans au bord de la route. Sans aide, à la force du poignet, j'ai franchi mes étapes. Expérience qui n'a rien à voir avec la « bourse de l'aventure » qui cautionne des jeunes pour aller patauger quelques semaines dans les marigots du Congo, les balades de la dotation machin-chose, du gars payé par un éditeur pour écrire n'importe quel livre d'aventures à la S.A.S., de la chasse aux photos des films untel, des concours fanfaronnés d'Antenne 2 et compagnie, des jeunes qui vont jeter leur gourme avec les sous de papa, des Paris-Istanbul en Solex, d'une petite virée à cheval dans un lieu quelque peu lointain et des expéditions-sandwichs automobiles défigurées par la pub. J'ai vu des gars arriver au cap Nord avec des pancartes énormes comme si c'était le raid du siècle. Leur viendrait-il à l'idée de placarder pour rallier Paris à Asnières ? La difficulté n'est pourtant pas plus grande. Oublions les affairistes qui ameutent les journalistes

avant d'avoir rien entrepris, les professionnels de la conférence qui passent trois semaines dans un désert et trois ans dans des salles obscures. Pour tous ceux-là, il est prévu des forums et meetings pompeusement baptisés de l'aventure où je n'ai reniflé que l'odeur de m'as-tu-vu et du business !

Oh ! bien sûr, à chacun son style, son voyage, je n'ai rien contre les malins qui profitent de l'argent qu'on gâche, mais ne confondons pas, pour l'amour de la vérité, dans notre monde de valeurs faussées, frimes d'aventurettes rétribuées et la vraie expérience humaine. La première aventure est de distinguer correctement les choses. Dans notre monde de Panurge, on nous gargarise du mot qui fait le plus rêver, du mot « aventure » parce que les coulisses de l'affairisme sont assez étanches. Dommage !

Parti sans mot dire et sans aucune idée lucrative, j'ai pensé qu'il me fallait apprendre des langues couramment afin de pouvoir communiquer avec les hommes. A dix-sept ans, on a encore un cœur d'enfant, on n'a pas l'assurance nécessaire pour affronter le train fantôme des pays étrangers que notre imagination grossit. Y passer des vacances en groupe est un divertissement, aller y travailler seul, une autre affaire. Aujourd'hui, les jeunes plus renseignés peuvent sourire mais en 1955, j'étais épouvanté. Je suis parti en Espagne sans travail, sans ami, sans argent, une Espagne sans touristes ni routes. Il fallait à l'époque une semaine d'attente pour obtenir son visa de touriste. J'avais préparé sept sacs de plastique avec trois sandwichs chacun, un pour le matin, un pour le midi et un pour le soir, et trois fruits correspondant. De quoi tenir une semaine, en somme ! Je me suis dit, « au bout d'une semaine, il faut que tu aies du travail ! » Et ceci dans un pays où sévissait le chômage. Même si je tremblais, je faisais avancer ma carcasse en me répétant l'adage de Bayard : « Tu trembles carcasse, mais si tu savais où je te mène, tu tremblerais encore plus. » Adage qui deviendra litanie plus tard pendant la période stop. J'avais oublié un seul détail, c'est qu'au bout de trois jours le pain était rassis

- *Sauber machen* (nettoyer) !

Tels furent les premiers éléments de mon vocabulaire allemand. Je les ai appris à l'instant de mon arrivée. *Ach so !* mais on n'est pas là pour rigoler. Vous êtes là pour travailler, mon petit monsieur. *Arbeit !* Vous, les Français, vous ne foutez jamais rien. Ici, on travaille.

- Allez, nettoyez-moi ça.

Je fus estomaqué. L'Allemagne, ça vous traumatise c'est sûr.

- *Sauber machen !*

- Pas question ! C'est que moi, je suis crevé. Oh la la ! doucement, je viens de voyager plus de vingt-quatre heures, je veux dormir. *Arbeit*, demain.

Drôle de personnage, le patron, il avait une tête énorme, une tête de bovin. Nos relations furent extrêmement houleuses; Coléreux, il ne parlait pas, il hurlait, tapait du pied et du poing, pour communiquer ses ordres. Moi qui avais décidé d'apprendre la langue allemande sans professeur, j'étais servi. Dans quel guêpier m'étais-je fourré ?

Au bout de trois jours, histoire de se montrer plus persuasif, il me décocha un coup de pied dans le genou. Une fois la douleur passée, je l'attendis dans la cuisine de son grill-room. Calmement, lorsqu'il se présenta, le regardant droit dans les yeux, je lui décochai à mon tour, un formidable coup de pied dans le tibia gauche.

- Rebelote, dit-on en français, espèce de tête de veau !

Il partit sans demander son persil, en hurlant, ameutant la maison tout entière et en dansant une splendide tyrolienne sur un seul pied, le droit.

On peut donc partir sans argent et travailler à l'étranger. Malheureusement, cela devient de plus en plus difficile, chaque pays exigeant des visas d'émigrant, des certificats de travail, d'emploi, de séjour, des affidavits, des garanties bancaires, de garants, sans compter les tracasseries habituelles de couleur de peau (jamais officiel, vous comprenez, cher monsieur, on n'a pas besoin de vos qualifications !), de race, de croyance et le marasme croissant de la crise économique actuelle. Ceci pour travailler régulièrement.

On peut aussi, bien entendu, travailler au pied levé, au noir, à ses propres risques. Les seuls pays qui permettent d'économiser rapidement sont les anglo-saxons : Alaska, U.S.A., Canada, Australie et Afrique du Sud. L'usine à poissons d'Islande est aussi un excellent tremplin de départ.

Attention. Dans les pays du tiers monde, c'est-à-dire dans les trois quarts du monde, si l'on n'est pas envoyé par son propre pays avec un contrat mirobolant, écoeurant et injurieux pour l'indigène, on se retrouve à leur tarif : à peine de quoi subsister. J'ai travaillé en Espagne pour un salaire de misère car mon intention était d'en connaître la langue et le pays et non d'économiser. Car travailler dans un pays, en apprendre la langue, en étudier l'histoire, la géographie, les arts et la littérature est l'unique façon de le connaître.

Il faut être prêt à tout accepter, tout faire naturellement et ne pas pleurer si l'on ne se retrouve pas directeur de banque le premier jour. Cela forme le caractère. Recommencer plusieurs fois à zéro volontairement demande un certain courage.

Serveur, croque-mort, téléphoniste, cuisinier, réceptionnaire, j'ai tout essayé pour survivre. J'enfilais ma queue-de-pie de « loufiat » comme une tenue de clown, peu importe, je tenais bon pour apprendre la langue. Mon métier le plus reluisant a été cireur de chaussures à Cortina d'Ampezzo.

Les métiers manuels sont indéniablement les meilleurs pour se renflouer de temps à autre à travers le monde : plombier, soudeur, électricien, mécanicien... La société de gadgets en réclame de plus en plus. Ecrire des articles réguliers pour un journal restreint la liberté.

Pour les femmes, le métier d'infirmière est un passe-partout. Au Japon, elles peuvent économiser plus vite que les hommes en devenant hôtesse de bar, cette geisha des temps pressés.

Enseigner sa langue ou servir dans un restaurant est rentable pour les deux sexes. Il est important, je crois, avant tout d'avoir une qualification. Laver la

vaisselle ou balayer les rues ne fait pas faire le tour du monde. Et jouer de la guitare, encombrante à transporter, chanter, dessiner des portraits demande un minimum de don artistique, et docker ou videur un minimum de muscles.

Je laisse de côté les trafics illégaux comme passer des Mercedes, des pierres précieuses en douce ou revendre dix fois plus cher à Paris les bijoux et peaux de mouton afghanes ; tout individu décidé à travailler peut se débrouiller. L'ennemi, c'est la paperasserie, les règlements, j'en ai fait l'apprentissage dans l'Europe pré-Marché commun.

La Grande-Bretagne exigeait tous les papiers dûment tamponnés avant d'autoriser l'entrée, l'Espagne perdit mon passeport lors de ma demande de permis de séjour (j'étais entré avec le visa de touriste, truc classique) ; en Allemagne, j'ai découvert un monde orwellien, chaque mouvement étant fiché par la police et en Italie exactement le contraire.

Le jour où je décidai, après un an de travail, d'aller chercher un permis pour régulariser ma situation, l'employé qui dormait, casquette tassée sur les oreilles, menton pas rasé sur un buvard, se mit à bâiller l'air importuné :

- Ça fait un an, vous dites, que vous travaillez ici et on ne vous a jamais rien demandé ?

- *No, signore.* Alors, pourquoi venez-vous me déranger ?

Je n'ai jamais pu obtenir de permis.

Pendant un an, au Canada, je lisais chaque jour, l'air blême, les comptes rendus des expulsés qui s'étaient fait prendre. Le jour du recensement, je me suis même caché. Malheur à moi, si j'avais été yougoslave, grec ou chinois ; je croyais savoir, toutefois, que les autorités étaient plus coulantes envers les ressortissants des deux mères patrie. La semonce fut tout de même sévère le jour où je voulus régulariser ma situation. J'avais attendu un an pour prouver qu'une ancienne cicatrice au poumon ne me condamnerait pas irrémédiablement au retour.

- Comment, ça fait plus d'un an que vous travaillez ici avec un visa de touriste de quatre semaines ! Vous vous moquez de moi, vous n'avez pas le droit... Je vais être obligé de vous déporter...

Le grand mot, mon Britannique en perdait son flegme.

- Alors, *sir*, pourquoi votre ministre des Affaires étrangères, Mr. Sharp, est-il à genoux en Europe en ce moment¹ pour supplier les petits Blancs de venir garnir vos immensités boisées ? *Be fair*, soyez logique !

Le formulaire du visa d'émigrant valsa rageusement à travers le bureau en direction de mon nez.

Beaucoup de pays, le Canada également aujourd'hui, refusent systématiquement le visa d'émigrant à ceux qui sont entrés sur des visas de touristes. Ils renvoient le chercher à l'extérieur. Une autre astuce consiste à faire renouveler son

¹ 1966

visa de touriste tous les trois mois en sortant quelques heures dans le pays voisin.

Tout évolue, tout change très vite de nos jours, c'est à chacun de s'ingénier dans ce domaine-là ; il n'existe pas de formule magique, seule la foi compte.

La présente récession économique complique la tâche des travailleurs errants. Aucune loi saine ne régit le travail au niveau inter-Etats, les restrictions, les tracasseries, la paperasserie s'érigent invariablement en barrières. Aux U.S.A., malgré de supercontrôles électroniques, des listes noires épaisses, anti-communiste, antiroyaliste, antituberculose, antihomosexuel, etc., le nombre d'émigrés illégaux est estimé à plusieurs millions.

Chaque loi bête et mal faite offre sa propre transgression. Celui qui est décidé à travailler à l'étranger peut le faire : il suffit de trouver « l'épingle » comme dirait le philosophe Alain et d'employer la méthode italienne dite « combinazione », la voie régulière étant si ardue, si improbable. L'Européen est un privilégié dont le travail, suite à sa découverte de la technologie, est apprécié partout (à tort ou à raison).

L'élan, la débrouillardise est en soi et non dans les guides. Je citerai, pour terminer, deux moyens qui permettent d'aller loin facilement : travailler dans une agence de voyages ou aérienne pendant un an, ce qui donne droit à un billet d'avion à 10% sur le parcours de son choix. Ou bien obtenir son visa d'émigrant pour l'Australie. Ce pays paye l'aller sur demande et ne réclame plus de remboursement après deux ans de séjour. Facilité accordée pour peupler ce continent exclusivement de Blancs et éviter la « marée » japonaise et indienne. L'Australie offre en plus l'avantage de pouvoir économiser rapidement, de perfectionner son anglais et de se trouver déjà aux antipodes.

Débarassé de tous les conseils qui invariablement apeurent ou « sensationnalisent », il ne reste plus qu'à répondre à l'appel intérieur et paqueter en se rappelant qu'on emporte toujours trop.

Combien fuient la société de consommation avec toute une consommation sur le dos !

Mon sac est vite devenu un fardeau. J'en ai utilisé deux en six ans, le premier, mangé par les rats à Tahiti, rongé par le sel marin s'est éventré au Kenya. Ces deux sacs très ordinaires me tombaient sur les reins. J'avais un matériel quelconque, le moins cher. Certes, un sac qui colle bien au dos, un duvet petit et chaud ne sont pas à négliger mais ce n'est pas ce qui fait avancer. Les nouveaux sacs à tubulures brillantes se casent mal dans les autos et ne peuvent servir de siège pour attendre son « passage ».

La tente est inutile pour un long périple. Comment la planter sur le bitume des villes ? Et la plier après la pluie ? Elle pèse trop lourd et vous fait repérer de loin. Le poids est une obsession quand on porte un sac sur le dos tous les jours. J'avais même cassé mon peigne en deux pour n'en conserver qu'une moitié !

L'Occidental s'encombre d'objets pour s'ajouter des soucis. Sur la route, je me suis dépouillé, j'ai compris qu'il fallait si peu pour vivre. Le secret est de ne garder que ce qui sert *vraiment*. J'avais fini par réduire mes biens à un tel minimum que si l'on me volait une seule chose, je me trouvais en difficulté. Je n'avais pas de couteau si nécessaire, cela me donnait l'occasion d'entrer en contact avec mes semblables pour en demander un. Pas de gamelle, ni de réchaud ni même de gourde. En cas de zones désertiques, je me contentais de ramasser dans les poubelles des bouteilles en plastique que je remplissais d'eau et que je jetais, une fois le parcours dangereux terminé.

Deux tenues seulement : si je portais le pantalon, le short était dans le sac et vice versa. Etant donné que je changeais rapidement d'horizons et d'altitudes, je ne me séparais jamais d'un pull de laine. Mon anorak avait, lui, malheureusement pour spécialité d'absorber l'eau. En cas d'hiver, j'allais me chercher quelques vieilles nippes à l'Armée du Salut ou tout autre dépôt de charité, guenilles dont je me débarrassais dès que je retrouvais une zone plus tempérée.

Pas de pyjamas, oreiller, after-shave et autres nécessités de pavillon. Le verre et toute chose cassable sont à proscrire évidemment. Je lavais mon maigre trousseau régulièrement et le faisais sécher pendant la sieste ou la nuit. « Je ne mets pas de slip ni de chaussettes », me confiait un stoppeur australien en tirant sur son joint, ça fait ça de moins à laver ! Peut-être, mais je me suis arrêté juste avant cette limite-là.

J'essayais de me tenir propre par courtoisie. Un bout de savon, une petite serviette et un rasoir y suffisaient. Il ne me manquait que l'eau. J'ai été obligé de dénuder les fils de mon rasoir électrique car les prises ne sont pas plus standardisées que les lois et varient avec chaque pays. Un capuchon de pointe bic m'aidait à faire sauter les sécurités et à me nettoyer les oreilles. Ce rasoir électrique peut paraître incongru mais je crains le feu de la lame et n'apprécie pas trop la barbe.

Quant à la pharmacie, de l'aspirine et de la nivaquine dans les pays à paludisme, c'est tout : je craignais d'attirer la maladie en transportant trop de chimie.

Enfin dans mon sac, aussi un carnet de bord et un stylo à bille, un livre de prières et des cartes et dépliants sur le pays traversé ramassés au bureau du tourisme. Des lunettes de soleil et le fameux lacet de chaussures avec lequel j'attachais mon sac à mon poignet durant les nuits dehors. Quand j'accumulais trop de choses, des souvenirs, je faisais un paquet que j'expédiais chez moi par bateau. C'est peu, mais ça m'a suffi.

Je ne marche qu'en mocassins ou chaussures basses. Je n'ai jamais cru aux brodequins de marche, pataugas et autres, c'est personnel (en cas de chaussures neuves, bien talquer les pieds pour éviter les ampoules), cela ne m'a pas empêché d'effectuer une douzaine de kilomètres à pied par jour en moyenne. Je dois même avouer que pendant seize mois, du Népal au Maroc, je me suis

baladé seulement avec des tongues, de vulgaires trucs de mousse qui s'accrochent à l'orteil et coûtent trois fois rien. Cela peut paraître incroyable, j'ai même grimpé le rocailleux mont Parnasse en Grèce avec et traversé des champs de hautes herbes en Turquie en espérant que les serpents et les scorpions m'oublient.

Je n'étais peut-être pas très prudent mais tous les routards comprennent vite que le poids est une question primordiale lorsqu'on fait beaucoup de route. A chacun de savoir ce dont il ne peut se passer. J'ai rajouté une petite boîte d'allumettes pour éclairer le sol en souvenir de la nuit où j'ai étalé mon duvet sur un nid d'énormes fourmis rouges au Mexique.

Avec ma caméra d'amateur, j'ai pu écrire un deuxième carnet de bord. Je la maudissais tous les jours, elle constituait le quart de ma charge. On ne s'imagine pas le stoppeur avec une caméra, aussi, j'avais souvent honte de m'en servir. Mais j'aime filmer. Elle avait un avantage, elle me servait d'oreiller quand je dormais à la belle étoile. J'achetais mes films au fur et à mesure dans les pays les plus favorables, jamais plus de vingt à la fois. Une fois impressionnés, je les expédiais par la poste ou par l'intermédiaire de gens en partance pour la France à l'usine de développement qui faisait suivre chez moi. Ils sont tous arrivés. Je ne conservais pas mes films longtemps à cause de l'encombrement, du poids et du risque des climats tropicaux qui les abîment.

Toutes mes affaires étaient enveloppées dans des sacs de plastique pour les protéger de la poussière et de la pluie. L'idée m'est venue, le jour où le berlingot de shampooing que l'on m'avait offert s'est crevé sous une pluie battante. La mousse impressionnante qui s'échappait de mon sac n'était rien en comparaison de la poisse qui engluait tout.

Les meilleurs renseignements, les « tuyaux » se prennent au bord de la route auprès des autres routards. Je ne manquais jamais de les questionner. Les agences de voyages s'occupent de tours, les consulats n'ont aucune idée de la réalité et les bureaux de tourisme n'ont pas prévu le stoppeur. Reste donc, les copains avec leur sac et leur expérience. Celui qui a été escroqué par un rabatteur douteux, qui a subi une bastonnade ou est resté enfermé six mois en prison pour avoir franchi une frontière secrète qu'aucun panneau n'interdisait saura vous en avertir ! Il existe une confrérie du bord de la route, fluide et fraternelle, un réseau sans frontières ni conventions avec ses propres points de chute, couvrant la planète qui constitue, à mon avis, la meilleure source d'informations dans un monde où tout change très vite. Pour se brancher, il suffit de partir.

Partir ou ne partir ?

Voyager n'est important que dans la mesure où cela correspond à des aspirations profondes. Le chemin personnel connaît de multiples formes. Quitter

la prison de soi, et non son domicile, voilà, à mes yeux le vrai départ. Maints « aventuriers » ne se sont jamais hasardés hors des frontières de leurs préjugés, de leur racisme, de leur égoïsme ou de leur mauvais caractère. A quoi bon partir et tant souffrir dans ce cas-là ?

L'important n'est pas de faire le tour du monde, mais le tour de soi-même. D'être heureux. Le tour du monde est le macro-voyage. Mais, comme on sait, dans la goutte d'eau se trouve l'océan : dans le micro-voyage interne se trouve le monde entier. Le rôle de l'individu n'est pas de s'inscrire au livre des records mais de chercher la vérité et de s'épanouir. Heureux ceux qui peuvent le faire sur place !

J'aurais aimé être un chameau.

Cet animal, construit de manière à faire rêver tous les routards, est capable d'emmagasiner assez pour traverser les déserts sans manger ni boire !

L'homme doit manger et boire à intervalles réguliers, ce qui n'est pas toujours possible en chemin.

J'ai réussi à boucler la boucle de 1967 à 1973 en vivant avec une moyenne de un dollar par jour (cinq francs environ). Ce dollar, contrairement à ce que la pensée porte d'abord à croire, me permettait d'être indépendant, d'éviter la mendicité. Le voyageur doit être autonome. Il est navrant de voir des Européens et des Américains nantis mendier en Inde.

A Mahé, ancien comptoir français, j'ai rencontré un compatriote qui depuis trois mois, sans visa, sillonnait le pays nu. Les fesses enveloppées d'un turban jaunâtre, le front décoré du V de Vishnou, il mendiait sa pitance dans les estaminets en psalmodiant quelques mantras sacrés. Riz et bananes tous les jours, j'admirais sa constance devant un tel régime. Dans son maigre baluchon, un peigne, un pull, son passeport, du khôl et... son bol de mendiant.

- On ne peut rien me réclamer, me dit-il, regarde, je n'ai même pas de poche. Je monte dans le train sans billet, le conducteur m'arrête. Que veux-tu qu'il fasse. Il m'éjecte à la première gare et je prends le train suivant ! Dans les restaurants, je prends un air de sadhou, je chantonne ma formule et j'attends que l'on me serve. Bien entendu, pour soigner ma réputation, je me rends au temple tous les jours.

C'est possible. Il pouvait se promener nu, le climat le permet, il pouvait tendre la main pour du riz, l'Inde « spiritualiste » nourrit avec naturel ses saints hommes. En un mot, il pouvait s'offrir le dénuement. Mais ceci n'est pas valable au niveau mondial. Sans un minimum essentiel, il n'y a pas de route possible.

J'ai aussi souhaité être un autre animal, tout aussi peu réputé pour sa cervelle, mais qui possède une qualité formidable, celle de se contenter de quelques graines : le moineau.

L'Occidental est un surnourri. Sur la route, je me suis rendu compte que ma société s'empiffrait, que nombre de nos maux venaient de là. (Pendant la guerre, personne ne mentionnait son foie ni sa cellulite.) Mon budget, calculé au plus bas, me forçait de me contenter de l'essentiel : gâteries, surplus, fins alcools se trouvaient exclus. Manger dans la rue ne porte pas à faire de grosses agapes non plus. Il me semble que les gens mangent pour compenser un manque. Il faut une motivation pour se nourrir correctement.

A mon retour, j'ai été choqué par les pages de nos journaux occidentaux remplies d'articles et de publicités contre l'embonpoint ! Quelle insulte à la face de l'humanité ! Une minorité ne pense qu'à maigrir tandis que la majorité

cherche à se nourrir. En un flash, j'ai revu les ventres ballonnés des enfants africains, les Incas dans leur poncho rance mâchouillant la coca pour oublier la faim, la sous-espèce humaine des grandes villes indiennes qui délaye du doigt quelques grammes de farine de soja distribués parcimonieusement par le gouvernement chaque matin, ce Zaïrois qui a avalé le pain moisi que je lui donnais pour ses poules, ce Brésilien qui mangeait de la terre...

L'Occidental s'encombre. C'est dans les pays riches que les gens semblent le moins heureux pourtant. La cuirasse d'argent emprisonne, fausse tout, détruit tout. Je me voulais libre. J'ai calculé mon budget en fonction de la réalité économique du monde d'aujourd'hui dans son ensemble.

La question est de savoir comment j'ai réussi à survivre avec un dollar par jour. Aujourd'hui², avec l'inflation il en faudrait deux et demi (soit douze francs) pour voyager dans le même style. Disons d'emblée que si j'avais dû strictement tout payer, un dollar n'aurait pas suffi. Mais la route ouvre des possibilités qui dépendent, en partie, du voyageur lui-même.

Premier grand principe : éviter les restaurants.

Un dollar permet de se nourrir correctement chaque jour dans de nombreux pays si l'on s'en tient au plat de base des indigènes. Le riche peut tout acheter mais l'excès d'argent fausse ses relations. De plus, avec un budget réduit, on apprend à vivre : pas d'écran qui s'interpose. C'est une façon de mieux connaître les gens que de vivre de leur mets quotidien, que ce soit le « fofou » du Congolais ou les « chapatés » du Goudjerati.

En Afrique, je ne pouvais même pas m'offrir le hors-d'œuvre du menu des Blancs ce qui m'obligeait à rester dans les villages indigènes. J'ai avalé de cette manière un tas de choses incongrues : du singe au serpent, de la fougère au cactus. Certains mets sont restés du mystère. En Alaska, ce dollar ne m'achetait même pas le breakfast. Pourtant, par -45° C, je n'avais pas le choix, il me fallait manger copieusement pour braver le froid ; seul, un estomac garni me donnait un peu de résistance. Alors, j'en dépensais davantage.

Il est évident qu'un dollar ne suffisait pas dans beaucoup de pays, c'est une moyenne. Je n'ai jamais mendié. Ce que j'avalais, ne concernait que moi.

Mais cette moyenne n'aurait pas été possible non plus sans certaines circonstances, sans certaines astuces que j'ai découvertes au fil du parcours.

Aux U.S.A., par exemple, les sectes chrétiennes se concurrencent et offrent le couvert à ceux qui supportent le sermon. Un repas pour « Jésus-Christ, notre Sauveur ». L'esprit se fait vite large pour accepter toutes les dénominations. En Patagonie, les gauchos grillent un mouton entier par repas, il y en a des millions, et le reste est jeté aux chiens. Il suffisait de repérer la petite fumée bleue qui échappait des braises ; de plus, la compagnie est hautement appréciée dans la pampa désolée. En Thaïlande, les enterrements chinois se font dans une débauche de nourriture et l'on insiste pour y inviter l'étranger. Dans tous les

² 1986

ports du monde, des aliments sont jetés au fond de la mer, les lois du bord interdisant de garder longtemps ce qui a été cuit. Le hublot de la cuisine est un « Maxim » en puissance. Il s'agit d'arriver avant le requin, j'estime qu'un tournedos me profitera autant qu'à lui. Mais parvenir jusqu'au cuistot n'est pas toujours une mince affaire. Les grandes collectivités et notamment l'armée ont toujours des restes. A Tahiti, je me collais les cheveux pour avoir l'air plus militaire et pouvoir entrer dans la caserne avec le car de la plage.

Il y en a bien d'autres et certains voyageurs m'ont donné des leçons car on trouve toujours plus fort que soi. Tel ce Michel de Charente-Maritime qui s'était fait voler tout son argent en Inde. En attendant l'arrivée du chèque familial, il n'avait rien trouvé de mieux que de s'habiller chic chaque soir pour aller partager les agapes des noces fabuleuses du Grand Hôtel de Bombay. Son teint blanc n'éveillait aucun soupçon, il ne pouvait appartenir qu'à la caste supérieure. Il a tenu ainsi quinze jours avec un seul repas par jour, mais quel repas ! (lui aussi, je présume, a dû rêver d'être un chameau emmagasineur certains soirs !).

La participation au travail, le petit bricolage, le « coup de main », procurent souvent un repas. Décharger un camion, couper du bois, nettoyer une pelouse, dresser une tente de cirque, ramasser des branches, ranger des casiers de bouteilles, il suffit de circonstances et d'un peu de bonne volonté. Ceci ne demande que quelques heures et permet de rencontrer du monde. L'effort commun a le pouvoir merveilleux d'unir les humains, de leur procurer la joie. Un labeur digne, non pas l'abrutissement aliénant du servage industriel, du « travail en miettes » de la chaîne.

J'ai préféré personnellement travailler dur avant le départ et économiser pour être totalement libre pendant mon voyage. Mais le débrouillard peut se soutenir ou se renflouer en cours de route par des besognes saisonnières : faire les vendanges, le foin, cueillir le tabac, des fruits ou les mettre en conserve... Chercher des opales dans le désert australien est, par contre, une loterie tout comme jouer aux dés, au poker, parier aux courses ou tenter sa chance dans les casinos.

A chacun de s'ingénier.

En Inde, dans les Etats « secs », les habitants n'ont pas le droit de consommer d'alcool ; le permis spécial délivré aux touristes peut s'y revendre à bon prix. La Grèce, le Kuwait offrent une belle somme pour une pinte de sang ; mais il fallait une santé plus solide que la mienne pour utiliser ce gagne-pain d'autant plus qu'ils ont tendance à soutirer une pinte plutôt généreuse !

A Stockholm, un Français me surprit en train de fouiller dans les poubelles de la ville.

- Qu'est-ce que tu fais là ?

Je collectais des bouteilles vides pour récupérer la consigne. J'avais vite payé mon lunch jusqu'au moment où le Français, subjugué par l'idée, se mit en concurrence.

On peut manger à peu de frais dans les marchés du monde entier. En Asie, je me nourrissais à bon compte auprès des myriades de carrioles ambulantes qui vous concoctent sous les yeux de succulentes recettes locales au bord du trottoir. Les pays anglophones offrent de nombreux snacks, comptoirs, « fish and chips » bon marché.

Pour se débrouiller avec un budget réduit, la recette est donc simple : il suffit de choisir la nourriture de base locale dans les lieux populaires et, en l'occurrence, d'être prêt à donner un petit coup de main.

Attention ! Le prix du repas peut varier selon la provenance du consommateur comme dans les marchés de Bali qui en pratiquent trois différents : un pour les habitants de la ville, un autre pour les autochtones étrangers à cette ville et un dernier, sans comparaison, pour les touristes. Il est impératif de discuter, quelques mots du vernaculaire local font merveille. Mon meilleur argument a toujours été : je ne suis pas Américain !

Il n'y a nulle honte à discuter les prix lorsque c'est l'habitude, les règles sont vite apprises.

Voyager est le privilège de certains pays nantis et de quelques riches dans le reste du monde. La grande majorité des humains ne peut voyager par manque de moyens ou tout simplement parce qu'ils ne peuvent pas obtenir de passeport.

L'homme étant l'homme, il a néanmoins le désir, partout, de connaître les autres. Celui qui n'a pas la chance de pouvoir aller au loin voyage à sa manière en accueillant l'étranger, en l'invitant à partager un peu de son riz bouilli ou de sa boule de manioc pour converser. Il n'est pas de vrai voyage sans échange entre deux êtres, l'être-enquêteur et l'être-récepteur. Cela demande d'une part l'homme qui reçoit et suppose de l'autre un voyageur disponible, qui a du temps à offrir, vérité plus près du routard que de la fusée télécommandée du touriste-troupeau. Voyageur ouvert, prêt à communiquer, à payer sa part de l'écot en donnant de lui-même. Celui qui n'aime pas autrui ne peut pas voyager correctement. Aller vers les autres, leur donner son temps n'est-il pas devenu un luxe dans notre société bousculée ?

A Mexico, dans sa demeure somptueuse, mon ami Juan José, rencontré en Terre de Feu, ramenait régulièrement un tas de stoppeurs de tous les horizons. « Fais-les passer par derrière et sous la douche *d'abord* », lui conseillait sa mère un peu pincée. Un soir au dîner, entre deux coups de clochette pour appeler la servante, son père lui objecte :

- Mais enfin, Juan José, qu'est-ce que c'est que cette idée de me ramener tous les clochards du coin ?

- Il existe deux façons de voyager, papa : ceux qui ont le courage d'y aller et ceux qui écoutent leurs histoires.

L'homme que les circonstances clouent à domicile n'en est pas moins curieux et sa façon à lui de voyager sera d'inviter celui qui a voyagé. Après tout, il va au cinéma pour s'instruire des autres continents, il est prêt pour cela à payer son

entrée. Le ragoût qu'il partagera lui coûtera moins cher, bien souvent, et il recevra en plus la chaleur humaine, ce qu'aucun écran au monde ne peut offrir.

En Thaïlande lorsque le soleil se couchait, quelqu'un venait invariablement me conduire chez lui : « Tu ne peux plus faire de stop maintenant, viens chez moi. » Au Congo, on ne me laissait jamais manger ma boîte de sardines seul dans un coin. « Tu es notre frère, viens partager. » Il faut être en Europe pour se faire manger sous le nez avec de belles théories de supériorité culturelle ! Hors de ce continent sclérosé, on ne se vante pas, on partage.

Il est difficile au peuple français, de mentalité mesquine et étroite (je sais, il y a eu la guerre, les privations...) d'admettre l'hospitalité naturelle des habitants de la terre. Pour savoir ce que le mot hospitalité signifie, il faut aujourd'hui quitter l'Europe. La maison des Américains est ouverte, et si l'on ne va pas prendre un coca dans le réfrigérateur soi-même ou si l'on n'ose pas allonger ses pieds sur la table, ils ont l'impression que l'on se sent gêné !

Accepter une invitation, recevoir un don est un art. Partager un repas ne signifie pas s'empiffrer à bon compte, mais échanger, donner de soi, ce qui demande un effort et de l'attention. Le plus grand honneur fait à un ami n'est-il pas de l'inviter à la table familiale ? Ce n'est plus un repas qui lui est offert, mais une part de l'intimité de celui qui invite.

Partager la nourriture ensemble, exigence commune, estompe les différences. Ce geste d'égalité nécessaire à tous demande de cesser pour un moment de jouer son « rôle ».

C'est dans la cuisine que l'on apprend à connaître un pays. C'est pour cette raison que je refuse de me rendre en charter-guide en Chine rouge où je ne goûterai que la fade cuisine dite « internationale » du grand palace dans une rigueur et une retenue à empêcher toute digestion, sans voir un visage de simple Chinois m'exprimer ses soucis, ses espoirs, sans retrouver les gestes familiers de l'homme chez lui. Non au palace où qu'il soit, non à l'usine de textile modèle avec guide endoctriné(e), non à la « muraille » officielle.

Le pouls de l'armée se prend à la popote, le pouls du monde autour du fourneau.

Je n'ai jamais compté sur l'invitation, sollicité l'hospitalité, j'étais seulement disponible. Je n'ai jamais pensé non plus, à Toronto, que faire dormir un gars sur le tapis de mon étroite chambre, ni partager quelques spaghetti s'appelait de l'hospitalité.

« Merci d'être venu nous voir », m'a dit un jeune couple d'Américains inconnus qui m'avait recueilli dans le froid glacial d'une rue en Alaska. La belle leçon.

« Il est merveilleux d'avoir des amis qui viennent de loin » disait Confucius, malheureusement les Occidentaux se regardent en ennemis, en compétiteurs. Le tiers monde m'a enseigné à regarder l'autre comme un ami.

Sur la route, j'ai aussi rencontré des gens qui offrent de l'argent. Que faire ? J'ai d'abord refusé par principe. Puis j'ai essayé de comprendre leur geste. Je me

souviens de ce colonel jordanien qui m'a tendu un billet de dix livres dans sa jeep pour m'encourager à continuer : « J'aurais voulu aussi faire le tour du monde, je n'ai pas pu, toi tu le fais, tiens, je veux t'aider. » Devais-je refuser ? Je l'aurais certainement blessé. Avec ce modeste billet, non négligeable pour moi, il s'achetait sa part de kilométrage de rêve.

Toutes les raisons que je viens de citer, expliquent comment j'ai pu « survivre » avec un dollar en moyenne par jour. Mais quand on y réfléchit bien, que représentait ce dollar au moment de mon départ ? L'équivalent de deux petites bières et d'un paquet de cigarettes. Ce que consomment bon nombre d'individus quotidiennement sans même y faire attention. Ce que la majorité met dans la fumée et l'alcool m'a servi à faire la route. C'est une question de choix, de priorité.

Dans mon sac, je n'avais pas de réchaud, de gamelles ni même l'indispensable couteau et je ne transportais jamais de nourriture à cause du poids, ce qui m'a fait sauter de nombreux repas. Bloqué au milieu de la pampa, il me fallait attendre un camion pour regagner un village et pouvoir manger ; j'arrivais parfois tard, tout était fermé. Lorsque je jugeais le parcours particulièrement difficile, j'emportais exceptionnellement quelques dattes, des galettes ou un bout de pain. A Ceylan, un camion avait déversé des carottes dans le caniveau d'un mauvais virage, j'en ai ramassé sur une centaine de mètres et mangé pendant plus d'une semaine.

J'ai chauffé des boîtes à ravioli dans les sources bouillantes du Yellowstone Park, cuit des oeufs dans les geysers maoris de Nouvelle –Zélande, braisé mes propres poissons à Tahiti, produit de chasse du lagon, croqué des avocats comme des pommes dans les pays où ils ne coûtent rien, ramassé des mangues sous les manguiers publics et des coquillages sur les côtes... Il y a mille façons de vivre avec un budget restreint, ce qui est important est de maintenir un régime équilibré : vitamines, protéines, glucose, etc. Je m'y efforçais dans la mesure du possible car payer le médecin m'eût coûté plus cher.

J'ai horreur des lourdeurs après le repas, je m'arrête avant de boucher le dernier petit creux ; ainsi, je me sens bien toute la journée. Mon budget me contraignant à la frugalité, c'est au bord de la route où j'ai découvert que l'Occidental se goinfre car la sobriété de mon régime me suffisait à fournir l'effort considérable que réclame le stop, la marche sac à dos.

Je dois reconnaître que la nourriture locale, dont j'ai parlé plus haut pour le maintien de mon budget, n'est pas toujours facile à avaler ; lorsque je me précipitais tout de suite après le repas me brosser les dents, c'était la preuve que celui-ci n'avait pas été de mon goût. Les cuisines locales réservent des surprises, mais le voyage, n'est-ce pas d'abord le dépaysement ? A Ceylan; je ne pouvais avaler que des bananes et du pain d'épice, le reste brûlait d'un feu de piment insoutenable. Même chose en Corée où mes yeux ruisselant de larmes et mon nez rouge vif m'ont attiré le meilleur des conseils : prendre une cuillerée de sucre en poudre pour calmer tout palais enflammé. Certains maniocs puants

d'Afrique me donnaient la nausée. Les haricots noirs pimentés du Mexique, la tisane de racines poivrée du Zaïre, les algues sous plastique et les bestioles crues du Japon passaient très mal au petit déjeuner, je suis conditionné au café-lait, pain-beurre.

J'en suis arrivé à la conclusion que la meilleure cuisine est celle de maman, celle à laquelle nous avons été formés dès notre enfance. Chacun recherche invariablement sa nourriture de base, ce qui n'est pas facile pour le voyageur et crée des ennuis à l'émigré.

Un Malais ne se trouve pas rempli, pas satisfait d'un plantureux repas français, il lui manque son riz. L'Africain, lui, calera aux hors-d'œuvre ! Le Polynésien ne mange que du poisson qu'il grille de la même façon à longueur d'année... J'ai personnellement souffert du manque de pain, de pommes de terre, de fromages.

Chaque pays peut offrir des plats délicieux. Certains ont développé l'art culinaire (la France renommée pour son raffinement dans ce domaine, équilibre mal ses repas, par contre), mais il n'y a pas, en définitive, de « meilleure » cuisine, seulement des habitudes, des traditions.

L'onctueux camembert qui fait le délice du Français fait vomir le Japonais. Manger du cheval est un crime chez les gauchos (on ne consomme pas son propre véhicule !). Les Chinois commencent par le dessert et terminent par la soupe. Les Africains avalent de gras vers blancs grillés, les Français des escargots au dégoût des étrangers. Des goûts et des coutumes, on ne peut discuter.

Voyager dans ces conditions demande parfois de la dextérité. La fourchette n'est pas universelle. Dans les marchés populaires chinois, j'ai dû apprendre à manier les fameuses baguettes. Chez les Indiens, à me servir de mes doigts : ingurgiter du riz de cette façon n'est pas facile ! Comme les Bédouins, j'ai roté après le repas à la satisfaction générale. Il m'est arrivé plusieurs fois de demander comment se mangeait le plat. La bêtise consiste, à mes yeux, à faire semblant de savoir lorsqu'on ne sait pas. S'enquérir d'une chose inconnue, demander n'est-il pas un signe d'intelligence ?

Il n'y a pas de honte à apprendre, le petit de l'homme à sa naissance ne sait rien, beaucoup semblent l'oublier. Comment savoir dodeliner son petit verre de thé à la menthe chez les Mauritaniens ou sa tasse de café chez les Yéménites en le rendant pour faire comprendre que l'on désire s'arrêter de boire, ou se conformer à la traditionnelle cérémonie du thé japonaise sans faire de gaffes ? Le voyage mène à la modestie, à l'humilité. Je suis resté perplexe en Ethiopie devant la grande galette commune d'« ingera » garnie en son centre d'un ragoût pimenté. Pas de couvert, pas d'assiette et un seul plat ? Chacun découpe la galette devant soi par petits morceaux qu'il utilise en forme de cuillère pour piocher dans la viande. Mais le plus surprenant est que si votre voisine vous trouve agréable, elle se fera un plaisir de vous donner, elle-même, la becquée ! J'ai donc réussi l'exploit de manger aussi sans me servir de mes mains !

Dans le sud de l'Inde, au Kerala, se trouvent des assiettes incassables, à jeter après usage : le serveur posait devant moi, en guise de vaisselle, une feuille de bananier sur laquelle il renversait un peu de riz et quelques currys chatoyants. Je faisais bien attention de ne manger qu'avec la main droite pour ne pas « polluer » mes aliments et faire fuir mes voisins. Les Arabes mangent aussi de la main droite. (Ils se nettoient le derrière de l'autre, ce qui explique que le voleur dont on a coupé la main droite se trouve exclu de la table !) Dans les « posadas » andalouses, pas de verres sur la table. J'ai souffert. Impossible de boire pendant mon repas car je n'ai jamais réussi à bien viser avec la gargoulette commune. Après avoir arrosé copieusement mon visage et trempé ma chemise, j'y ai renoncé. J'ai appris plus tard, au fil des expériences culinaires, que contrairement aux Français, de nombreux peuples ne buvaient pas en mangeant.

Chaque pays réserve des surprises lorsqu'il est l'heure de « passer à table ». Au Sénégal, après une journée de stop pénible depuis la Gambie, j'arrive affamé dans un petit village juste au moment où le soleil se couche. Pas de troquet, pas de marché, pas d'épicerie. Je demande à deux jeunes Noirs où je pourrais trouver quelque chose à manger. Ils me conduisent dans leur case, une hutte ronde en pisé à peine éclairée par une maigre mèche émergeant d'une boîte à sardines remplie d'huile. Dans l'obscurité, ils posent devant moi une grande bassine pleine de riz froid du matin surmonté de quelques petits poissons grillés, froids également. Pas fanatique de riz, je commence par les poissons. Crime ! Horreur ! à la première bouchée, j'ai l'impression de mordre dans un cactus, de fines arêtes me mettent la bouche en feu. Je renonce aux poissons et, après une pénible épilation du palais, me tourne vers le riz. Un de mes hôtes y verse joyeusement de l'huile de palme, épaisse et rougeâtre, pour rendre meilleur, dit-il ! Je n'ai jamais pu me faire à cette huile très lourde au goût rance, aussi, me voilà privé de repas. Devant mon hésitation, l'Africain en rajoute pour me faire plaisir :

- Tu as dit que tu avais faim, mange, il y en a beaucoup.

L'obscurité aidant, je ferai semblant. J'ai omis de dire que ce repas se passait accroupi, le derrière sur les talons, chacun piochant dans la sombre bassine des deux mains. En Afrique, j'ai toujours eu de la misère à terminer un repas, mon postérieur étant plus lourd que ma tête, je tombais fréquemment à la renverse ! Parlant de positions inadéquates, j'ai attrapé des crampes dans les chevilles à partager le riz bouilli des « coupeurs de têtes » de Bornéo, accroupi sur le sol avec eux. En Asie, en général, l'homme vit à ras du sol, ce qui est pénible pour l'Occidental ankylosé par ses chaises, tables, fauteuils et montants de lit.

Une autre difficulté à travers le monde est de faire comprendre que l'on veut manger et ce que l'on veut manger. Choisir un plat lorsqu'on ne peut lire le menu ou parler la langue est impossible, aussi, me suis-je souvent rendu dans les cuisines pour soulever les couvercles. En Grèce, c'est sympathique, le fourneau est souvent au milieu de la salle à manger.

Pour montrer que je voulais manger, j'avais coutume de porter ma main droite à la bouche en agitant mes doigts, « miam-miam », ce qui faillit me causer une surprise de taille chez les Chinois : ce geste leur faisait croire que j'avais mal aux dents et qu'il était urgent de m'en extirper une ! Le signe « manger » pour eux est différent : ils creusent la main gauche en forme de bol à la hauteur de la poitrine et agitent dedans deux doigts tendus de la droite en forme de baguette. Demander dix bananes en écartant les doigts dans un marché chinois fait sauver le vendeur, il a l'impression qu'on cherche à l'étrangler ! Dix est une croix dans leur alphabet qui se montre en croisant les deux index (à la hauteur du genou, s.v.p.) et huit se fait en écartant le pouce et l'index vers le bas.

Chaque pays nouveau pose un problème d'ajustement, d'adaptation. Exercice excellent pour s'assouplir l'esprit et saisir que la vérité est relative. Je « flottais » invariablement les trois premiers jours, langue, monnaie, repas, stop, tout était à réapprendre. A chaque fois. Mais il semble que l'estomac n'a pas la souplesse de l'esprit. Le mien, en tout cas, se rebellait régulièrement par des diarrhées ou des constipations d'acclimatation.

Les troubles de digestion, le changement continu de nourriture, l'irrégularité, la bizarrerie, l'« infréquence » des repas minent la santé, diminuent la résistance. Ce qui devait arriver est arrivé, je suis finalement tombé très malade. Après avoir ingurgité un verre d'une eau douteuse au Pakistan. Deux cent mille kilomètres de stop m'avaient rendu fragile, certes, mais l'eau n'en constitue pas moins le plus grand danger du voyageur à pied.

Il était des pays où je scrutais mon verre d'eau le front soucieux, en me demandant ce que j'allais avaler : un typhus, une typhoïde, une fièvre jaune ... Depuis, je bois notre bonne eau javellisée avec plaisir. En Afrique, j'ai même évité de me laver dans certaines rivières par crainte de la terrible bilharziose, véritable supplice lorsque la moiteur des tropiques vous colle la chemise à la peau.

Tout voyageur au long cours est appelé à tomber malade. Pour terminer son voyage, il s'agit de tomber sur la maladie qui permette de continuer. Inutile de croire que les grands hôtels mettent à l'abri quand on connaît le secret des cuisines. Les troubles digestifs sont inévitables : la colique porte le joli nom de kaboulite à Kaboul, de revanche de Moctezuma au Mexique (les « gringos » y tombent malades régulièrement, Moctezuma, le dernier roi aztèque, se venge des conquérants blancs) ou de « turista » sous d'autres cieux.

Sans choisir des pays à l'hygiène douteuse, il est connu que le simple fait de changer d'air et d'eau dérange. L'Américain tombe malade en Europe, par exemple. Je ne parle ici que des maladies dues à l'alimentation, j'ai traité les autres et les épidémies dans le chapitre précédent.

Pour revenir au Pakistan, j'ai perdu douze kilos rapidement et j'ai dû me rendre dans un hôpital de New Delhi. Une bâtisse lugubre, sombre, humide. Un bonhomme noiraud, torse nu couvert de poils grisonnants, sans me laisser approcher, m'apostropha du mot « colitis » et me dirigea vers la pharmacie pour

du sirop. Tous les Européens qui se présentaient, n'avaient pas le droit à plus d'examen et se retrouvaient avec la même maladie ! J'avais, en fait, une solide dysenterie. Le pharmacien n'avait pas de bouteille pour mettre la potion. En France, première poubelle, j'en déniché une. A New Delhi, pas une épingle à terre, si grand est le dénuement. J'ai tourné trois heures en ville à la recherche de la maudite bouteille, station accroupie toutes les heures. Je me vidais, courbé au bord du chemin. Ces régions n'ayant pas de toilettes publiques, je faisais, au fond, comme tout le monde. La seule différence est que ma qualité d'étranger attirait toujours des spectateurs autour de moi ! J'ai découvert le remède pour arrêter cette fuite interne à Agra, dans la pharmacie que me laissa un charter de Français sur le retour : je ne repars plus sans Intérix.

Malheureusement pour moi, le mal était fait, la muqueuse intestinale attaquée, le système neurovégétatif détraqué. Depuis, j'en subis les conséquences : c'est le prix de mon voyage. J'ai payé le prix le plus élevé, celui de la santé. Cela en valait-il la peine ? Je ne regrette rien, je me sens si riche aujourd'hui, récompensé. Dans la vie, il faut toujours payer un prix, investir. On n'a rien sans rien. L'important est de s'estimer satisfait, heureux. Celui qui n'arrive pas à la plénitude se ronge en frustration, maladie bien plus grave encore au niveau du psychisme.

En ce qui concerne l'eau, il existe aujourd'hui des filtres, des produits, mais les filtres sont trop encombrants pour un sac à dos et les produits qui doivent se diluer dans un litre d'eau plusieurs heures à l'avance, peu pratiques. J'ai vu un Américain avec un compte-gouttes qui versait consciencieusement quelques gouttes violacées dans chaque verre d'eau. Le Coca-Cola (soda le plus répandu), les jus de fruits, les sirops ou autres boissons sucrées ne désaltèrent pas, l'eau est irremplaçable pour étancher la soif. Le fait que ces boissons soient en bouteilles, n'est nullement une garantie.

Bouillir l'eau demande un réchaud que je ne possédais pas. Dans les zones les plus dangereuses, je me rabattais sur le thé local. Sans sucre, sans lait, c'est un palliatif, de l'eau bouillie où ont trempé des feuilles. Mais il m'était difficile de faire admettre aux Indiens de ne pas y ajouter du lait, ce qui gêne la désaltération. Trop de thé m'empêchait de dormir. Je ne connais pas vraiment de solution à ce problème de l'eau, primordial lorsqu'on est à pied. Boire du thé, trouver de l'eau filtrée n'est pas possible dans chaque village. Et même si l'on fait attention à l'eau, comment se prémunir de la tasse sale, des aliments cuits localement d'une façon douteuse ?

La nourriture que l'on absorbe façonne notre corps. Les mangeurs de riz ont des peaux soyeuses, le buveur de vin une texture couperosée. Le Congolais qui vit du manioc macéré dans les marigots empeste à distance quoiqu'il se lave trois fois par jour. Le carnivore est un type plus violent, le végétarien ne connaît pas les mêmes pulsions, celui qui ne prend pas d'alcool a une odeur différente du buveur, etc. Il y a, je crois, une relation entre ce que l'on absorbe et ce que l'on

est. L'esprit pétillant du Français est-il dû à son champagne, la lourdeur teutonique à la bière, le sec des Anglais au thé qui rince tout ?

Le swami de mon école de yoga à Pondichéry trouvait stupide de manger de la viande : des protéines de deuxième main, puisque la vache tire les siennes de l'herbe. Pourquoi ne pas consommer l'herbe directement, suggérait-il ?

L'art alimentaire, si important, est encore mal défini mais je suis persuadé que dans le futur, on n'aura plus besoin de tuer pour manger, ni de tuer pour vivre d'ailleurs. Et que l'on saura se soigner d'une façon naturelle. En attendant, le routard n'est pas sûr de ramener sa carcasse intacte après un long parcours.

6 / Logement

Que faut-il pour dormir ?

Un lit, me répond-on invariablement. Comme nous nous sommes éloignés des réalités ! Pour dormir, il faut tout simplement avoir sommeil ; le plus douillet des lits ne fait pas dormir l'insomniaque.

Qui songe partir, envisage de suite, trains, avions, autobus, restaurants, pensions, hôtels. Cela peut paraître étonnant mais j'ai scrupuleusement évité ce que d'aucuns jugent indispensable. J'ai pu le faire parce que, auparavant, j'avais abandonné toute idée de confort et de sécurité, je m'étais remis entre les mains de la Providence.

Mon fameux dollar était réservé exclusivement à la nourriture. Un homme décidé peut dormir n'importe où.

Quand je considère les quelques centimètres carrés de la surface de mon enveloppe humaine et l'immensité de la terre, je suis sûr de pouvoir l'étendre tous les soirs sans recourir à l'hôtel.

Les gens qui réservent leur hôtel avant même d'être partis, sont-ils sûrs d'y arriver ? Alvéole sans chaleur, sans amitié, sans vie, anonyme, la chambre d'hôtel n'est pas plus réjouissante qu'une cellule monacale. Le personnel sourit au pourboire, le contact est faussé.

L'hôtel isole de l'ambiance locale et des habitants. Même le simple boui-boui où se retrouvent tous les routards en mal de compagnie. Je ne parlerai pas de ces îlots de luxe hiltoniens à cuisine fade et eau importée qui insultent la misère régionale.

Psychologiquement, je n'aurais jamais pu supporter six ans d'affilée en changeant d'hôtel tous les soirs. Financièrement, non plus. Payer des petites chambres pas chères, crasseuses, grisâtres, puantes et toutes semblables m'eût achevé. Le moral se maintient au contact des autres. J'ai donc dormi partout sauf à l'hôtel. Excepté à Moscou où l'Intourist m'a forcé à descendre au « Metropol » !

Je me souviens encore clairement de chacune de ces deux mille et une nuits. Me souviendrais-je de deux mille chambres à bon marché ? Chaque étape est restée ancrée dans ma mémoire ; si l'on me demande où j'ai dormi dans telle ou telle ville, je peux raconter l'histoire sans hésiter, aussi, ce chapitre pourrait être long d'anecdotes.

Si la condition première pour dormir est d'avoir sommeil, j'ajouterai qu'il faut aussi un minimum de chaleur d'où l'utilité du sac de couchage.

Pour bien dormir, toutefois, il faut se sentir en sécurité. C'est peut-être pour cela que je me remémore chaque nuit car, jusqu'à la dernière, je n'ai pu me

débarrasser d'une certaine crainte. On ne dort pas vraiment tranquille si l'on ne sent pas quatre murs autour de soi, ne seraient-ils qu'en toile de tente. Pourtant, ces quatre murs n'ont jamais empêché le voleur ni l'assassin de s'introduire.

La nuit, l'inconscient est en alerte et j'ai connu des réveils en sursaut, épouvantables, où j'ai véritablement poussé le râle de la mort croyant que j'allais être assassiné. Comme en Mauritanie où un Bédouin dans sa sombre djellaba est venu me tâter de je ne sais où en plein désert. Je me pensais seul sur le sable derrière ma touffe d'épineux, sous la garde des étoiles. Le malheureux m'a fait l'effet d'un djinn, d'un de ces mauvais esprits qui hantent le désert à la recherche des âmes égarées. Mon imagination a vu un long poignard recourbé, un bras levé prêt à frapper. Mon cri des entrailles l'a repoussé et paralysé à quelques mètres. Ce qui me fait croire à l'efficacité du cri de défense que nous apprenions au judo. Mon système nerveux au paroxysme d'alerte avait comme vidé mon corps de toute substance. Secoué par des spasmes incontrôlables je n'ai pas pu renfermer l'œil et j'ai dû marcher toute la nuit pour essayer de me calmer. Vive est encore l'image de cette silhouette penchée sur moi...

A Amman, en janvier 1970, je n'avais rien trouvé de mieux que d'aller dormir chez les feddayin alors que le roi Hussein leur faisait une chasse impitoyable. Mes amis m'avaient raconté toute l'horreur du fameux Septembre noir de l'année précédente, comment le roi avait envoyé ses chars détruire la maison où je me trouvais présentement. Ils s'étaient retirés vers minuit et m'avaient abandonné dans une pièce nue. Nous étions en plein conflit à nouveau. Au cœur de la nuit, le son du canon que je connaissais bien depuis le Viêt-nam me réveille. Je suis ébloui par les fusées éclairantes que les hommes s'ingénient à lancer la nuit pour voir où ils tirent. Pas de chance, j'étais pris dans une nouvelle bataille, ce n'était pas la première mais on ne s'y habitue pas pour autant et de plus, je me trouvais du côté des moins forts ! A chaque bang du canon, mon cœur s'affolait, à chaque jet de fusée, je fermais les yeux. Terrorisant. Devais-je rester, me sauver ? Pour comprendre la situation et découvrir la position des tanks du roi, je rampe jusqu'à la fenêtre et y plaque un œil dans le coin. Bang, bang, bang... ce n'était que l'orage, le tonnerre et ses éclairs, mon cœur n'en battait pas moins la chamade.

En Inde, où l'on trouve difficilement des coins tranquilles, des millions de gens dorment dans la rue, des millions d'autres se promènent sans cesse, j'avais décidé pour être en paix, d'aller m'allonger hors du village dans une plaine rocailleuse repérée au cours de la journée. La nuit était sombre, le coin apparemment désert. J'avais à peine posé la tête sur ma caméra que j'utilisais en guise d'oreiller, qu'un ricanement strident tout proche me glaça le sang. Un autre me fit dresser sans que je m'en rende compte. Je ne voyais personne, rien qui bouge, les ricanements déments, d'une profondeur d'entrailles inhumaines se répondaient, m'encerclaient. On se moquait de moi d'une façon sinistre. « Ça va être ta fête » pensai-je. Mon cœur ne battait plus, mon oreille était devenue plus grande que moi. Dieu, je trouvais la farce hautement diabolique et il me fallut

plusieurs minutes pour réaliser que j'avais affaire à des hyènes ; j'ai regagné le village, le feu au derrière, préférant l'inconvénient des hommes à ces ignobles hurlements du septième cercle.

Le loup qui me tira de mon sommeil en pleine forêt du Colorado me donna aussi un beau frisson : je revois encore nettement l'émail de ses dents brillant à la pleine lune, ses jarrets tendus prêts à bondir, son poil dressé, sa grosse queue fourrée ondulant lentement et j'entends encore ce hurlement rauque, lugubre, percer les pins. Que faire, j'étais sans armes, même pas un canif ou une brindille pour me défendre ? Nous nous sommes observés longuement, qui était le plus surpris des deux ? Pendant plusieurs minutes, sa plainte déchira la nuit. Appela-t-il le reste de la meute au festin, à la rescousse ou bien criait-il sa solitude ? Après quelques hésitations le carnassier reprit son chemin mais cette fois-ci, je réussis à me rendormir en recachant ma tête sous le duvet. Pas par crainte de revoir le loup, mais pour me protéger de la clarté lunaire et garder le corps au chaud car il y avait des plaques de neige dans les environs. J'ai remarqué que si la tête est au chaud, le corps le devient aussi.

Sans parler de bêtes exotiques, les braves chiens pelés des villages m'en ont fait voir. J'ai peur des chiens et il y en a partout !

En Grèce, je décide d'aller dormir à la sortie du village sur la route du lendemain. Passé les bâtisses, des oliviers découpent leur masse sombre à droite et à gauche. Je m'engage dessous en baissant la tête, bras en avant, sur ce que je devine être un sentier. Au bout, je craque une allumette pour juger de l'état et de la propreté du terrain. De la terre labourée, parfait ! Je déplie au sol ma protection de plastique, un simple sac de supermarché fendu en deux, pour protéger le duvet de la saleté et de l'humidité. Je déroule ce dernier dessus, dispose ma caméra à la tête, retourne mon sac à dos pour que personne ne fouille les poches pendant mon sommeil, rentre mes chaussures puis mon corps dans le duvet déroulé, attache mon poignet par mon fameux lacet au sac. Voilà, rien ne dépasse, tout est amarré. Je ferme les yeux et commence à m'assoupir lorsqu'un frôlement bizarre me fait sursauter, puis un autre, encore un autre. Qui diable peut bien se promener dans ces plantations si tard ? J'avais pourtant, à mon arrivée, écouté assez longuement, pour m'assurer de ma solitude. J'avais appris dans mes jeux scouts que toute vie se fige la nuit à la moindre intrusion, mais reprend vite lorsqu'on reste immobile. Les froissements augmentent. J'écarquille les yeux. Soudain, je devine la queue dressée et frétilante d'un chien, puis je perçois des grognements, des cris rauques, des hurlements assourdis, des jappements nombreux, des aboiements de plaisir... Maudites bestioles, ce n'est pas à moi qu'elles en veulent, c'est la nuit de leurs amours et j'ai été me fourrer au milieu de leur rendez-vous ! Je dois déménager, mon expérience balinaise, quatre ans plutôt, me fait savoir que ce genre de fête dure toute la nuit ! Merci. Chiens de malheur, il me faut tout rempaqueter. Je me suis traîné jusqu'à un cimetière proche où là, au moins, j'ai eu la paix.

- Aouah !

Une gueule immense, baveuse, aux crocs terribles s'était projetée sur moi. J'ai cru que le monstre allait m'engloutir. Comment n'ai-je pas attrapé une crise cardiaque ? C'était en Turquie, je contournais, déjà ensommeillé, les jambes pesantes, la dernière maison du hameau pour gagner les champs. Soudain, ce molosse de garde, propulsé du néant s'était jeté vers moi, pattes en avant avec un hurlement rauque, sa tête à la hauteur de la mienne... Tout s'était passé très vite, j'étais resté paralysé de frayeur. La gueule qui m'envoya son souffle chaud, s'arrêta à quelques centimètres de mon visage, bloquée par une chaîne !

A part les chiens, les autres animaux, mêmes sauvages, s'éloignent à l'approche de l'homme. Les serpents ne mordent, les scorpions ne piquent que si on les dérange.

L'animal le plus féroce, le seul qui attaque sans répit est, en vérité, le moustique. Les essaims de moustiques qui se forment au coucher du soleil dans l'immense forêt canadienne m'ont enseigné la danse de Saint-guy ! Cet insecte ailé vient d'abord bourdonner dans l'oreille avant d'enfoncer son dard sans vergogne dans la première partie du corps qui se présente, si bien que dans les zones tropicales, il est impossible de dormir sans moustiquaire (légère à porter, s'achète sur place). J'ai passé des nuits blanches à cause de cette calamité de bestioles. Le dilemme du campeur est bien connu : le moustique n'apparaît qu'en saison chaude. Je me cachais dans mon duvet pour les éviter et commençais à transpirer abondamment. Dès que je sortais la tête pour prendre l'air, la sueur les attirait encore davantage. Reste à marcher ou allumer un feu. Dans une pièce, la seule protection efficace, en dehors de la moustiquaire ou du ventilateur, est la spirale chinoise qui brûle lentement toute la nuit. Son âcreté tient les moustiques à distance.

Les hommes ont peur des animaux. Mais l'homme n'est-il pas lui-même l'animal le plus redoutable ?

Où vais-je dormir ce soir ? Cette crainte me saisissait dès quatre heures de l'après-midi au début du voyage. Bien vite, je me suis rendu compte qu'au moment de dormir, je n'étais plus au même endroit. Alors pourquoi s'en faire ? Churchill a dit que la moitié des gens passent leur temps à se faire du souci pour des choses qui n'arriveront jamais. Devise que je trouve fort utile pour une nature anxieuse comme la mienne. Tout s'apprend. A la fin du voyage, mon œil clinique découvrait automatiquement les quelques centimètres carrés nécessaires, et continue à le faire inconsciemment aujourd'hui. Repérer des endroits pour dormir m'est devenu une seconde nature.

Mais où peut-on dormir lorsqu'on ne va jamais à l'hôtel ni dans les Auberges de Jeunesse ?

Dans son duvet.

L'art consiste à le loger dans un endroit correct où un chien ne viendra pas lever la jambe, les rats couiner et vous mordre les oreilles, les curieux vous palper, la pluie vous mariner, le sable vous saupoudrer, le froid vous transir et

les flics vous braquer leur flash dans les yeux sur le coup de minuit avec cette question, somme toute, idiote :

- Qu'est-ce que vous faites là ?

Ils ne le voient donc pas ?

Je DORMAIS, répondais-je sarcastiquement.

Les petits villages, la campagne ne posent pas de problèmes pour dormir : il y a toujours un coin de grange, une remise, une cabane à outils, une haie, un champ, un bosquet. En somme, de l'espace, peu de monde et peu de méfiance. Les villes étaient mon souci majeur : plus d'arbres, plus d'espace, la crainte du voyou, du flic, tout est bitumé, bétonné, fermé, grillagé, serruré, loqueté, gardé, « organisé ».

Dans nos grosses villes monstres, pourtant, combien de lits restent inoccupés chaque nuit ? Combien de citoyens ne demanderaient pas mieux que d'y laisser le voyageur prendre un peu de repos ? Comment y arriver ? *That's the question*. L'indifférence et la méfiance des individus sont souvent plus dures à ouvrir que la porte elle-même.

Arriver dans une ville avec une adresse quelconque, celle d'un ami, ou d'un ami d'un ami, vaut de l'or. Ces petites lignes griffonnées ont quelque chose de rassurant. On en récolte au hasard sur la route, à des milliers de kilomètres de distance parfois. J'en ai deux carnets pleins, mais on ne peut en avoir pour chaque ville.

Sans adresse, la nuit s'annonce intéressante. La ville se dresse muette, inhospitalière, distante, comme un défi. Un Goliath en puissance.

Les grands ensembles qui défigurent le monde offrent tous des caves à vélos, recoins d'escaliers, cagibis à balais, terrasses à linge où j'ai souvent trouvé asile, les locataires ne se formalisant guère. Ceux des immeubles de luxe crieraient au scandale. Inutile de s'y présenter d'ailleurs, les portes sont fermées électroniquement.

Maisons et immeubles en construction constituent un excellent refuge. Il suffit de demander la permission au gardien, de le héler très fort même si on ne le voit pas car la plupart des chantiers sont surveillés. Le défaut est que les ouvriers remuent la truelle dès les premières lueurs de l'aube, sauf le dimanche, et qu'une bétonneuse n'est pas le plus agréable des réveille-matin.

En ville, il faut donc jouer le jeu et passer par les « institutions ». Commissariats, prisons, écoles, églises, hôpitaux, communautés religieuses, maisons d'alcooliques, de vieux, mairies, centres sociaux, clubs... Chaque fois, je leur racontais mon histoire pour essayer d'obtenir un recoin pour étaler mon duvet. J'ai vite compris qu'il fallait le faire d'une façon claire, avec bonne humeur et naturel. Savoir s'expliquer, convaincre. Les pays nantis, « organisés » ont tendance à faire passer les règlements avant les hommes : « je n'ai pas le droit », « c'est interdit par la loi », « vous n'avez pas de carte de chômeur », « je ne peux pas vous enfermer, vous n'avez rien volé, vous ne buvez pas »... Les

autres regardent l'homme d'abord et n'ont pas besoin d'explications lorsqu'il pleut ou gèle dehors.

Deux endroits que l'on me cite souvent, me paraissent, par contre, déconseillés pour se reposer. La gare avec son agitation incessante, le bruit des trains (sauf en Inde où des salles avec douche et toilettes sont prévues pour le voyageur). Et les parcs publics où rôdeurs, chiens, pervers et flics jouent à cache-cache.

Un cul-de-sac, une toilette, un pan de mur, un dépôt, une voiture abandonnée, une cabane à gravier, un balcon, une décharge, un jardinet peuvent convenir dès que l'on peut se dissimuler un peu ou s'isoler.

A l'extérieur, je scrutais le ciel avant d'allonger mon duvet par précaution. En cas de pluie, il me fallait un abri, bien entendu. En Norvège, je n'ai rien trouvé de mieux que de me plaquer de côté au pied d'un hangar fermé. Le rideau de pluie qui me tombait à ras en m'éclaboussant du rebord du toit m'interdisait de m'installer sur le dos. Une autre fois, en désespoir de cause, j'ai dormi à la poste, au pied des boîtes postales. Les gens venaient retirer leurs lettres le matin sans s'émouvoir outre mesure.

A Buenos Aires, terrassé par la fatigue, je me laisse choir carrément sur le trottoir au bord d'un immeuble. Le matin, un liquide m'asperge. Un liquide ??? En un éclair, je revois les pots de chambre que les Auvergnats vident par la fenêtre. Du troisième étage, une petite pomme d'arrosoir me rassure, la ménagère arrose tout simplement les fleurs de son salon.

- Eh ! *señora*, vous me prenez pour un bégonia !

Se reposer correctement est indispensable à l'équilibre. Après une mauvaise nuit, on ne se sent pas d'attaque. Le stop marchait d'autant plus mal que j'avais mal dormi. La fatigue est mon plus grand ennemi ; elle me retire l'énergie, la bonne humeur, la disponibilité, me crispe, me rend irritable, teinte la journée d'une couleur de désespoir et me fait agir de travers. Elle me fait sortir du « cosmos ». Le retour à mon équilibre me remet en son sein, me permet de retrouver l'harmonie qui fait triompher l'audace. Je devais donc à tout prix dormir mon compte. On s'habitue vite à la dure mais difficilement au manque de sécurité.

Comment dormir tranquille dans de telles conditions ?

A Massada, en Israël, face à la Jordanie, j'étais en train de disposer en carré les tables d'un restaurant fermé, pour me protéger du vent, lorsqu'un militaire fit son apparition, mitrailleuse au poing, sans crier gare.

- Qu'est-ce que tu fais là, tu ne peux pas aller à l'Auberge de Jeunesse ?

- Je n'ai pas de ronds pour dormir.

- Bon, mais fais gaffe, je tire sur tout ce qui bouge la nuit, l'ennemi est juste en face.

D'un coup sec, il releva sa mitrailleuse pour appuyer ses dires. J'ai parfois besoin de me lever la nuit, aussi, me suis-je martelé sa phrase dans la tête avant

de m'endormir. Inutile d'ajouter que cette nuit-là, pris par une envie urgente, je m'en suis souvenu et que ça s'est passé de côté, allongé !

Dans son palais, le roi David se faisait réveiller au son du luth ; en chemin, je n'avais pas ce bonheur et les mauvais réveils ne se comptent pas.

A Isla Mujeres (Mexique), j'avais passé la première nuit sur la plage, autre endroit mythique, très mauvais pour dormir : le sable est dur, s'infiltré partout et la lumière réveille de très bonne heure. Une pluie sans fin me force le lendemain à chercher refuge. Je remarque en bord de plage une chaumière déserte, une chambre avec un matelas vide. Elle est fermée à clef, toutefois, un mince espace qui ne saurait arrêter mon corps d'ablette attire mon regard entre le toit de chaume et le haut du mur. La nuit venue, après une minutieuse observation des environs, je glisse mon duvet par l'interstice du toit. Il retombe à l'intérieur, je n'ai plus qu'à le suivre. D'un pied sur le rebord de la fenêtre, je gagne le haut du mur et réussis à passer en « rouleau » en raclant plâtre et paille pour retomber, moi aussi, à l'intérieur. Je pose mon duvet à l'aveuglette sur le matelas et m'endors serein en écoutant la pluie cingler. Sur le petit matin, des bruits dans la pièce voisine me réveillent. *Dios*, il y a quelqu'un, j'entends parler ! Sans faire grincer le sommier, je me lève, enfile short, chemisette et espadrilles en quatrième vitesse, prends mon duvet sur le bras et sur la pointe des pieds, gagne la porte. Je ne peux empêcher le verrou de claquer. Vite, je tire la porte, sors sur le palier et, par conscience, m'apprête à la refermer lorsqu'une lourde main s'abat sur mon épaule. De quoi ravalé son cœur. Pris en flagrant délit !

Le gardien m'a tout de suite suspecté de vol ; il n'a jamais voulu croire que je m'étais faufilé par l'interstice du toit.

Dans chaque pays, la technique du logement est différente. En deux ou trois jours, je découvrais habituellement un moyen assez sûr de ne pas rester dehors.

Aux U.S.A., une bonne heure de sermon donne droit non seulement à la soupe mais à un lit aux draps blancs dans la chambre communale tapissée d'extraits de la Bible. Il est interdit de fumer et la douche est obligatoire. La police, elle-même, vous dirige sur l'armée du Salut ou la Baptist Mission locales.

En Amérique du Sud, je fréquentais les prisons. Je m'y suis retrouvé plusieurs fois sans le demander. La seule différence est que, lorsque je choisisais, j'étais à peu près sûr de ressortir le lendemain si le gardien retrouvait sa clef. Les pays du Commonwealth, eux, n'acceptent personne en prison sans délit.

Au Canada, le « Welfare », centre social des chômeurs, dans les pays arabes, le « Hammam », bain communal et en Thaïlande, la pagode sont de bons points de chute. Les temples sikhs en Inde sont maintenant interdits aux Européens, ils y ont trop fait l'amour et « fumé » apparemment ; la fraîcheur des temples hindous permet de bonnes siestes. En Afrique, il existe tellement de bâtiments neufs et d'espace qu'il n'est pas possible de ne pas trouver un recoin abrité ; dans les villages de brousse, une hutte est prévue pour les visiteurs et les cases sont ouvertes.

Au Japon, je n'ai pas vraiment trouvé le « biais » infaillible : au pis-aller, je me mettais à griffonner mon journal de bord dans un café, ce qui attirait invariablement quelques Japonais discrets mais curieux. La conversation s'engageait. Avec mes cinquante mots de japonais, j'essayais d'expliquer ma situation, le froid de la saison me poussait à l'éloquence et je me retrouvais souvent sur des tatamis.

Il existe également de par le monde trois catégories de jeunes enclins à aider. Car ils fréquentent, eux aussi la route. Je veux parler des milliers de coopérants de toutes nationalités que l'on rencontre aux quatre coins du globe - au Maghreb, les Français sont si nombreux qu'ils ont ouvert des clubs dans chaque village -, des « Peace Corps » et « Vista Volunteers » américains, mouvements idéalistes servant plus les jeunes engagés que les buts fixés par les présidents Kennedy et Johnson, et enfin les étudiants. Il faut savoir se rendre à la sortie d'une université, dans un restau-U et lier connaissance. Tous les étudiants ne sont pas larges d'esprit mais on en trouve toujours qui savent ce que représente un sac sur le dos.

L'endroit où l'on s'allonge a son importance. A Pucallpa, dans l'Amazonie péruvienne, j'errais avec mon ami mexicain à la recherche d'un lieu sûr car, s'il est relativement facile de dormir n'importe où, on ne peut laisser son sac traîner ni le porter tout le temps. M'en débarrasser était toujours mon premier souci. Finalement, ayant appris l'existence de missionnaires québécois, je pense qu'un brin de causette, qu'une bonne « jasette » comme ils disent, nous aiderait à dénicher une salle paroissiale vide. Les missions, les églises ont, en effet, de par le monde, toujours un tas de salles libres. Mais, comme me l'a fait remarquer un évêque en me reconduisant avec ses chiens-loups, "que croyez-vous, nous ne sommes pas une institution de charité", rien n'est sûr. Un missionnaire protestant, à la carrure de boxeur, m'avait aussi longuement expliqué une fois que j'étais sur le mauvais chemin, sans en ouvrir la bonne porte pour cela. Le brave père québécois lui nous ouvre une salle contiguë à l'école des sœurs et séparée de celle-ci par une courette et un mur de brique très bas. La première nuit se passe sur les tables de ping-pong.

- Ce soir, je dors dehors, dis-je à Juan José, la chaleur est étouffante à l'intérieur, j'ai transpiré toute la nuit.

- Moi non plus, je n'ai pas pu dormir.

Et nous voilà en train de dresser nos indispensables moustiquaires dans le jardinet. A cause de la chaleur, je dors nu comme un ver et le lendemain, j'entends la voix de Juan José :

- *Francès*, essaye de te lever.

Je me frotte les yeux, essaye de rassembler mes esprits pour savoir où je suis, ce qui me demandait un peu de réflexion chaque matin, le coin, le pays étant toujours nouveaux et perçois ma moustiquaire. Je bâille, m'étire, peu enclin à faire un effort.

- *Francès*, lève-toi donc !

Une pointe d'ironie dans sa voix me fait dresser l'oreille. Stupéfaction ! Que vois-je à travers le tulle blanc : le mur du jardinet tout proche et au-dessus, un essaim de jeunes écolières gloussant de rire à voir mon embarras.

La fatigue du voyage me faisait dormir. Le corps réclame son dû, pas besoin de somnifères. Vers la fin du parcours, l'épuisement m'anéantissait. Mes jambes, partie la plus résistante de mon corps, me servent de baromètre. Lorsqu'elles flanchent, je sais qu'il est temps d'arrêter. Certains soirs, elles « fourmillaient », me démangeaient tellement que je me sentais devenir comme fou. Je me reposais, certes, mais en puisant dans mes réserves et non grâce aux conditions idylliques de mes nuits. Je suis arrivé à dormir partout, c'est vrai, à faire de beaux rêves même, mais pas forcément à récupérer. Ce régime a attaqué ma vitalité au point qu'aujourd'hui, je récupère encore très mal.

L'épaisseur de mon duvet me suffisait. Je cherchais à l'étaler, de préférence, sur le ciment ou le bois, non pas pour le moelleux mais pour éviter l'humidité, les cailloux et les creux, les fourmis et autres « bibites ». La mousse et les aiguilles de pins forment le meilleur matelas naturel que je connaisse. En Amazonie, j'ai essayé le hamac, rien à faire, je ne peux pas dormir en position banane, je dois m'allonger. Debout, assis ou accroupi, je ne dors pas non plus si bien que dans les trains indiens, je me sandwichais sous les banquettes après un sérieux déblayage et nettoyage !

Dans ce même pays, à cause de la chaleur, j'ai abandonné le duvet pour un tapis de prière musulman en paille fine, pliable qui m'a servi pendant seize mois : les os de mon bassin sont devenus bleus par frottement, mais je me suis fait à cette rigidité et depuis, je suis incapable de dormir dans un lit.

A la fin de mon périple, en Scandinavie, je ne pouvais pas relever ma « carcasse » avant douze heures de sommeil tant j'étais à bout de forces ; même allongé dans le fossé, au bord des autoroutes, le puissant ronflement des camions était incapable de me tirer de ma léthargie.

Au cap Nord, il peut geler la nuit, même au mois d'août. Dans ce cas, n'importe quelle construction, même sans chauffage, donne les quelques degrés extra de température qui permettent le sommeil et évitent de se réveiller avec une croûte de glace sur le duvet comme cela m'est arrivé sur les hauts plateaux éthiopiens. Je repère vite un petit sauna jouxtant une grange. Dans les hameaux, l'esprit d'entraide est coutumier, je me décide à frapper à la porte du propriétaire. Situation impensable en ville, imaginez frapper à une porte d'appartement à œilleton, triplement enchaînée ! Le type ne parle que le finlandais, mais mes gestes et « rons-rons » sonores l'aident à saisir que je souhaite dormir. Je lui désigne son sauna ; d'un geste clair de la main, il me fait signe de m'éloigner.

Le soleil ne se couche pas à cette latitude mais il descend très bas au point de laisser le froid envahir la lande. Je cherche en vain, l'école vide me refuse. Tant pis, je m'enfonce dans la nature. J'avale quelques grosses myrtilles, me brosse les dents dans un ruisseau glacial et finis par dérouler mon duvet dans un taillis sur une mousse abondante. Au moins, si je n'ai pas la chaleur, j'aurai le confort !

Je me dissimule de mon mieux pour ne pas être dérangé, souci majeur de mes nuits à la belle étoile. Cela me rappelle mes jeux scouts. Mon souffle se condense, je sais que je vais grelotter. J'enfile toute ma maigre garde-robe, me colle un bout de journal sur la poitrine et me couche avec mes chaussures. Sac attaché au poignet par le lacet comme d'habitude. Je songe à cet homme qui m'a interdit son sauna vide. Cette miette de confort, était-ce trop demander ? Y aurait-il perdu quelque chose ? Un dernier coup d'œil sur le ciel laiteux, pas de pluie en perspective, je referme mon duvet sur ma tête et m'endors rapidement. Des craquements me réveillent. Des pas ? Serait-ce un de ces rennes errants ? Belle occasion d'en surprendre un de près. J'écoute ce bruit un bon bout de temps avant de découvrir mon Finlandais qui, pris de remords en apprenant par son fils que je m'étais enfoncé dans les bois, était parti à ma recherche. Installé, « empaqueté », ficelé, je n'avais pas tellement envie de me relever. Nous avons parlementé par gestes. Je me suis retrouvé dans le sauna où il a allumé un véritable feu d'enfer. Il m'a installé un matelas, je n'en demandais pas tant, je transpirais même à grosses gouttes ! Les hommes sont compliqués. Pourquoi ne m'a-t-il pas laissé allonger mon duvet tout simplement comme je le lui demandais la première fois sans chauffage ni matelas ?

Chaque soir vers neuf heures se posait le même problème : où m'allonger ? Ce qui peut amuser pendant trois semaines de vacances estivales devient une épreuve sur une durée de six années. Car la maison familiale n'est pas là, après le week-end, avec son lit chaud, sa baignoire et son steak-pommes frites. Il faut tenir, durer. Avant de partir, sur les bords du lac Ontario, vaste comme une mer, j'avais essayé d'imaginer les endroits où je pourrais dormir ; pris de panique, j'avais vite mis fin à cette rêverie. Ce défi quotidien que je craignais tant au début me plaisait au fond :

« Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière
Offre à notre constance une illustre matière... »

Corneille le dit si bien. Cette façon de voyager me sortait du banal, du commun, correspondait parfaitement à mes aspirations et capacités. Ce que d'aucuns jugeront insensé, m'exaltait. Pour la première fois de ma vie, je sentais que j'étais en accord avec mon moi, que je pouvais donner toute ma mesure, que je collais à mon destin. C'est certainement ce qui m'a permis de résister à ces pénibles conditions.

Oui, j'aimais ce défi chaque soir. Sauf lorsque la fatigue m'écrasait, me brouillait la vision ; je me mettais alors à rêver à mes minables chambres d'émigrés d'Italie, et du Canada que je voyais comme des palaces. Celle de Cortina d'Ampezzo sous l'escalier où un chien n'aurait pas daigné nicher, celle chez les Chinois de Toronto où il fallait baisser la tête dans les toilettes pour uriner, les Asiatiques étant moins grands que les Européens. *All I want is a room somewhere...*, l'air de *My Fair Lady* me traversait souvent l'esprit le soir et comme la pauvre Elisa Doolittle, je chantonais « Tout ce que je veux est une chambre... »

La route ne m'acceptait pleinement que si je remplissais ce contrat quotidien. Le contrat de l'imprévu. Je ne savais jamais le matin où j'allais « atterrir » le soir. Plus, je ne pouvais même pas prévoir l'heure suivante. Là où je déroulais mon duvet, là était ma demeure. Cette expérience de la précarité m'a aidé à me détacher de nos sécurités illusoires, à me rappeler notre dépendance de créature. Que la vie est le plus grand des voyages.

Aujourd'hui, où j'ai réintégré un cadre fixe et traditionnel, il m'arrive de regretter, de désirer cette volupté à sentir sous son échine le sable, la terre, l'herbe, la mousse, la roche, à humer les fleurs sauvages, le foin, les résineux, l'embrun salé, à écouter la chute d'eau, les cris étranges des oiseaux nocturnes, le va-et-vient de mille bêtes qu'on ne soupçonne pas pendant le jour. A surprendre la nature à l'éveil lorsqu'on en fait partie intégrante : voir la goutte de rosée chuter, l'écureuil vif près de son nez, la gazelle craintive, le bouvreuil déployer sa gorge sur la brindille voisine... Quand on a eu pour chambre la nature, pour dais le ciel, pour salle de bains le ruisseau, on admet avec plus de philosophie un bouton électrique défectueux, un robinet cassé, une porte qui ferme mal.

J'adorais m'allonger sur le dos, faire le silence en moi, calmer les humeurs et les remous de la journée, les passions, extraire les milliers de fourmis de la crispation des muscles, puis le corps détendu, l'esprit léger fouiller la voûte céleste, fixer une étoile jusqu'à la voir grossir et danser, observer un pan de ce velours noir scintillant en pénétrant toujours plus profond jusqu'à me sentir « stoned », drogué, voir tout chavirer, se brouiller à folle allure, me sentir devenir grain du grenier cosmique. Le désert intensifie cette sensation, oblitère la vanité des hommes. Quelle joie de repérer la course tranquille d'un satellite, d'en compter plusieurs, d'être surpris par la traînée scintillante de l'étoile filante, ébloui par le grand jeu des aurores boréales, de surprendre la lune orange à son lever quatre fois plus grosse que son volume normal...

Il y a aussi une autre joie à partager la vie d'une maison et je dois ici remercier toutes les familles qui, telles les maillons d'une grande chaîne d'affection, ont su rendre mon périple possible. Les Français me demandent souvent si je frappais aux portes. Que penseraient-ils personnellement si un énergumène à cheveux longs, les traits tirés, poussiéreux, sanglé d'un sac à dos, surgi de l'inconnu leur demandait asile de but à blanc ? Surtout en France où l'habitat est forteresse : il n'est qu'à regarder nos pavillons de banlieue entourés de solides murs de béton (armé, c'est plus sûr !), surmontés de piques, de grilles, de tessons de bouteilles. C'est Verdun : « ils ne passeront pas ». Une fois la grille franchie, attention au dogue, et, à la porte d'entrée, patience devant loquets, verrous, doubles clefs et sonnerie électrique. Les ponts-levis du XX^e siècle ne s'abaissent pas facilement, il est utile de claironner sa provenance. L'Européen trouve normal de parler des heures à travers sa grille en laissant l'autre se dandiner d'une jambe sur l'autre dans la rue. On ne fait entrer que les amis *connus* ou dûment recommandés. En Asie, on partage un peu de thé dès la première minute sur un tapis, les relations ne s'en portent pas plus mal.

D'ailleurs, le stop est médiocre en France pour la simple raison que la voiture est l'appendice de l'habitat, une petite maison sur roues. MA voiture : « Tu n'entreras pas dedans comme ça, je ne te connais pas. » Et puis, « je me suis crevé pour l'acheter, alors, va bosser fainéant. »

Le Français se complique la vie. La vieille école du temps de la diligence persiste. Un étranger arrive. « Les v'là ! », branle-bas de combat. Faut faire le lit, mettre des draps blancs, « préparer » le repas. On n'a pas été prévenu, on n'a rien, etc. Le routard n'en demande pas tant : un bout de plancher, un tapis pour son duvet, un verre d'eau, une douche et ce qui vous reste fera très bien l'affaire.

En Orient, dans le tiers monde, chez les « sauvages », les « pas civilisés », ces choses allaient en soi. Il faut sortir de France, d'Europe pour savoir ce qu'est l'hospitalité, les relations humaines. C'est la première remarque que fait le métallo ou l'étudiant fuyant notre société de compétition, en arrivant en Turquie, l'esprit baigné de craintes soutenues par l'enseignement officiel : « Tiens, mais ils sont vachement sympa ! ». Pensait-il trouver des monstres ? La courtoisie française, comme le fair-play anglais, c'est du passé. L'Asie m'a enseigné ce qu'était l'hospitalité, l'Amérique latine, la chaleur humaine et l'Afrique, la fraternité. Les gens vous y observent, non pas comme un ennemi, mais comme d'autres eux-mêmes. Ils s'enquière de vos besoins, se dérangent pour vous être utiles et vous demandent « qu'est ce que je veux faire pour vous aider ? ».

La réception idéale m'a été donnée par les Philippins, les Thaïlandais, les Malais, etc. On me cueillait souvent dans la rue à ma grande surprise. En Indonésie, je m'asseyais quelques minutes sur mon sac, place principale du village, la foule m'encerclait et je trouvais invariablement un bon plancher abrité. Il ne faut pas oublier que la majorité des terriens dorment par terre. Pourquoi, après tout, les montants de bois de nos lits ? Passe encore au temps des Gaulois où il était nécessaire de s'isoler de la terre battue avec son humidité, ses fourmis. Mais aujourd'hui, dans les appartements modernes à moquette ? Combien d'arbres massacrés à des causes injustes : lits, affiches publicitaires, propagande politique... ? N'est-ce pas, messieurs les écologistes ?

Un lit est tout de même plus pratique, j'entends objecter. Indispensable, comme le fauteuil. La majorité des Asiatiques ne s'embarrassent pas de mobilier inutile, ils vivent au sol. Le fait de devoir se baisser, de prendre la position du tailleur, de dormir à plat leur conserve une souplesse de cheville et de colonne vertébrale étonnante. Une vie de mouvement leur évite l'ankylose due à nos mauvaises habitudes.

En Asie donc, avant d'engager la conversation, on m'aidait à me dégager de mon sac, on me désignait un lieu pour m'asseoir et sans rien dire, je voyais apparaître des petits verres de thé fumant ou un verre d'eau chez les plus démunis. Sans un mot. Voilà la plus grande réception pour un routard : un coin pour se délasser, de quoi se désaltérer car la route harasse, éreinte, dessèche. Puis mon hôte improvisé m'offrait de me laver comme s'il devinait ma pensée. Il me désignait parfois un bidon d'eau mal dissimulé derrière des bambous où

flottait un quart pour s'asperger, qu'importe, le plaisir était immense. Désaltéré, lavé, calmé, j'étais dans la meilleure disposition du monde. L'homme m'apportait alors quelques fruits, des biscuits, des sucreries pour entamer la conversation où jamais il ne mettait en avant sa supériorité culturelle, réflexe de l'industrialisé. Le rite de l'hospitalité appartient à l'Orient. Chez les Américains, à la pointe de l'Occident, on n'a pas de temps « à perdre » pour servir, on se sert soi-même. C'est du « self-service » jusque dans le home. Par ses gestes simples, bienveillants, l'Asiatique m'a plus convaincu de ses valeurs culturelles que nos discours intempestifs de rue d'un pied sur l'autre à travers des barres de fer forgé au son d'un molosse grognant.

On me demande toujours quel est mon meilleur souvenir. Ce qui m'est resté gravé dans la mémoire du cœur c'est, en fait, les gestes d'amitié et, en parlant d'hospitalité, je ne peux oublier ces deux gracieuses Brésiliennes de Manaus nous réveillant sur le trottoir, le Mexicain et moi, avec deux plateaux d'un copieux et délicieux petit déjeuner. Pendant qu'elles chantaient en ondulant des hanches, on se gorgeait, à la hauteur du bitume, de leur fameux café brûlant, allongés comme des Romains. Ni cette vieille dame chilienne très courbée qui, en scrutant mon visage de convalescent, m'invita tout de go à venir prendre une soupe-maison et ne voulait plus me laisser repartir : « Vous êtes si maigre... »

Beaucoup de foyers se sont ouverts ainsi sans que je demande, prenant parfois des allures de sauvetage, peut-être parce que ma mère avait toujours gardé notre maison ouverte.

Détail utile dans une maison inconnue : s'assurer, avant d'aller dormir, de la position des boutons électriques pour éviter déboires et surprises dans le cas où il est nécessaire de se relever !

De nature matinale, je ne musardais guère dans mon duvet à l'odeur très personnelle mais quelques secondes indispensables s'écoulaient au réveil pour faire le point, pour essayer de comprendre où je me trouvais. Chaque nuit, une nouvelle cache, un nouveau fossé, un nouveau plancher, un nouveau tapis, l'esprit ne s'y fait pas. Je riais souvent en pensant à la façon dont j'y étais arrivé, à la chance ou à la malchance qui m'avait conduit en ce lieu, à la hardiesse de mon opération « camouflage ».

Une fois extirpé de mon sac de couchage, je renfilais soigneusement ce que j'avais quitté la veille, puis je cherchais en premier un point d'eau pour me rafraîchir la tête, me rincer la bouche, effacer la transpiration nocturne et reconcentrer totalement mes idées. Sans ces ablutions, je ne me sentais pas bien durant la journée. Un robinet, une rivière, une auge, une fontaine communale, un lavoir convenait parfaitement. Je pouvais me contenter d'un verre d'eau mais sans lui, le « démarrage » n'était pas réussi. Notre corps, comme une automobile, exige de l'entretien. Chaque matin, les circuits chimiques corporels ont besoin d'être réactivés pour que la "mécanique" fonctionne. Le lieu de couchage idéal implique donc toilettes et eau pour se laver en sus.

L'hygiène élémentaire commande de se laver à l'eau courante. Comment se fait-il que le Français aime tant se vautrer dans son propre jus de baignoire ? (quand il daigne y aller). Les Japonais qui adorent le bain brûlant se lavent, eux, avant d'y pénétrer. Et conserver de la morve dans sa poche, même sur du tissu délicat, est-il bien ragoûtant ?

Dans beaucoup de pays, les toilettes publiques n'existent pas. Tous les visiteurs sont frappés de devoir traverser un champ d'excréments humains pour atteindre la porte d'entrée des murailles de Kaboul. Plus choquants encore sont ceux qui entourent les mosquées de certains pays arabes. Au Pakistan, j'ai vu de nombreux adultes uriner le plus paisiblement du monde côté trafic. Un spectacle étonnant surprend l'Européen à l'aube dans les villages indiens. Les hommes sont tranquillement accroupis au bord du chemin, les uns à côté des autres, et saluent gaiement de la main sans la moindre gêne quand on passe (les femmes sont éparpillées dans les champs). Avec ce système, les plages du Kerala sont difficiles d'accès. Notre classe de yoga, avant de fixer le soleil naissant sous les paupières, devait regarder où elle mettait les pieds ! Le routard vivant au milieu du peuple est bien obligé de se plier aux us locaux. Dans beaucoup de pays, l'eau remplace le papier hygiénique ce que parut fort dégoûtant à ma formation européenne. Forcé par les circonstances de me contenter de cette méthode, je me suis rendu compte qu'elle est nettement plus propre que la nôtre. J'ai vu des Arabes se nettoyer avec du sable, s'essuyer le sexe avec un caillou et un Suisse se percher en haut de la lunette pour éviter tout contact : mes poudres n'en sont pas arrivées là. Ces détails ont leur importance car la première des libertés est celle des intestins.

Ensuite, je cherchais une prise électrique dans un garage, un restaurant avant de pouvoir reprendre la route. Les particuliers hésitent à laisser utiliser leur prise, ils pensent que c'est une excuse pour les voler, j'ai essuyé de nombreux refus. Je me suis fait vider d'un Gurdwara une fois dès que j'ai sorti mon rasoir, les Sikhs ne se coupent jamais un poil. Une autre fois, dans un supermarché, j'ai pu me raser en débranchant le gril aux poulets, la face inox de l'engin me servant de miroir. La foule s'agglutinant, je dus faire vite et filer avant l'arrivée du directeur. J'aurais pu me laisser pousser la barbe, ce que j'étais contraint de faire dans les zones non électrifiées, mais je n'aime pas ça. J'aurais pu aussi avoir un rasoir à piles, bien entendu. Mais comme le couteau, la recherche d'une prise était un bon prétexte pour entrer en communication.

Il est un matin où un verre d'eau n'aurait pas suffi à me nettoyer. Etait-ce la nuit la plus épouvantable de ma vie ? A cette époque, le train de Zouerate n'avait pas encore été rendu fameux par les attaques du Polisario mais il circulait déjà. Au tiers environ de la voie ferrée qui relie la mine de fer de Zouerate dans les sables mauritaniens au port de Nouadhibou, en plein désert, se dresse un tunnel de plus de deux kilomètres de long : le tunnel de Choum. Les trains de minerai qui montent et descendent quatre fois par jour y font une courte halte : il y a là quelques voies de triage et les bâtiments ferroviaires de la MIFERMA qui

abritent une dizaine de cheminots français. Je grimpe dans le premier convoi qui passe, celui de vingt-deux heures. Deux kilomètres de wagons plats tirés par trois diesels, le train le plus long du monde. Vitesse moyenne : quarante à l'heure. Bien entendu, le stop est interdit mais les employés ferment les yeux, et je ne suis pas le seul à me hisser en haut des pyramides de minerai. De nombreux *bidanes*, Maures blancs, profitent de l'occasion. Je suis content de quitter Choum, un vrai four, même la nuit. A vingt-deux heures, la température n'est pas encore descendue en dessous de 50°C. Un vent d'est étouffant soulève le sable et voile les étoiles. Dans un terrible grincement de ferraille, le train s'ébranle pour la nuit la plus dure, la plus mémorable de mon voyage : un martyre de treize heures. Imaginez-moi « assis » tout ce temps sur les arêtes tranchantes d'un minerai fraîchement extrait, secoué constamment par le mouvement des boggies. Quelques Maures se sont perchés en haut, j'ai préféré rester en bas, coincé contre la paroi rugueuse et rouillée du wagon. Des blocs se détachent de temps à autre du sommet de ma pyramide pour venir heurter les flancs du wagon dans un bruit assourdissant. Je comprends pourquoi les gars de la S.N.C.F. m'expliquaient qu'ils retrouvent des morts chaque année dans les wagons. Mes mains et mes jambes sont vite coupillées. Impossible de trouver une position confortable sur des pierres en pente et en perpétuel mouvement. La fine poussière grisâtre du minerai me pique bien vite les yeux et colmate mes blessures. Je m'assoupis quelque peu pour être réveillé en sursaut par un nouveau bloc qui vient frapper la paroi. J'ai très peur de me retrouver pieds écrasés et sac en bouillie. Je n'imaginais pas une telle torture, mais que faire ? il est trop tard pour sauter en pleine nuit au milieu du désert. Alors, il faut subir. De temps en temps, je bois un coup à ma bouteille plastique ramassée dans une poubelle à Dakar, que je garde soigneusement entre mes jambes. Cela me fait du bien. La tempête de sable qui noie le paysage se mêle à la poudre du minerai pour tenter de m'étouffer. Sur le matin, elle se fera moins violente et me permettra de découvrir un horizon de dunes de sable très jaunes parsemées de rares touffes d'épineux : le désert carte postale. Çà et là, des chameaux et des tentes de Bédouins. Vers onze heures finalement, le train entre dans Nouadhibou en grinçant à travers de hideux bidonvilles. Ici se marient le grand désert de sable et le grand désert d'eau, l'Atlantique, et se termine mon agonie.

Je saute du train complètement ankylosé, mains et jambes en feu. Mes cheveux sont raides et durs, mes yeux tout rougis. J'ai l'impression de porter un sac de ciment sur la tête. Je suis crasseux, couvert de rouille et de poussière ; j'ai l'air d'un charbonnier.

Les premiers automobilistes m'évitent !

7 / Difficultés

J'ai fait le dernier tour du monde.

De notre monde au systèmes désuets, inadaptés, aux structures archaïques. D'un monde en rapide décomposition. Notre planète en ébullition court à la catastrophe, une mutation brutale va en changer la face sous peu.

Je ne veux décourager personne, pourtant, tels les animaux rendus nerveux par l'imminence de l'orage, les hommes sensibles, réceptifs perçoivent déjà que quelque chose quelque part va éclater.

Il est trop tard pour partir dix-huit ans.

C'est dans ma chair vive, dans mes veines, que j'ai vécu l'agonie de notre civilisation. *Lots of hassle* disent les chevelus américains ; oui, c'est à travers un harcèlement continu que j'ai découvert notre planète moribonde de fin de XX^e siècle, ce puzzle de nations en constante friction.

Le touriste sous cellophane des agences ne peut s'en rendre compte, il fait partie du pourrissement.

A pied, seul, l'expérience est hallucinante.

Car l'homme, l'individu a été oublié dans la rapide accélération de la crise. Aux Nations Unies à New York, étrange appellation pour des nations aussi désunies, une charmante hôtesse m'a montré les tables de chaque nation dans l'hémicycle, celle où Khrouchtchev a tapé de la semelle, mais je n'ai pas vu la table pour le représentant de l'homme !

L'homme n'est pas prévu.

Le routard qui veut suivre son chemin à lui fait figure de rebelle, il dérange et doit, par conséquent, subir un tas de brimades. « Ah ! non, les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux », la ritournelle de Brassens a ponctué mon parcours. On parle de lois, de règlements, de carte de stoppeur pour essayer de le récupérer ; il se crée des facilités, « le stop sans sortir le pouce » pour lui retirer son initiative. On lui mitonne des guides qui me rappellent mes manuels d'instruction militaire où il était expliqué comment marcher. Ce genre de lecture m'insulte.

L'obsession du « faire comme tout le monde » étouffe notre société peu à peu. Le routard est un refus à l'ordinateur. Tout a été exploré, découvert, grimpé, franchi, violé ; la route reste, peut-être, la seule grande aventure de notre époque et les jeunes qui l'ont élevée au niveau du mythe l'ont bien compris. La route, c'est le « super-trip ». Cette voie de l'effort personnel est une des dernières portes vers le moi.

Non au robot.

L'homme doit affirmer non seulement sa liberté individuelle mais aussi sa liberté collective. La grande tâche de notre époque est de réaliser l'unité du genre

humain, unité qui ne peut être valable que dans le respect de l'individu et des diverses cultures. Néfaste est l'uniformité.

La planète que j'ai parcourue si péniblement au gré de mille « lifts », au vent de la chance, m'est apparue comme un amalgame de nations enfermées, issues de guerres, de brutalités, de violences et de traités imposés dans lequel les hommes sont bafoués, déplacés, parqués, assujettis. Nous sommes tous devenus des « réfugiés ».

L'homme pourra-t-il faire un jour son choix ?

La division factice du monde est une aberration que des enseignements officiels, « la souveraineté nationale, bla, bla, bla... » cherchent à rosir sur les bancs des écoles. Je n'ai pas pu y croire, c'est ce qui m'a fait partir.

- Comment, vous avez été voir tous ces « sauvages » ? me dit une voisine au retour.

Ainsi, chaque pays me faisait croire que le suivant était mauvais, que j'allais y rencontrer une horde de « sauvages ». Pauvre litanie. J'ai fait tout le tour et je ne « les » ai pas trouvés. Pour cause, « ils » sont toujours à côté !

La frontière est démodée.

Depuis que les Scandinaves ont fait sauter les leurs, aucun Norvégien ne sent plus suédois ou danois pour cela. « Un pays se porte en dedans de soi » chante Gilles Vignault.

La frontière est la hantise du routard. Je me suis senti Don Quichotte face aux moulins des conflits contemporains. Inutile d'ailleurs de foncer sur sa rossinante pour se rendre compte de la dégradation des années présentes, les médias s'en chargent ; mais l'information ne remplace pas l'expérience.

Guerres, révolutions, prisons, bagarres, vols guettent donc le routard. La route prend de plus en plus des allures de chemin de croix.

Je n'oublie pas cette nuit à Pnom Penh où l'explosion d'une grenade me réveilla. Le réservoir d'eau voisin était devenu la cible d'une attaque. Les coups secs des MAS 36 ponctuaient le chapelet sonore des mitrailleuses. Les bergers allemands hurlaient, des fusées déchiraient l'obscurité. J'étais plat comme une omelette sur le carrelage de la salle de classe de l'évêché, tremblant de peur. Un Khmer rouge allait-il lancer une grenade dans ma pièce ? Ou forcer la porte et décharger sa mitrailleuse ? Ferait-on de moi un prisonnier oublié ? Mon voyage pouvait-il se terminer aussi bêtement ?

En Jordanie quand le roi Hussein exterminait ses feddayin, je me suis fait poursuivre dans les ruelles par des foules excitées et vider mon sac vingt fois par jour dans la poussière par des bidasses surchauffés. Je n'avais qu'une hâte, sortir de cet enfer. Chaque fois que j'ai été arrêté chez les Arabes qui sont d'une méfiance incroyable, la sentinelle se permettait de me bousculer, de me donner des coups de pied et de crosse. Elle ne savait pas ce que j'avais fait mais, diable, j'étais son prisonnier.

J'ai goûté les prisons, les Sud-Américains me taxaient de révolutionnaire, de pirate de l'air, les Africains de mercenaire, les Arabes d'espion.

Au Costa Rica, rien de tout cela, je me suis fait boucler car je n'avais pas le fameux billet d'avion de sortie comme je l'ai dit dans le chapitre des visas. J'ai voulu jouer au plus fin en faisant remarquer au gabelou que ses règlements exigeaient bien un billet de sortie mais sans en préciser la nature. Qu'un billet de train ou d'autobus ferait aussi bien l'affaire, que je n'avais nullement l'intention de voler. Oui, me dit-il, mais vous devez être en possession de votre billet avant d'arriver. Chose impossible, les maigres trains et autobus costaricains ne vendant pas de billet à l'extérieur. Dialogue idiot que je faisais traîner pour laisser repartir mon avion vers la Colombie sans moi : je ne tenais pas à retourner à mon point de départ comme le stipule un autre règlement. En douane, je n'avais pas de billet, en taule pas de lit. Même pas de duvet, un garde m'ayant tout confisqué. Mes compagnons de l'ombre n'avaient pas de lit non plus, ils s'entassaient par deux sur des planches de bois étroites. Certains devaient se contenter comme moi de la dalle humide et froide, la prison étant surpeuplée. Des rhumatismes me rappellent encore aujourd'hui de façon vive ce séjour derrière les barreaux. Voilà un souvenir de voyage que je n'avais pas prévu !

Dans cette mémorable prison, je n'avais pas de gamelle non plus. Pas prévu par le règlement. Les autres prisonniers n'avaient pas plus de gamelle que moi, ils se contentaient de boîtes de conserves. J'attendais qu'un codétenu ait fini de vider la sienne pour l'emprunter. Après un rapide nettoyage dans le grand bac des latrines, je l'enfilais dans un trou de mur d'où elle me revenait pleine de riz et de haricots noirs. Mon doigt me servait de fourchette.

En Afrique, certaines zones sont interdites au public par suite de guérillas larvées. Comme rien ne l'indique spécifiquement, plusieurs routards innocents ont été moisir quelques mois dans les geôles du gouvernement.

Circonspect de nature, je cherchais à me renseigner le plus possible. Pourtant, un matin en Tanzanie, je me suis fait réveiller par une patrouille de militaires égrillards tout heureux de mettre la main sur une proie. Je me suis retrouvé dans un local crasseux où un petit sergent agressif au nez épaté me soufflait rageusement la fumée de sa cigarette en plein visage pour m'irriter et trouver prétexte à me battre. Il faut bien le dire, à l'étranger, il n'y a aucune protection. Combien de Français sont enlevés ou portés disparus chaque année. Quelques cas font la une des quotidiens, mais combien restent dans l'obscurité ? Je me sentais à la merci d'un rien, des caprices de la chance. Croire que le consulat est tout-puissant pour vous protéger est une illusion dangereuse. Même de Gaulle n'a pu sortir Régis Debray de la prison de Camiri pendant les histoires du « Che » en Bolivie. Les Français occupant des postes officiels, ceux à qui l'on donne de l'importance préoccupent les consulats en cas de pépins. S'intéresseraient-ils au simple routard en difficulté quand je vois avec quel dédain ils le toisent dans les conditions normales ? Je m'en suis toujours remis à la bienveillance du Tout-Puissant, cela peut faire sourire, mais quelle autre protection pouvais-je invoquer ? Le petit sergent continuait à me tourner autour visiblement hargneux, ses collègues attendaient l'incident. Je voyais déjà ma tête

cabossée, pourtant aucun panneau, aucun barbelé n'interdisait l'accès du champ où j'avais été m'allonger innocemment.

On m'a planté plusieurs revolvers dans les côtes en temps de paix. Je ne m'y suis jamais fait, le contact ou même la vue de cet engin me fait frémir. Sur une belle route du Texas, un jeune conducteur, cheveux en brosse, mâchoire carrée, l'air un peu détraqué, exhibe tout à coup un splendide colt qu'il pointe d'abord en direction de mon nez avec un regard malsain dans les yeux. Dans ces cas-là, l'ignorance de ce qui va suivre me fait paniquer. Paniquer intérieurement car mon apparence reste de glace. Il appuie sur un bouton, sa vitre se baisse lentement, sans bruit. Brusquement il braque le revolver par sa portière ouverte et tire un coup tout en filant à vive allure, puis un autre, encore un autre. Chaque coup résonne, s'amplifie dans la Chevrolet, les douilles chaudes échouent sur mes cuisses et l'odeur de poudre commence à me piquer les narines. Et s'il faisait un carton dans ma direction ? Je ne peux pas me jeter par la portière, il roule trop vite. Rapidement je me suis rendu compte qu'il prenait pour cible les énormes panneaux publicitaires qui cachent le paysage. Pas si fou que ça, le gars, après tout ! Même s'il revenait du Viêt-nam, obsession qui rendait son discours incohérent.

Une nuit, en traversant un terrain vague qui puait la crotte de bique à Aqaba en Jordanie, à la recherche d'un abri pour passer la nuit, je fus surpris non par la rigidité d'un canon de revolver dans les côtes, mais par le jeu souple de doigts qui s'intéressaient à une autre partie de mon corps. Une main surgie de l'obscurité me pelotait les fesses avec insistance. J'ai accéléré la marche, la main continuait son œuvre. J'ai posé mon sac et tordu le poignet attendant à la main ; le type a disparu.

Le voyageur solitaire attire maniaques et détraqués de tout genre. Ma liste est longue et chaque routard peut raconter des histoires à ce sujet-là. Mais ce genre d'agression n'est pas propre au voyageur et ne devrait décourager personne. Dans les pays arabes, j'ai eu maintes fois l'occasion de constater que ces gens-là sont capables de peloter votre propre femme sous vos yeux. Dans ces contrées où l'on ne rencontre que des mâles, j'étais obligé de penser à ma vertu.

Dans d'autres régions aussi, quelquefois.

Exemple, ce Sud-Africain distingué qui filait sur les belles routes de l'Etat d'Orange. Voiture confortable, musique douce. Pour briser la monotonie de la ligne droite du paysage quelque peu aride, il m'offre une revue « Playboy » pour m'occuper. Je feuillette négligemment les feuilles de papier glacé en couleurs. Soudain mon regard s'arrête interdit. Je n'étais pas encore arrivé à la page centrale avec son poster « miss du mois » que lui s'occupait d'une autre manière. Sa main avait quitté le levier de changement de vitesse pour caresser un énorme sexe violacé au rythme des pages que je tournais. Je ferme la revue discrètement, mais les yeux brillants, il continue son jeu. Va-t-il me demander de lui donner un coup de main ? Prétendre que l'atmosphère était bonne, serait exagéré, mais j'ai été jusqu'au bout avec lui dans l'odeur un peu moisi du

sperme, le soleil se couchait, le plateau était désert et il roulait dans ma direction.

En Grèce, je me protégeais de l'impitoyable soleil de midi à l'abri d'un arbre centenaire lorsqu'un Hellène pas rasé, boucle noire dansant sur l'œil, vint arrêter sa bicyclette chargée d'un sac d'oranges près de moi.

- T'as soif, viens donc boire un coup avec moi dans l'orangerie toute proche. Viens, l'eau est fraîche, regarde, on voit ma cabane d'ici...

- Non merci, je guette le trafic, je veux être de retour à Athènes ce soir. Une de vos belles oranges me suffirait.

Monsieur ne voulait pas donner d'orange et insistait d'une façon insolite pour que j'aie boire dans sa cabane. Je ne trouvais pas cela normal mais les hommes sont parfois bizarres. Ma naïveté naturelle n'éveillait en moi aucun soupçon. Finalement, je dus le rabrouer pour qu'il me fiche la paix. Il disparut dans le taillis. Je l'avais oublié, scrutant la route, lorsqu'un appel discret du taillis attira mon attention.

- Psitt ! psitt ! eh !

Les yeux dilatés, il se masturbait tranquillement dans ma direction. Avec les petits cailloux de la route, je m'amusais à lui viser l'objet de ses démangeaisons pour le faire sauver, mais dois-je l'avouer, je suis piètre tireur.

« Quitte ta veste et ta chemise », me dit un Américain qui m'était passé plusieurs fois sous le nez au bord d'une route de Californie, en m'accueillant chez lui. Je sais que c'est gent familière et décontractée, mais tout de même. Comme je gardais prudemment ma chemise, il me proposa, boîte de bière glacée en main, de prendre une douche chaude, *a hot shower*. Là, j'étais prévenu, c'était clair, le *hot shower* est le mot de passé des homosexuels américains.

- Non, merci, je suis hippie, je ne me lave pas !

Le gars n'insista pas, il me redéposa là où il m'avait trouvé. Les pervers qui tentent leur chance ne sont pas brutaux, en général.

J'ai donc appris que je plaisais aux deux sexes.

Le stoppeur est une proie facile, j'ai mentionné avoir été volé six fois. Dont une par la police au Chili. Où me plaindre ? Vols sans grande conséquence car je transportais mon argent en chèques de voyages remboursables et ne changeais que des petits coupures en liquide à chaque fois. En Roumanie, dans une allée mal éclairée de Constanza, deux garnements aux épaules solides me proposent de changer « au noir » pour me faire sortir mes devises. A l'abri des regards derrière un pan de mur abandonné, ils m'ont frappé pour s'emparer de mes dollars en billets. Ligoté par mon sac à dos, comment me défendre ? Le comble du vol m'a été conté par un ami canadien rencontré en Inde. Plus rageant encore. Il découvre une plage déserte, chose rare dans ce pays surpeuplé. Il regarde longuement à droite, à gauche, rien ! Etonnant ! Il pose son sac sur le sable, heureux de se délester de ce fardeau continu, quitte tous ses habits et nu, après un dernier coup d'œil d'observation, se jette dans les vagues bruyantes. Sensation délicieuse, spécialement quand on a fait beaucoup de route, que la peau est

craquelée par le soleil, colmatée par la poussière. Il nage sans se soucier vers le grand large, jouissant du contact de l'eau, puis satisfait se retourne. Surprise : un Indien noiraud, aux membres noueux, se dirige vers ses affaires sur la pointe des pieds. En un éclair, mon Canadien comprend son malheur. Les deux se trouvent à la même distance, à une centaine de mètres du sac, mais l'on progresse moins vite dans l'eau. L'issue ne fait pas de doute. Impuissant, lui aussi, malgré ses brasses rageuses, mon ami a vu disparaître tous ses biens sous ses propres yeux ! Comme dans un cauchemar où nos membres alourdis ne répondent pas à la commande. Haletant, nu comme un ver, il s'est retrouvé seul sur la plage à nouveau déserte. Son premier souci a été de s'attacher une feuille de bananier autour des reins pour repartir à la conquête des hommes et de ses papiers ! Ce souci des affaires m'a gâché maintes baignades. On ne peut tout de même pas se baigner avec passeport et argent. Ces deux piliers indispensables au voyage. J'avais pris pour habitude, toutefois, de confier mon sac à une boutique, un restaurant ou à quelqu'un d'autre sur la plage. Chose surprenante, les gens le gardent comme si s'était leur bien le plus précieux.

Au Mexique, le chapardage est sport national, le grand drapeau olympique a même disparu pendant les jeux au grand rire de tout le monde. Averti, je ne lâchais pas mon sac d'un œil. Un jour que l'attente se faisait longue sur la route de Guadalajara, un gros camion s'arrête à cent mètres de mon poste d'attente. La chaleur pesait. Je me dirige lentement vers le routier tout en me retournant régulièrement pour observer sac et caméra. Bien m'en prit. Un taxi, soudain, fait un brusque crochet, pile à côté et les charge ! A vitesse record, je reviens sur le chauffeur et le saisis à la gorge juste à temps ou moment où il enclenchait la première.

Il ne s'agit pas non plus de tomber dans l'excès contraire qui consiste à soupçonner tout le monde. Les vrais voleurs sont peu nombreux, l'occasion fait le larron. Dans le tiers monde, l'Occidental même « à poil » passe pour milliardaire. Je ne peux blâmer ces gens de « tenter » leur chance. Ce que je ne comprends pas, c'est comment ils peuvent supporter les super-riches parmi eux et l'insulte du flot constant des touristes nantis et sûrs de leur supériorité. Mais, à ce que je sache, le vol n'est pas le privilège des pays démunis. Même le Japon qui est d'une scrupuleuse honnêteté connaît quelques trublions capables de vous gâcher un voyage. J'ai pour habitude de faire confiance à tout le monde sans toutefois perdre le simple bon sens comme laisser traîner passeport, chèques et caméra. Peut-être est-ce là un art de voyager ?

La confiance.

Admettre qu'autrui n'est qu'un autre soi-même.

Elle s'évapore parfois rapidement dans certains véhicules où l'aimable conducteur n'a rien de la dextérité des pilotes de formule un. L'accident guette l'auto-stoppeur en permanence. Plus on roule, plus les probabilités augmentent. Et c'est là où la chance entre en jeu. J'ai personnellement effectué mes 400 000 km à bord de quelque deux mille véhicules sans accidents notoires. Des petites

coupures, des bosses, un choc dans le dos, mais rien de grave en somme. John a eu un autre sort.

Je l'ai connu sur le petit vapeur qui descendait le Rajang à Bornéo. Passionné d'ethnologie, il voulait connaître les Dayaks, les habitants des maisons-longues, les prétendus « coupeurs de têtes » et, comme beaucoup d'étudiants américains, il avait décidé de prendre une année « off », une année de liberté pour parfaire son étude sur place, ce qui est parfaitement admis outre-Atlantique. En route, le hasard lui avait fait rencontrer Penny, jeune Anglaise, brave comme le sont les filles d'Albion, qui boulinguait depuis plusieurs mois. Ils étaient très amoureux, la tendresse est belle à voir. La première fois, je les ai trouvés enlacés sur le pont. Ils trouvaient apparemment plus de splendeurs dans leurs yeux que dans la luxuriante forêt vierge environnante. Dès la fin du voyage, c'était décidé, ils se marieraient. Ils parlaient trousseau, maison, enfants. Je n'osais pas trop les déranger, pourtant nous avions tant d'impressions à échanger. Je les ai revus ensuite au fil des pays comme cela est courant entre routards. Sans rendez-vous, on se retrouve ici et là. On se salue, on partage les dernières expériences, on se quitte. On est libre. A son gré, la route réunit, sépare.

A Bangkok, très exaltés, ils m'ont raconté par le menu le mariage dayak auquel ils eurent la chance et l'honneur d'assister. Cérémonie qui les touchait profondément, préfiguration de la leur. Les coups de gong de la forêt résonnaient comme des volées de cloches sous une voûte d'église. Le bonheur transperçait leur récit. Nous nous sommes retrouvés ensuite dans les ruines d'Angkor Vat perchés sur d'imposantes bicyclettes. Coups de sonnettes, rires. Puis sous les balles au Viêt-nam. Je voyais grandir leur amour à chaque étape. Ça me donnait presque envie d'avoir, moi aussi, une compagne de voyage. Les semaines passèrent. Un beau matin, à Tokyo, dans le bureau de l'Intourist, je vois rentrer Penny, seule. J'attends, pensant voir apparaître John, je m'étais tellement habitué à les voir ensemble. Je suis surpris, non pas de retrouver Penny après tant de temps, la route offre ces joies-là, c'est presque « normal », mais de la retrouver seule.

- Où est John ?

Son regard se voile de tristesse.

- Mort. Tué. Dans un accident de voiture. Un camion a écrasé l'arrière de notre Toyota sur l'île de Hokkaido. Dans un croisement. Ce fut épouvantable. J'ai perdu connaissance. J'étais devant, je m'en suis tirée.

Son bras dans le plâtre, ses ecchymoses à la face témoignaient de l'authenticité des faits. Tribut à la mécanisation, la rançon de la route est élevée.

L'accident peut arrêter un voyage, je le craignais tout comme les grosses maladies dont j'ai parlé dans un chapitre précédent. Il est des choses bénignes que je craignais également pour n'en pas connaître la nature exacte, je veux parler des parasites de tout acabit qui faisaient du stop sur moi !

Imprudent, je marchais en savates de plage en Afrique, ce qui me faisait ramasser régulièrement des petits nids d'œufs blancs sous la plante des pieds. Un

infirmier de brousse m'avait enseigné à extraire ce caviar peu ordinaire d'un coup d'épingle. Quant aux vers de toutes sortes qui prenaient mon estomac pour un hamac, je les régalaï de temps à autre d'une bonne ration de poison. Seul, un ver mexicain a déjoué toutes mes défenses. Olé ! Ce curieux routard de race vermifuge voyageait d'un doigt de pied à l'autre en laissant une traînée rouge de son sinueux parcours. Tant que je ne souffre pas, je prends les choses calmement. Cet intrus avait déjà parcouru trois orteils lorsque j'atteignis le pays de la prophylaxie par excellence : le Canada.

A l'hôpital super-luisant, des infirmières astiquées me firent dénuder de pied en cap ! Paré d'un revêtement blanc immaculé, je dus affronter moult spécialistes tous plus perplexes les uns que les autres. Ils parlaient d'enlever un morceau de peau, de l'examiner pendant un mois. Apparemment, ce genre de bestiole leur était totalement étranger. Salut à tous, j'ai préféré emmener mon ver-stoppeur. Quand je suis repassé au Mexique, il m'a quitté, le terrible hiver alaskien lui avait suffi. Moins fou que moi, il a préféré rester au chaud soleil de son pays.

Et les bagarres ? Peut-on voyager sans prendre de coups ? Ils ont émaillé mon parcours et les premiers tombèrent dans les favelas de Rio, les taudis qui gangrènent les pains de sucre. Je le savais, on m'avait prévenu, les guides touristiques le mentionnent en encre grasse et rouge : tout visiteur est un candidat à l'agression, la misère est si grande. Un Français dégingandé se vantait auprès de moi de les avoir traversées sans se faire détrouser. Il est vrai qu'il y était allé en maillot de bain à midi ! Je m'y promenais seul vers le coup de minuit à la recherche des rites magiques du vaudou. Dès que les premiers « marrons » firent jaillir des gerbes d'étincelles de mes yeux dans un bar crasseux puant l'alcool de canne à sucre, je pris mes jambes à mon cou. Une poursuite effrénée dans le noir. Rien de très grave, je cours vite et j'ai semé tout mon beau monde dans les ruelles pentues et boueuses pour retrouver les lumières rassurantes de la grande ville. Je dois avouer qu'en matière de bagarre, je n'en n'étais pas à mon premier gnon.

Avant mon départ de France, j'avais été kidnappé sur un trottoir humide de Brunoy, une soirée d'automne. A quinze ans. Une traction avant noire comme dans les meilleurs romans policiers, au retour du cinéma vers minuit. Seul contre quatre hommes masqués, je m'étais défendu comme un beau diable avant d'être ligoté dans un sac de jute et balancé sans ménagement dans le coffre. Mon cœur battait à grands coups, il ne savait pas encore que je le mènerais d'émotions en émotions. Mais je n'avais pas choisi celle-là. Pourquoi me kidnapper ? Moi ? fils de smicard. Pour une rançon ? ce devait être une erreur ? Ma raison faisait feu de tous bois. « Ils » ont dû se tromper. Je connaissais bien ma ville mais la voiture prenait trop de virages pour que je retienne le lieu de ma destination. J'étais perdu, tremblant de frayeur, jusqu'au moment où je reconnus la voix de l'un de mes agresseurs. Un chef scout. Il n'avait rien imaginé de mieux que ce moyen pour m'emmener à la totemisation, cérémonie secrète d'inspiration

indienne où le novice se voit attribuer après un certain nombre d'épreuves, son totem, un nom d'animal. Le scoutisme m'avait préparé non seulement à l'effort de la route mais aussi à l'apprentissage de la peur ! Je fus « totemisé » : fouine babillarde. La fouine est un mammifère curieux, fureteur, malin. Babillard signifie « qui parle beaucoup ». J'allais prouver la justesse de ces qualificatifs en quittant mon chez moi quelques mois plus tard.

Dès le premier pays, l'Ecosse, je dus faire face à une bande de teddy-boys, blousons noirs version britannique des années cinquante, qui cherchaient à me taillader les joues à coup de rasoir, leur sport favori. Une bagarre terrible sur un quai de gare à Glasgow sous les yeux d'une foule impassible. Bagarre qui me laissa sanguinolent sur le bitume. Plus tard, en Allemagne, je travaillais dans un hôtel où le plongeur, ancien légionnaire en cavale, « kassait la kueule », pas mal de dents et faisait saigner régulièrement des employés pour le plaisir ou le souvenir avant que la police ne l'arrête. Sa porte de chambre faisait face à la mienne !

Je ne suis pas taillé en armoire. Même sans provoquer, j'ai reçu des coups. En cas d'urgence, pour moi, un sprint vaut toutes les armes.

Faire confiance n'empêche pas d'être réaliste. Mais n'exagérons pas. J'ai vu des routards partir avec flingues et poignards. Comment peut-on approcher les autres avec ce harnachement guerrier ? Comme Attila et sa horde ? S'armer crée un état d'esprit incompatible avec le voyage, fausse le contact, dénature l'amitié. L'époque des expéditions à coups de feu de Stanley est révolue, sans oublier que les douanes ont de fortes chances de confisquer ces jouets. Je n'avais pas de bâton, pas même un canif, rien qu'un cœur prêt à la fraternité.

Le stop n'est pas facile, c'est évident. Je préférerais oublier douaniers et consuls, égoïstes et indifférents, racistes et brutes. Cependant ce que je ne peux oublier, ce sont les flics. Les flics mexicains, ils ont été tellement sympa : je dormais chez eux dans leur commissariat et ils m'organisaient mes « lifts ». Ceux de Formose m'invitaient de force à l'hôtel.

Je n'en dirais pas autant de tous les flics du monde. Que de fois ont-ils pu me contrôler ! Tout cela, parce que j'avais un sac sur le dos, une tenue pas toujours orthodoxe et souvent les cheveux moins courts qu'ils ne le portaient eux-mêmes. Au retour en France, quatre fois sur deux cent cinquante kilomètres :

- Vos papiers !

Et en Amérique, le stop est interdit par la loi dans quarante-huit Etats sur cinquante, mais toléré sous certaines conditions. Je me renseignais auprès des stoppeurs locaux pour éviter les arrestations.

Ce jour-là, j'avais décidé de sortir de Los Angeles – une des villes les plus monstrueuses du monde – en stop, bien sûr et à partir du centre, ce qui est une gageure. En général, il est préférable de gagner la périphérie en bus. Mais j'avais envie de voir comme ça, si ça pouvait marcher.

Je connaissais parfaitement les conditions dans lesquelles le stop est toléré. Elles sont simples : il suffit de se poster à l'entrée des autoroutes, mais en

prenant garde de se trouver avant le panneau en indiquant l'entrée et de se tenir bien sagement les deux pieds sur le trottoir. J'ai tout d'abord longuement cherché ma bretelle pour Las Vegas, ce n'est pas une petite affaire et puis, dans le cadre exact de ce qui est toléré, j'ai attendu. J'ai même attendu longtemps de 9 heures à 18 heures. C'est dire si j'ai eu le temps de déguster une bonne dose d'oxyde de carbone et de poussière californienne.

Ce jour-là, je n'ai pas eu de chance, d'abord parce qu'un flic m'a collé un procès-verbal et ensuite parce que je n'ai pas pu aller très loin : quarante kilomètres seulement. Mais revenons au flic :

- Jeune homme, le stop est interdit, vos papiers ! Je vous fous une amende.

-!

Il commence à remplir le formulaire détachable.

- Je m'excuse, mais je me trouve avant le poteau d'entrée et c'est toléré.

- Non, me dit le gros motard transpirant, vous l'avez dépassé.

- Mais enfin, tenez, il est là sous vos yeux, regardez !

- Non, non, c'est celui-là qui m'intéresse.

Et il me désigne un autre panneau, situé sur une bretelle parallèle qui partait, en effet, d'un peu plus bas, mais qui n'était pas la bretelle de Las Vegas.

- Mais ce n'est pas ma direction !

- Je m'en moque. De toute façon, j'aime pas les hippies, vous aurez votre P.V.

- Enfin, monsieur l'agent, soyez gentil. Je fais le tour du monde en stop, je n'ai pas beaucoup d'argent. Je suis Français, *French from France*, et je ne connais pas la ville.

- Et même si vous étiez John Clôde Kellii (Jean-Claude Killy), je vous la foudrais cette amende. *You see what I mean?* Compris ?

Du coup, j'ai refusé de payer et je lui ai refilé une adresse bidon, quelque part au Canada. Il peut toujours courir et les convocations de tribunal pleuvoir à cette adresse, je fais le tour du monde et pas celui des flics. Salut ! Toujours est-il que je possède une sorte de trophée : un P.V. américain pour avoir fait de l'auto-stop. Je l'ai soigneusement conservé dans mon journal de bord.

Flics, militaires, autorités de toutes sortes, consuls, douaniers et autres uniformes s'acharnent donc sur le stoppeur avec le vague sentiment que celui-ci dérange l'ordre établi et cherche à se jouer de leurs embrouillaminis de règlements plus ou moins justifiés. Ont-ils peur de perdre une épaulette ? Pourtant le stoppeur n'a pas besoin de cela ; aussi pénible que l'homme avec ses formalités, son racisme, ses armes à feu ou sa perversité, il doit chaque jour affronter un autre défi : les éléments. L'homme n'agace que de temps à autre, il laisse du répit, les éléments, eux, sont continuellement présents. Dehors, sans protection aucune, le routard est à la merci du vent, de la pluie, de la grêle, du brouillard, du gel, de la neige, des grands froids, des chaleurs extrêmes, des tempêtes, des cyclones. J'ai même vécu plusieurs tremblements de terre et deux glissements de terrain !

Chaque matin, mon regard se portait vers mon partenaire de tous les jours : le ciel. Je l'examinais soigneusement dans tous les recoins, le front soucieux, lui demandant secrètement quelle somme de souffrances il avait décidé de m'infliger en ce nouveau jour. Je reniflais l'air, humais le vent. Je lui savais gré de m'accorder des journées de printemps, des journées parfumées de fleurs, des températures clémentes. De garder le vent à l'étable, la pluie et la neige dans le réservoir, de se montrer sans son maquillage de brumes déprimantes, bleu et souriant. Pour réussir mon voyage, j'ai dû surveiller autant la température que mon propre poids. Si le ciel s'irritait et déclenchait les éléments, je me raidissais prêt à le combattre. Les extrêmes de températures ont constitué mes pires ennemis, mais ils ne m'ont pas fait abdiquer.

De Fairbanks, terminus de la route de l'Alaska, je voulais franchir le cercle polaire encore plus au nord. Une de ces lignes imaginaires qui enflamment l'esprit. En stop, bien entendu. Seuls les gros avions effectuent des déplacements en hiver car les petits Pipers risquent de se perdre dans les blizzards et, une fois au sol, sont incapables de réchauffer leur moteur. Malheureusement, les gros avions sont pratiquement inaccessibles aux stoppeurs. Ayant appris qu'une compagnie texane expédiait du matériel de forage à Prudhoe Bay, en bordure de l'océan Arctique, bien au-delà du cercle polaire, je me dirige vers l'aéroport.

Caché derrière une cagoule rouge cerclée de noir aux yeux, un vrai masque de bandit, je m'enfonçais ainsi chaque matin dans la terrible nuit polaire. Le soleil d'une pâleur malade ne faisait qu'un petit saut de principe par-dessus l'horizon de 11 heures à 3 heures. Je portais tous mes habits en double, triple ou même quadruple. Grâce à l'Armée du Salut, je me gagnais mes jambes de deux caleçons longs de coton, l'un servant à boucher les trous de l'autre. Mais rien à faire, par moins 45°C, aucun vêtement conventionnel quelle que soit son épaisseur ne protège vraiment. Les travailleurs du Grand Nord ont des combinaisons spéciales. Mon temps dehors était donc très limité et la souffrance assurée. Je devais me sermonner fortement pour me jeter dans cet épouvantable congélateur parfois dès 4 heures du matin pour tenter d'accrocher le premier décollage. Ouvrir la porte était un supplice, la température étant encore plus basse. Il est difficile d'imaginer une telle température en France, cela veut dire, par exemple, que les pneus des voitures gèlent. La partie plate due au poids du véhicule ne s'arrondit pas tout de suite et on a l'impression au démarrage de rouler sur des roues carrées ! Avant de sortir, je m'empiffrais de porridge, toasts, oeufs frits, marmelade, poisons fumés et j'ingurgitais du café brûlant. L'expérience m'avait enseigné qu'il est impératif de manger pour braver le froid.

L'effort était démesuré. Cinq kilomètres d'une neige au rebord cassant et dur où je m'enfonçais jusqu'au genou. Terrain glissant ou mou, chaque pas m'essoufflait. Je faisais des arrêts pour reprendre haleine dans ce silence impressionnant, cette noirceur accablante.

A l'arrivée, je m'arc-boutais plusieurs minutes sur un radiateur brûlant avant de pouvoir articuler un seul mot. Mes lèvres perdaient lentement leur violet, mes

joues se « démarbraient ». Les pilotes, habitués à ma silhouette sortant du brouillard, s'esclaffaient : « Tiens, voilà le *crazy Frenchman* ! »

Je comptais sur ces pilotes car leur patron m'avait vertement mis à la porte le jour de ma requête : « Je n'ai pas de temps à perdre avec les hippies. »

On ne pouvait atterrir à Prudhoe Bay qu'en hiver, sur une piste de glace. En été, les marais interdisent l'approche. Mes braves pilotes attendaient le coup de fil de la banquise pour leur donner le feu vert : pas de nuages, un vent favorable, on pouvait décoller.

L'envie de me monter à bord ne leur manquait pas, mais les règlements, les problèmes d'assurances les faisaient réfléchir. Le septième jour, le capitaine Boland m'accepta : « Je n'ai pas le droit, monte quand même, tu l'as bien mérité. Grimpe devant dans la cabine de pilotage, j'arrive. »

Au retour, il m'a même offert un certificat de passage du cercle Arctique, trophée que je chéris encore plus que mon P.V.

La chaleur extrême n'est pas plus supportable que l'extrême froid. Evidemment, il faut moins d'habits et l'on peut dormir n'importe où. Ou presque, à cause des moustiques. Les dangers d'engelures se transforment en risques de brûlures, l'engourdissement en insolation.

En Australie, un immense désert surchauffé quatorze fois grand comme la France, le thermomètre ne descendait pas en dessous de soixante degrés : je me sentais anéanti. Alors que le froid oblige à se démenner, je n'avais qu'une envie : rester immobile. Je vivais en short et j'avais attrapé à l'intérieur de mes cuisses de douloureuses cloques qui crevaient régulièrement et coulaient le long mes jambes. Le moindre contact avec ma peau me faisait hurler de douleur. De plus, je ne pouvais plus rien avaler de solide. Pendant une semaine, je n'ai fait que boire. Plus de cinq litres de liquide par jour, de l'eau, du lait, du jus d'orange, du chocolat glacé, du coca. Pour fixer le liquide, j'avalais des poignées de sel, sous peine d'avoir des douleurs en urinant. Le moindre effort faisait ruisseler mon corps.

Selon le type de chaleur, le corps réagit différemment. Si ce climat « de four », très sec, me paralysait, les climats tropicaux humides, eux, me débilitaient. A Manaus, par exemple, au cœur de l'Amazonie, le moindre geste exige un effort immense. Je me sentais personnellement réduit à l'état de larve et je compatissais avec l'aï, ce singe arboricole d'Amérique du Sud à mouvements lents, traité de paresseux. Peut-être subissais-je les séquelles d'un séjour de deux années au Congo ? Séjour qui m'avait rendu à l'Europe transformé en ombre de moi-même.

Je ne sais ce qui est le plus dur à supporter : le froid, la chaleur, la pluie, la neige ou le vent. Ce dernier a pour effet d'exciter les autres d'une façon diabolique. Il triple le froid, rend la chaleur brûlante, fait cingler la neige et transforme la pluie en fléchettes. Je supportais le reste, je haïssais le vent. Le vent qui me projetait la poussière, la terre et le sable dans les yeux. Un kawé à capuche est indispensable pour lutter contre, pour le couper. Quand il soufflait,

le moindre poteau me servait de protection ; il me forçait dans ses moments de violence à chercher refuge, à m'allonger sur la route. Je lui parlais, je l'insultais, je criais à pleins poumons pour couvrir son sifflement.

Si le toit de la cabine d'un camion est incontestablement le meilleur endroit pour voyager car on domine la nature, on a le temps de l'admirer et la possibilité de la respirer, le vent cinglant rend le déplacement meurtrier en pays froid. J'ai eu deux doigts gelés en Patagonie exposé sur la plate-forme découverte d'une camionnette. Une nuit, dans les hauteurs de la Sierra mexicaine, un camion chargé d'oranges s'arrête.

- Tu peux monter derrière, dit le chauffeur qui ajoute en riant, mais ne mange pas d'oranges, je les ai comptées !

Il n'avait rien à craindre, j'en étais bien incapable, ma bouche gercée par le vent cruel m'empêchait de mouvoir les lèvres !

En cas de pluie, j'abandonnais tout simplement. Mes habits n'étaient pas imperméables. Pourquoi risquer un rhume ? Et puis, j'ai vite compris que les chauffeurs ne veulent pas mouiller leur banquette. Certains pensent qu'ils vont les apitoyer. Erreur !

Aucun conducteur ne veut mouiller son siège. Même réflexe avec un blessé, il ne veut pas le souiller de sang. J'attendais donc la fin de la pluie, à moins de trouver un abri, un gros arbre, un garage pas trop éloignés de la route d'où je pouvais agiter le pouce en restant au sec. J'ai « stoppé » des voitures à trente mètres de distance. C'est aussi pour cette raison que, chaque jour, je scrutais le ciel.

Les plus grandes peur m'ont été données par les hommes, les plus grandes souffrances infligées par les climats, toutefois la difficulté majeure provient de l'isolement, de ce continuel sentiment de « flotter dans l'espace », sans rien de stable sous les pieds ni de solide où se raccrocher. Dans le cosmos, les astronautes sont reliés par un cordon à leur fusée. Le stoppeur a coupé tout cordon. Le manque de confort, de sécurité et d'affection augmente cette impression de vide.

L'Occidental que je suis a été habitué à un tas de gadgets inutiles, à un excès de confort pas toujours bienfaisant. Même nos campings s'équipent de douche chaude, d'appareils électriques et éviers à vaisselle ! Il est dur à l'Occidental de vivre au ras du sol, dans l'élémentaire, près des éléments.

La route dépouille, exige une sobriété que tout le monde ne saurait accepter. Avec elle, j'ai fait l'expérience de la précarité, je me suis retrouvé face à moi-même. Non pas dans un face-à-face de moine protégé par un solide couvent aux jardins splendides et à la musique céleste, mais dans une lutte au corps à corps avec la survie. Expérience que subissent involontairement certains hommes dans les grands cataclysmes, les exodes, les guerres et les révolutions. Expérience consentie dans mon cas où j'ai compris que l'on peut vivre correctement de peu.

Les murs épais, les comptes en banque importants, les amis puissants et nombreux nous sécurisent. Sensation fautive puisque basée sur l'avoir. Toutes ces

choses contingentes peuvent, en effet, disparaître du jour au lendemain. La sensation de sécurité, d'ordre purement psychologique, ne devient réelle qu'avec la confiance en soi. C'est-à-dire avec la certitude de se sentir capable de faire le pas suivant. Certitude qui demande de s'ajuster aux lois cosmiques, de comprendre notre total degré de dépendance du créé.

Quant à l'affection, personne ne peut s'en passer ; l'homme est un être de relation.

8 / La solitude

- Ne vous êtes-vous pas senti seul pendant ce voyage ?

Quatre milliards d'individus environ peuplent la terre ; en vérité, il est difficile d'y être seul. Même dans les déserts les plus arides, les forêts les plus denses ou dans des coins apparemment inhabités, au bout de quelques heures apparaissaient, à ma grande surprise, des indigènes.

Il était des soirs où, après avoir été assailli toute la journée, je n'avais qu'une envie, me retrouver seul, en tête à tête avec moi-même pour souffler un peu.

C'est un phénomène propre aux seuls pays industrialisés que de voir des gens se côtoyer toute une journée sans s'adresser la parole. Parce qu'ils ne se connaissent pas. Parce qu'ils courent à leurs vaines agitations. Parce qu'ils se méfient. J'ai souffert aux U.S.A., en Suède, par exemple, où je voyais défiler toutes ces ombres à antennes repliées avec lesquelles il est impossible d'établir le contact. Pourtant, un sourire découvert dans un visage inconnu à la fin d'une journée harassante vaut tous les élixirs du monde.

On peut être seul à deux : la présence physique de l'autre ne suffit pas à briser la solitude. Encore faut-il pouvoir communiquer. Cela ne dépend pas, je crois, du temps de présence. Une minute d'intense communication, cette minute où l'on est vraiment « compris », compte souvent plus dans une année que le reste des jours anodins. Et cette minute heureuse ne jaillit qu'entre des êtres accordés au même diapason. La communication est une question d'accord, de résonance. L'expérience de deux pianos bien accordés placés à une certaine distance le prouve : si on frappe une des touches d'un clavier, il donne un son, mais l'autre piano répond aussi, comme si quelqu'un avait frappé la touche correspondante.

Sur la route, le temps est trop bref pour approfondir une amitié. On passe. Mais le fait de rencontrer beaucoup d'individus offre la possibilité de trouver sa « résonance » assez régulièrement. C'est la loi des nombres : dans la multitude de ces rencontres, fatalement, on trouve des gens qui vibrent sur la même longueur d'ondes que soi, donc, le moyen par là même de briser sa solitude. Plus que dans la vie courante où les rencontres sont peu nombreuses et obligent parfois de se contenter de partenaires émettant sur une longueur d'ondes différente, ce qui donne les pauvres rapports que l'on connaît. Certes, il faut savoir se satisfaire de cette minute. Mais le fait qu'elle se répète enlève la sensation de solitude, tel fut mon cas. De plus, passer rapidement à un autre avantage : l'âme n'a pas le temps de se laisser souiller par les mesquineries des hommes, d'accumuler l'effet nocif de leurs médisances et méchancetés qui brouillerait sa musique comme la poussière tombée sur un disque. L'eau de source qui court reste fraîche et pétillante, celle de l'étang statique se couvre de rides.

La crainte de solitude sur la route n'est donc pas fondée à moins de ne pas être réceptif : un visage fermé, une pensée obtuse, un cœur aride n'engendrent pas les amitiés.

« Montre à ton voisin un visage souriant » est le seul conseil que je me permettrais de donner aux routards car le bon caractère est la plus belle des parures. Et qui veut vivre avec des gens dépenaillés ?

Alors, « il faut avoir une bonne tête pour que ça marche », me disait Patrice Laffont au cours d'une émission de télévision sur le stop. Sa remarque me surprit. A bien y réfléchir, c'est vrai, un visage heureux facilite les contacts. C'est une porte ouverte.

Tout dépend de soi. Pourquoi immédiatement accabler l'autre quand les choses ne tournent pas rond ? Au niveau national, même chose, c'est toujours la faute du pays voisin ! N'est-il pas plus sage de regarder d'abord en soi ? J'étais rempli de tristesse à voir des auto-stoppeurs maugréer contre les automobilistes ne s'arrêtant pas, en parler avec mépris, leur faire des gestes d'insulte. A quoi bon ? Cela ne les fera pas progresser plus vite.

Il faut comprendre qu'un état d'esprit négatif cloisonne dans la solitude et que l'on doit donner le ton soi-même : « émettre » le premier et n'attendre de l'autre qu'une résonance.

J'étais si exalté durant mon voyage que je projetais sur les autres mon propre état d'âme. Mon bonheur. Combien me paraissent ternes certains amis revus depuis mon retour. Ce sont pourtant les mêmes individus mais j'ai cessé de les « irradier ».

Ainsi, au fond de chacun de nous, se ronge prisonnière des murs de la peur, dame solitude. Murs qui tombent lorsqu'on décide de faire le premier pas vers l'autre. Ce pas de l'amour libère des forces extraordinaires et renverse tous les murs.

Mais, lorsque l'on me parle de solitude, c'est d'abord au manque d'affection que l'on pense. Sujet délicat qui intrigue beaucoup les Français : « Et les filles ? »

L'affection est vitale, la sexualité est facteur d'équilibre ; les concilier, comme chacun sait, n'est pas facile. Car faire l'amour sans amour est déprimant. Par ailleurs le désir est là qui se moque de l'affection.

Est-il possible au routard solitaire de vivre son affection et sa sexualité d'une façon normale ? Je ne le crois pas. Comme pour d'autres aspects de son voyage, il devra "s'accommoder". Renoncer pour sublimer. Mais, en prenant la route, n'a-t-il pas déjà choisi son amant ? Les véritables aventuriers font l'amour avec les éléments.

Voyager avec sa propre compagne serait-il la réponse à ce dilemme ? Je n'en suis pas sûr, non plus.

D'abord, la sécurité affective se nourrit d'un certain abandon de l'un à l'autre ce qui n'est pas forcément bon pour le voyage qui, lui, réclame une tension constante pour affronter les difficultés. Ensuite, c'est peut-être par les femmes

que l'on connaît le mieux un pays. A travers elles, on se sent intégré dans le sol nouveau, on se nourrit au suc du terroir. On prend racine. Mais comment bien connaître les femmes du pays si l'on vient avec sa propre compagne ?

Une compagne change complètement la face du voyage : elle adoucit les contours et rend moins audacieux. Au regard des autres, le couple en voyage rassure et la société l'accueille très bien partout. Mais l'expérience ainsi vécue est totalement différente. Le partage empêche de se dédier intensément à la route, à sa recherche, à son étude. La concentration n'est-elle pas au prix de la solitude ?

C'est une question de choix : je n'aurais jamais osé faire subir à un autre le régime auquel je m'astreignais. Compagne ou compagnon, d'ailleurs.

Il m'est presque impossible « d'approcher » une femme, si je n'ai quelques sentiments à son égard. Mon ami Philipps, un stoppeur anglais au long cours, se plaignait, à Singapour, de ce que les prostituées ne lui donnaient aucune affection ! « Elles ne sont pas payées pour cela », lui rétorquais-je. Je n'ai jamais fréquenté ces dames dont j'ai le commerce en horreur.

Cela ne m'a pas empêché d'aller voir le quartier à marins de « Suzie Wong » à Hong Kong, les femmes en cage à Calcutta, la zone rouge de port d'Amsterdam, les rues spécialisées pour Américains à Bangkok, les fameux sérails de la rue en pente de la Corne d'Or à Istanbul et bien d'autres lieux aussi tristes, de parler avec ces malheureuses et leurs clients, de sentir cette détresse car ma curiosité me poussait partout. On m'a proposé aussi des fillettes de dix, douze ans, des petits gars, expériences qui faisaient la fierté de certains de nos militaires d'Indochine, par exemple ! Non, merci.

Restait donc, dans ce domaine de l'amour, le petit bonheur la chance. Petit bonheur vraiment petit lorsqu'on passe vite. Encore plus réduit lorsqu'on garde des exigences sur la qualité de la partenaire. Aussi, mon expérience est fort limitée, je n'ai pas « goûté » comme on dit à Tahiti, à toutes les femmes de la terre, loin de là.

La pilule déjà utilisée en 1967, à mon départ a changé bien des choses. Libéré les rapports sexuels.

Le routard est susceptible de rencontrer deux types de femme en chemin : celles qui, comme lui « font » la route et celles du pays.

Les filles que l'on trouve le plus sur la route sont d'origine anglo-saxonne ; elles sont relativement faciles à connaître, leur approche de l'amour étant très pragmatique :

- *Do you feel better now ?* tu te sens mieux maintenant ? me demandait tout naturellement l'une d'elles !

Comme si j'avais pris un médicament !

Le fait qu'elles soient déjà sur la route les rend encore plus libres car elles n'ont de compte à rendre à personne. Je ne veux pas dire que la route leur fait faire n'importe quoi, elles vivent leurs pulsions avec moins d'inhibitions tout simplement.

Avoir des rapports sexuels avec des indigènes est bien plus délicat et varie suivant les continents et les tabous locaux. Depuis les îles polynésiennes, où le célibataire est objet de ridicule, aux pays arabes qui voilent leurs femmes. De l'Amérique où la femme propose à l'Asie où il est du plus mauvais goût de l'effleurer en public.

Dans le monde, pas de différence fondamentale : l'homme et la femme connaissent partout l'élan physique, ont besoin « d'amour ». Le fond est le même, seule la forme diffère. L'art de faire la cour varie suivant les latitudes, mais l'attrait mutuel se joue de bien des obstacles.

On ne courtise pas une Française comme une Anglaise pour qui le baiser sur la bouche ne veut rien dire, encore moins une Persane derrière son voile comme une Américaine imbuë de sens pratique. Ou les Brésiliennes qui caressent en parlant ! En Asie, continent du mysticisme, j'ai été touché par l'aspect à la fois très éthéré et très sensuel de la relation amoureuse. J'y ai appris une leçon :

Que l'on peut rester chaste !

En effet, la femme garde une grande discrétion, on ne la touche jamais en public ; la publicité, les journaux et le cinéma sont réservés, si bien que n'étant pas sollicité, provoqué constamment comme en Occident, on se calme. La pensée n'est pas obnubilée par le sexe uniquement. Ce sexe qui finalement tue l'amour chez nous.

Il est prouvé scientifiquement que le plaisir sexuel est commandé par une glande logée à la base du cerveau, ce qui signifie qu'il peut être contrôlé. En d'autres termes, la chasteté est très possible.

Deux autres facteurs importants entrent en jeu dans les rapports amoureux du routard, en dehors de sa propre libido : la fatigue et les maladies.

Vers la fin de mon parcours, la fatigue était devenue si écrasante que je n'avais plus qu'une envie, le soir, en m'allongeant dans mon fossé : récupérer. Les besoins sexuels passent après ceux de l'alimentation et du repos, soucis majeurs du routard.

La crainte des maladies vénériennes m'a maintes fois fait réfléchir. J'avais toujours en tête l'image de mes infortunés copains de régiment, au Congo, pêchant avec leur sexe enflé dans la grande cuvette commune remplie de permanganate violet après les « visites » au village africain.

Au bord de la mer Rouge, un soir, à Eilat, dans un bosquet peuplé de hippies, je m'étais allongé pour passer la nuit. Détendu, mon esprit errait dans l'obscurité ; j'écoutais craquer les dernières braises d'un feu proche. Une fille en vadrouille dont je ne vis jamais le visage vint dérouler à tâtons son duvet près du mien, une Australienne, je crois, à son accent. Nous avons bavardé longuement. Philosophé un peu. Nous nous sommes rapprochés. La chaleur des corps aidant, nous avons fait l'amour. Le matin quand je me suis réveillé, elle n'était plus là. Je n'ai jamais su son nom, je me rappelle seulement qu'elle était un peu grasse.

Une autre fois, c'était en Grèce, j'étais parti avec une étudiante américaine rencontrée à Corfou grimper le mont Parnasse en savates de plage ! Nous avons

passé la nuit précédente sous un pont, en lutte avec d'affreux moustiques. Je me souviens particulièrement d'elle car elle voyageait sans dessous de rechange. Chaque jour, elle lavait consciencieusement sa petite culotte au premier ruisseau ou lavabo qu'elle trouvait. En l'occurrence, ce fut celui de la police dans le dernier village : elle la faisait sécher sur elle, se promenant quelques heures avec un jean mouillé à la hauteur des reins.

Dans la forêt pentue, nous nous sommes trompés de chemin, mon étudiante et moi, et la nuit nous a surpris loin du sommet de la montagne des dieux. Nous avons trouvé refuge dans une exquise petite chapelle orthodoxe apparemment abandonnée, perdue dans une clairière. L'intérieur était glacial. Après avoir ramassé des brindilles à l'aveuglette dans les alentours, nous avons fait un bon feu auquel j'avais rajouté quelques bouts d'encens qui traînaient par là. Nous avons allumé toutes les bougies. Dehors, le vent sifflait. Je l'ai « aimée » dans ce décor psychédélique à rendre jaloux tous les hippies de San Francisco ! La flamme du brasier faisait danser les icônes, briller leurs argents et verroteries, les têtes de saints s'allongeaient comme des démons, les halos prenaient des allures de cornes. L'ombre des bras des chandeliers grandissait, diminuait sur l'écran des murs blancs, celle des lustres surchargés tournoyait au plafond. Nous avons trouvé notre Parnasse !

La beauté et le charme n'ont pas de frontières. Comment ne suis-je pas tombé amoureux à travers toutes ces rencontres ? J'ai commencé à faire du stop à trente ans, période à laquelle le cœur avait déjà fait ses premières armes, connu l'amitié, l'amour. Sur la route, je poursuivais inconsciemment un autre amour, celui de l'absolu. Comme l'araignée, patiemment, sans en avoir conscience, je tissais autour de la terre une grande toile d'amitié aux fils d'harmonie. Cependant, l'amour universel n'est pas pour moi une chose abstraite et lointaine, mais ce premier pas d'ouverture qu'il faut faire chaque jour avec les proches qui nous entourent.

- Moi aussi, je voulais faire le tour du monde...

Combien de fois, ai-je entendu cette ritournelle ? Mon interlocuteur s'était arrêté en route pour une belle situation, un coin agréable ou pour le mariage. Il regardait sa femme avec tendresse, un tantinet de regret dans les yeux. Oui, mais pour réaliser un but, il faut savoir en payer le prix. J'ai parfois aussi envié la douce chaleur du foyer qui m'accueillait, rêvé à une situation sécurisante mais j'étais en marche, déterminé à accomplir mon projet contre vents et marées.

Certains prétendent que le stop est plus dangereux pour les filles. A priori, ce n'est pas inexact, mais il ne faut pas dramatiser. Wendy Myers, une Anglaise qui fit le tour du monde en stop n'a dû se défendre qu'une seule fois en sept ans et encore s'agissait-il du gendre de sa logeuse. Un garçon charmant, lui avait dit la brave dame.

Les voitures s'arrêtant très souvent, il est facile à une jeune fille de faire son choix. Un minimum de flair psychologique est nécessaire. Je sentais personnellement à chaque stop, avant même d'être assis, lorsque le type ouvrait

sa portière si le bout de route allait être agréable ou non. Une stoppeuse peut choisir son chauffeur, voilà son point fort. Un gars ne peut pas se le permettre, il est trop heureux, lui, lorsqu'une voiture s'arrête.

Une fille craintive n'est pas à sa place sur la route, le stop exige une certaine force, je le redis, une certaine assurance, un style particulier. Le chauffeur sent vite si sa passagère est confiante ou non et son attitude se modèlera là-dessus. L'homme est l'homme, le volant n'en sanctifie aucun ! Je ne parle pas, bien entendu, des détraqués ou des maniaques qu'un garçon peut tout aussi bien rencontrer et sur lesquels n'importe qui peut tomber dans son propre quartier.

D'autre part, le bon sens commande à une auto-stoppeuse de prendre garde de se vêtir d'une façon pour le moins décente. Pas de shorts, pas de mini-jupes, pas de décolleté trop généreux, maquillage discret ou mieux pas de maquillage du tout ; un blue-jean, un chemisier fermé ou un vieux pull lâche, un foulard sur les cheveux et les risques diminuent déjà de 90%. Une fois assise, gare à la pose, pas de bras derrière le siège du chauffeur, pas de jambes écartées. Mieux vaut le genre sage et réservé, modèle brodeuse à son ouvrage. Pas de provocation, l'homme n'est que l'homme, je suis bien placé pour le savoir.

Certaines filles s'arment d'une solide épingle. En tout cas, elles peuvent aussi mettre leur sac entre le camionneur et elles par mesure de prudence. Une franche camaraderie, sans crainte, détendue mais réservée est la plus saine des attitudes. Il ne faut pas oublier que beaucoup de chauffeurs sont pères de famille et véhiculent des filles pour les protéger. En outre, plus de la moitié des habitants de la terre sont des femmes : elles auront une tendance naturelle à protéger la voyageuse solitaire.

Les crimes et viols dus à l'auto-stop font la une des journaux tout comme les accidents d'avion. Pourquoi ? Tout simplement parce que le risque est très minime. Fait-on les titres avec les accidents de voiture ou les cocufiages ? Il faut qu'une chose soit rare pour attirer l'attention. Parce qu'un avion tombe, doit-on arrêter de monter en avion ?

Je connais plusieurs amies qui voyagent exactement dans mon style, le dollar par jour, pas d'hôtel. Elles n'en changeraient pour rien au monde. C'est donc possible.

J'ai questionné beaucoup de stoppeuses, il m'est difficile toutefois d'en tirer des statistiques. Certaines m'ont avoué qu'il n'y avait pas d'autres moyens, « qu'il fallait coucher avec le chauffeur » et d'autres m'affirmaient ne jamais avoir permis la moindre familiarité au conducteur. Certaines ont dû effectivement se défendre quelquefois, je ne peux le nier mais cela ne leur arrive-t-il pas dans la vie courante ?

Le pire ennemi n'est peut-être pas l'assaillant mais la panique qui se crée en soi et paralyse toute défense.

En ce qui concerne les stoppeuses, on oublie trop de signaler la riche expérience, les moments agréables et les solides amitiés vécus. Il ne faut pas exagérer. Une fille au caractère confiant, sûre d'elle-même ne devrait pas hésiter

si elle désire partir. Il lui sera facile au pis-aller de se faire des compagnes ou compagnons en route.

La fibre du routard ne choisit pas son sexe. Mais les pays diffèrent.

Le Canada, le Japon, l'Allemagne, la Suède et la Hollande sont sans doute les pays où les chauffeurs font preuve du plus grand sang-froid, de la plus grande courtoisie et d'une extrême réserve. On peut y ajouter les Britanniques.

Ailleurs, chez les Latins notamment, l'homme a davantage tendance à se croire irrésistible. Il est, en général, persuadé d'être un excellent pilote et pense pouvoir conduire d'une seule main.

Le Noir africain n'est pas obsédé, d'abord parce qu'il peut se satisfaire facilement, il porte aussi comme dans beaucoup de pays du tiers monde un grand respect envers la femme blanche. Elle est taboue. Déformation des interdits coloniaux ?

Ce sont sans doute les pays musulmans qui peuvent présenter les plus grands risques. J'ai quelque peine à écrire cela, mais je crois néanmoins dire la pure vérité. Pour le musulman, une femme seule, sans voile ne peut être qu'une prostituée. Le raccourci est saisissant mais il faut reconnaître que l'Occidentale a mauvaise réputation et ne pas en tenir compte serait commettre une erreur. Notre monde a perdu le sens de la réserve et, par conséquent, celui de la provocation.

Mais il ne faut pas croire que sur les routes du monde, on ne trouve aucune fille. Au contraire, j'en ai rencontré plusieurs, nous faisons parfois un bout de route ensemble, c'était sympathique. Les heures passaient plus agréablement. Sans compter que j'avançais beaucoup plus vite.

Je me souviens d'un long parcours avec une autre Américaine, décidément l'esprit pionnier est bien ancré là-bas, dans un camion de déménageur. Mes camions préférés avec ceux qui transportent des fruits. On s'était chacun assis confortablement dans un gros fauteuil. Elle me racontait qu'en Roumanie, prise par la nuit en rase campagne, elle décide d'aller dans un chemin creux en contrebas pour ne pas se faire aveugler par les phares des voitures. Sous la voûte céleste, elle s'endort donc. En pleine nuit, un bruit sourd, une espèce de grondement, comme un piétinement la réveille. Elle s'assoit sur son sac, écarquille les yeux et se voit au beau milieu d'un immense troupeau de moutons ! Des vagues de laine à droite, à gauche, des bêlements, des clochettes, de la poussière, une odeur forte et rance. Les bêtes collées les unes aux autres l'évitaient quand même soigneusement. Si elle était restée allongée, tout se serait bien passé mais sa tête dépassant du troupeau attira l'attention du berger qui se fit vite pressant. Après lui avoir allongé une bonne gifle comme dans les westerns, elle s'en alla dormir un peu plus loin.

Au pied des pyramides d'Uxmal au Yucatan, la route est droite ; les voitures défilaient comme des bolides. Il faisait chaud, j'étais las. Au bout de quatre heures, alors que je me questionnais sur mes chances de « décoller », une jeune Mexicaine, au costume très coloré, vint se planter face à moi, de l'autre côté de l'asphalte.

Elle me sourit.

- Dommage, dit-elle, je vais dans la direction opposée, à Campeche. J'attends le car de Mérida.

- Eh oui ! c'est dommage.

- Vous êtes étranger ?

Et elle traverse, histoire de faire un brin de causerie. Je lui raconte mon histoire et, tandis qu'au loin sourd le bruit d'une voiture, je tends le bras machinalement. Voilà quatre heures que je fais le même geste. Cette fois, miracle. Ça marche. Coup de frein, la portière s'ouvre. *Adios*, ma jolie. Mon sac d'abord, moi ensuite, en une seconde je suis assis. Les deux types font la gueule. Quelque chose ne va pas ?

- Et la *señorita* ? me dit le gros pas rasé assis à l'avant.

- La *señorita* ? Elle n'est pas avec moi, elle attend l'autocar, elle va dans l'autre sens.

Les deux masques se creusent davantage. Misère ! Silence... je claques la portière. On démarre, ouf ! ils n'ont pas eu l'audace de me vider.

Je fais un petit signe amical à la Mexicaine. Salut et *gracias*. C'est vrai que tu as une jolie silhouette. Nous, les Latins, nous sommes tous les mêmes.

9 / Toi, l'automobiliste

Les pages spécialisées de tous les journaux du monde relatent de temps à autre un crime d'auto-stoppeur. Je ne le nie pas, mais je pense que la conclusion qu'on peut en tirer est celle-ci : les assassins font parfois du stop, un point, c'est tout ; car les assassins ne s'attaquent pas qu'aux automobilistes, si j'en crois les mêmes pages spécialisées de nos quotidiens.

Mais puisque l'occasion se présente de tenter d'en finir avec cette réputation, ô combien usurpée, qu'il me soit permis de laisser entrevoir dans quel état d'esprit j'ai parcouru le « Alaska Hiway », route reliant Dawson Creek au Canada à Fairbanks en Alaska.

- Ah ! vous êtes français, me disait-on plusieurs fois par jour au fil des étapes et des « passages », et vous faites de l'auto-stop. Savez-vous que l'année dernière, on a vu un autre auto-stoppeur français, un jeune homme comme vous. Eh bien, il a disparu et quatre mois plus tard on n'a retrouvé que sa main. On n'a jamais su ce qui lui était arrivé. *A Frenchman like you!*

Cette main, toute seule dans la neige, a hanté mon imagination relativement longtemps, je dois le dire. Je n'en ai pas pour autant conclu que les automobilistes sont tous des assassins.

Vous qui avez la chance de posséder une automobile, ne méprisez pas ces silhouettes qui tout au long de la route vous tendent la main, en quelque sorte, et vous demandent bien simplement de les aider. Un jour peut-être, vous-même, serez-vous amené, pour une raison ou une autre, à « faire du pouce ». De toute façon, l'auto-stoppeur ne vous demandera pas d'allonger votre parcours, de vous détourner de votre destination. Avec ou sans lui à votre bord, votre vitesse sera la même, votre moteur consommera autant d'essence ; vous avez simplement une chance d'y gagner un ami. Avez-vous vraiment trop d'amis ? Cet individu, là sur le bord de votre route, vous ne le connaissez pas, il ne vous est rien et pourtant, pour un peu que vous essayez de sortir de votre coquille, si vous savez écouter, il peut vous apporter quelque chose de précieux : deux heures d'amitié et de paix.

Chaque homme a un immense besoin de parler, de s'exprimer et aussi d'être écouté, compris. Qu'il soit assis derrière un volant ou posté dans un virage.

La vitesse toujours plus fantastique de nos inventions a tué le dialogue. Dans nos vies chronométrées, on n'a plus le temps. Comme une bande magnétique défilant à une vitesse trop grande, nos phrases ressemblent de plus en plus à la cacophonie de Donald Duck. Personne n'a encore su corriger l'effet d'accélération. Aujourd'hui, tout le monde parle mais personne n'écoute. Il se dit un maximum de choses dans un minimum de temps. Les médias, la sono, la hi-fi

nous grisent de mots, de sons. De bruit. Nous nous trouvons constamment noyés dans un flot de paroles. Jamais dans l'histoire des hommes, la parole n'a été divulguée aussi loin, aussi vite, sur un champ aussi vaste. Triste jeu qui masque la réalité. Paroles à sens unique, paroles vides de sens ; jamais l'homme ne s'est senti aussi seul.

Le stop se dresse comme une petite digue qui, pour quelques heures, va arrêter ce déferlement insensé en mettant face à face deux individus dans un espace réduit. Deux inconnus. Les yeux fixés dans la même direction, sur la route qui danse et s'efface, ils se retrouvent nus, face à eux-mêmes. Près l'un de l'autre sans que leurs regards s'entrecroisent pouvant éveiller une timidité gênante, ils peuvent ainsi libérer plus facilement leur moi intérieur. Dire ce qu'ils ont sur le cœur. J'aime écouter, comprendre, je cherche à aider. Ce qui m'attire les confidences et nombre de mes voitures ont pris des allures de confessionnal. Sur la route, j'ai sondé le fond des hommes. L'intimité de l'espace clos facilite le dialogue, l'anonymat met à l'aise. Le conducteur, coupé de ses contraintes et tabous habituels, de l'espionnage du village, des voisins, des proches, de la crainte du « qu'en-dira-t-on » pour peu qu'il trouve une oreille attentive dira plus facilement ce qu'il ressent, ce qu'il pense vraiment. Il sait pertinemment que son interlocuteur n'est que de passage, qu'il ne pourra pas lui nuire en allant répéter ses propos. Et s'il le sent compréhensif, bienveillant, il se fera d'autant plus loquace pour se libérer, se soulager de toutes ses petites misères cachées qu'on ne peut avouer sans se créer des problèmes.

Voilà l'instant privilégié, un inconnu de passage prête l'oreille, porte son intérêt sur vos sentiments. Chaque conducteur savait que je continuais ma route, que son aveu resterait secret. Il pouvait se laisser aller, se confier comme ce jeune Mexicain à la moustache frivole conduisant comme un automate sur les hauts plateaux de la sierra. Nerveux, contracté, le visage livide, il crispait ses deux mains sur le volant comme s'il craignait que celui-ci lui échappe. La tension régnant dans cette voiture me laissa d'abord interdit. Quelque chose préoccupait mon compagnon de chemin, l'oppressait. Accaparé par son idée, il prenait mal ses virages et je surveillais avec anxiété les bords de la piste. Les cactus qui griffaient la tôle. Quelque chose te torturait. J'essayais de détendre l'atmosphère avec quelques mots légers, gais, sans conséquences. Lorsqu'il eut saisi que je cherchais à l'apaiser, il s'épancha spontanément.

- *Amigo*, « *es terrible* », je crois que je viens de « mettre » enceinte une mineure. Une petite cousine. Tu comprends, c'est la fête au village et la tequila rend fou. Si son père l'apprend, il me tue. Ça va se savoir dans le village. J'ai peur. Qu'est-ce qu'on va me faire ? J'ai peur...

Nous avons longuement parlé sur cette sente de terre pleine de nids-de-poule. Je me suis vite rendu compte qu'il ignorait tout du fonctionnement sexuel, des lois de la fécondation. Pourtant après bien des questions, j'ai dû admettre le bien-fondé de sa peur irraisonnée : la cousine avait les plus grandes chances d'être enceinte. *Pobre de ella ! Pobre de ti !*

Un moment, il dut s'arrêter. Laissant tourner le moteur, il descendit de voiture pour se libérer les nerfs. Puis, il s'est remis au volant, rabâchant son histoire, secoué par de nombreux soubresauts. Un moment, il décrispa ses mâchoires et se mit à pleurer. Je voyais ses épaules monter et descendre. Confus, gêné par sa douleur, j'ai essayé pourtant, petit à petit, de lui redonner courage. Quand je l'ai quitté, il a esquissé un sourire.

Pour ma part, j'ai donc toujours tenu à rembourser à ma façon, l'ami automobiliste qui me prenait en charge. Comment ? En lui racontant mes voyages lorsqu'il le désirait, en m'intéressant à lui, à sa famille, à ses soucis parfois comme avec ce Mexicain. Lorsque je n'étais pas en forme, je faisais un effort. C'est la moindre des choses. Il m'est arrivé de jouer les mimes Marceau avec des chauffeurs dont je ne connaissais pas la langue. On finissait par se comprendre et par s'offrir quelques éclats de rire qui nous faisaient du bien à tous deux.

- Venez donc dîner avec nous, ma maison vous est ouverte. Ma famille sera heureuse de vous accueillir. Mon frère est un passionné de voyages, il aura mille questions à vous poser. Moi aussi, j'ai été en Nouvelle-Zélande, j'ai des diapos, on pourrait regarder ça...

Combien de fois n'ai-je pas entendu de telles propositions. Combien de fois, ai-je dû aussi à regret en refuser pour continuer d'avancer.

Ne me dites pas que vous seriez incapable d'en faire autant. Il faut pourtant admettre que dans nos sociétés industrialisées, accoster des étrangers est une impossibilité psychique pour la plupart des individus. L'homme reste prisonnier de lui-même, de plein gré, généralement. Nous vivons pourtant tous sur la même terre !

On pense rarement que l'auto-stoppeur lui-même court aussi des risques. Il ne faut pas oublier que nous sommes réputés fainéants, crasseux et assassins. Eh oui, aux yeux de certains, tous les stoppeurs sont des crapules. Le plus étonnant est encore qu'un gars qui pensait peut-être cela, ait pu me prendre à son bord. J'étais en Colombie britannique dans le canyon de la rivière Fraser. Il faisait froid, certes, mais la journée s'annonçait belle. Des enfants jouaient dans la neige. J'étais confiant. Je n'attendis pas très longtemps.

Je m'installe sur le siège du gros Dodge, non sans mal, certaines cabines sont toujours encombrées d'outils, de barres de fer et autres manches de pioche, sans compter d'impressionnants leviers de vitesse. Voilà, je suis calé. Quelque chose, un morceau de bois sans doute, me gêne. Je remue pour me dégager. Dehors, les enfants s'amuse. J'aime leurs cris et leur insouciance. Je les regarde. Merde, ce truc me gêne ! Je dégage le bras pour me libérer et tout en continuant d'observer les enfants, je vais tâter de la main droite pour m'enlever cette espèce de manche. Bizarre, ce n'est pas du bois, c'est froid, c'est lisse. Je me retourne et ouvre des yeux bien grands. Sueur froide, le type tient un colt à long canon braqué dans mes côtes ! Instinctivement, je lève les bras en l'air, glacé de peur. Que me veut-il ? Il y a tant de détraqués dans le monde moderne. Vrai, je ne vais

quand même pas terminer sur la moleskine d'un vulgaire Dodge avec un tout petit trou de rien dans la tempe !

- Mon pote, dans ce bahut, t'as intérêt à te tenir peinard. Compris ? J'ai déjà été attaqué une fois par un rigolo de ton genre, alors ça suffit. Pigé ? T'es prévenu ! O.K. ?

-

Il pose son revolver calmement devant lui, au-dessus du volant, la crosse prête à être saisie. Tout au long du parcours, je garderai le regard fixé sur le barillet chargé.

Certains chauffeurs sont « irréductibles », ils ne prennent personne à bord, sous aucun prétexte. Ces messieurs ont des principes respectables (on ne sait jamais, t'as qu'à travailler et te payer une voiture, etc.). D'autres invitent automatique- ment à prendre place, rien les arrête.

Tel ce Français de Côte-d'Ivoire qui me fit les honneurs de sa Peugeot. Ouvert, très sympathique, style broussard, causant. Il porte un bras en écharpe et plusieurs croix de sparadrap sur la tête. Teint livide, il a l'air de quelqu'un qui sort de l'hôpital. Nous parlons du pays, de l'Afrique, puis du monde en dérive et, une fois de plus, nous le refaisons dans ce cadre de tôle. L'amitié grandit, je me hasarde à lui demander pourquoi il ressemble à un éclopé, si un arbre lui est tombé dessus.

- Penses-tu, André, la semaine dernière à Abidjan, je rentrais du port avec cette voiture, je quittais les bas quartiers, tu connais, pour traverser les marécages de Voïti lorsque j'aperçois dans mes phares un Noir qui faisait du stop. Bon, tu sais ce que c'est, j'aime les stoppeurs, mais comme je savais ce coin mal famé, alors tu comprends, j'ai hésité un instant. Oh ! pis après tout, que je me suis dit, le pauvre bougre va peut-être au cinéma en ville, il n'y a pas de bus à cette heure-là et c'est loin. Bon, je m'arrête. Le salaud, il s'approche et passe le bras par ma portière pour essayer de me piquer mes clefs de voiture ! Je ne fais ni une ni deux, je remonte la vitre à toute vitesse et je lui coince le bras. Ce con, il trouve le moyen de me casser la clef dedans ! Au moment où je descends pour y foutre une raclée, je sens une douleur terrible dans l'épaule, comme du feu, le temps que je me retourne, je prends encore deux balafres sur le front, je n'avais pas vu arriver son complice qui agitait un poignard. Il faisait nuit noire, je commençais à pisser le sang et personne dans le coin. Alors là, pas d'hésitation, je sors le grand jeu. Je me retourne vers mon agresseur et lui balance un coup pied bien ajusté dans le service « trois-pièces » ; au moment, où il se plie de douleur, il prend mon genou en plein nez, ça lui fait lâcher son poignard et je le termine d'une manchette sur la nuque, tu sais, le fameux coup du lapin...

Admiratif et interdit à la fois, j'écoute ce récit digne de James Bond. Mon chauffeur, surpris un instant par mon regard perplexe, continue :

- Ah ! j'ai oublié de te dire, mais j'étais dans les « paras » en Algérie, un commando d'élite... Inutile de t'ajouter que le premier Noir qui avait le bras coincé dans la portière n'a pas demandé son reste, il s'est cavale. Je ruisselais de

sang, j'avais très mal à l'épaule. Comme mon moteur tournait toujours, j'ai foncé à l'hosto. C'est pour ça que tu me vois dans cet état.

Je le regarde plein d'admiration en me demandant comment il ose encore prendre des auto-stoppeurs.

- Et la police, elle l'a su ?

- Ils sont venus à l'hosto. Pour le rapport. Tiens, justement hier, j'ai été appelé à la morgue pour identifier un Noir trouvé mort dans les parages. C'était mon mec au couteau, c'est certain, je l'ai bien reconnu.

Ces cas méritent d'être racontés parce qu'ils sont rares mais je ne crois pas que la criminalité soit plus importante en stop que dans la vie normale. A bien y réfléchir, plus personne ne sortirait de chez soi après avoir lu le journal.

Depuis que je conduis moi-même, j'ai grand plaisir à inviter à bord mes ex-compagnons de route. De même que lorsque je faisais du stop, je prenais la précaution d'être visible de loin, de laisser une place à la voiture pour se garer afin d'éviter les accidents, je continue aujourd'hui à observer un minimum de prudence pour que tout se passe bien. Prudence que j'avais notée chez de nombreux chauffeurs auparavant. Lorsque j'aperçois une silhouette pouce tendu, je ralentis puis la passe lentement en l'observant. Je reconnais tout de suite le véritable routard. Dois-je l'avouer, cette même intuition qui me faisait deviner au bord de la route si un passage allait être sympathique m'indique maintenant si le type agitant son bras va être de bonne compagnie ou non. Je me demande parfois ce que certains individus font au bord de la chaussée, ils n'ont pas l'air de routards. Ils n'ont pas la « tête » de l'emploi. Costume, cravate, cheveux courts et gominés, valise de cuir très prisés en d'autres lieux me font hésiter à m'arrêter, douter des intentions de leurs propriétaires. Peut-être, ont-ils raté leur dernier train ou se rendent-ils dans un lieu mal desservi ? Quant aux nombreux écoliers modernes qui tentent leur chance pour s'éviter un kilomètre à pied, qu'ils marchent ! Pour ne pas s'atrophier !

Je garde ma portière droite loquetée, impossible d'entrer sans mon consentement. Quand le type arrive à ma hauteur, je baisse ma vitre pour lui demander où il va. Mon sentiment premier se confirme et j'ouvre alors la portière. Sinon, je peux toujours lui indiquer que je ne vais pas dans sa direction au cas où il ne me plaît pas. Voilà une précaution toute simple que tout chauffeur peut utiliser pour éliminer ses craintes et s'éviter d'éventuels ennuis.

Mieux, je n'indique jamais ma destination finale mais la grosse ville suivante comme but de mon déplacement. Pourquoi ? Tout simplement pour laisser au stoppeur une chance de donner sa mesure. S'il s'avère de bonne compagnie, je l'emmènerai jusqu'au bout, sinon je le descends à la ville suivante à l'extérieur de la ville pour lui éviter de la traverser à pied ce qui peut prendre des heures. J'ai toujours apprécié ce geste de la part de ceux qui me prenaient ; en quelques minutes de voitures, ils m'évitaient des heures de marche. Je reconnaissais en eux des « connaisseurs », soit des anciens stoppeurs au courant du problème, soit des hommes au grand cœur qui sentent par intuition les besoins de l'autre et

devançant son désir sans avoir besoin de l'interroger. Leçon que j'ai retenue et que j'applique.

Si je ne ramasse pas systématiquement tout le monde ou si je me permets de faire descendre des gens ennuyeux ou vulgaires, c'est que je ne considère pas le stop comme une obligation mais comme un moyen de rencontre, un échange. J'ai bien sûr de la compréhension pour le routard aux traits tirés qui s'excuse de fermer l'œil. Celui qui n'aime pas les humains, qui les méprise ou les « utilise » me semble indigne de pratiquer le noble art du stop. Il peut toujours faire de la voile en solitaire pour « voir » le monde !

Même si c'est une fille, elle descendra.

Certains stoppeurs sont mal placés. A mon grand regret, je ne peux m'arrêter car je n'ai aucune intention de provoquer d'accident. Tant pis pour eux, qu'ils apprennent ! On se comporte au bord du chemin comme dans la vie courante. Ce manque de souci envers autrui n'est-il pas le reflet d'un égoïsme foncier ?

On ne comprend pas toujours ses propres privilèges. Je n'ai saisi celui de pouvoir admirer le paysage en toute liberté que depuis que je suis derrière un volant. En tant que stoppeur, je l'acceptais sans m'en rendre compte. C'était naturel !

Par contre, j'ai appris depuis que j'ai ma propre assurance que le passager est couvert en cas d'accident. Contrairement à ce que m'affirmaient certaines âmes mal nées prenant pour excuse l'assurance : « Vous comprenez, vous n'êtes pas couvert, mon assurance me l'interdit... »

Une dernière précaution que j'emploie moi-même pour les automobilistes doutant encore des vertus du stop. Je ne garde dans mon portefeuille que peu d'argent, le reste étant bien caché dans la voiture.

Je regrette d'avoir à effectuer de longs parcours seul au volant. Je souhaiterais voir plus de « courageux » au bord des routes. Au chaud derrière mon volant, confortable, j'enregistre mécaniquement les « points stratégiques » ces endroits propices où j'aurais plaisir à accueillir dans ma petite maison de tôle à roulettes un nouvel ami. Qu'ils sont tristes ces « points » sans l'ami.

Question intéressante : quels sont les automobilistes qui s'arrêtent le plus souvent ?

En dehors des routiers et des représentants de commerce, seigneurs de la route, cherchant de la compagnie pour briser la monotonie de leurs longs parcours, je n'ai pas pu dresser de liste, tant les chauffeurs sont hétéroclites. Certes, les militaires (d'échelon inférieur surtout), les étudiants et les « hippies » semblent enclins à s'arrêter plus facilement. Les paysans aussi mais ils ne vont jamais très loin. Ils sillonnent principalement leur canton et pilotent la plupart du temps des tracteurs, moyen de locomotion bruyant, malodorant, peu confortable et peu rapide ! Ils ont le geste invitant, geste qui me réchauffait toujours le cœur même si je ne grimpais pas. L'attente est parfois pénible et j'appréciais aussi certains chauffeurs qui n'allaient pas dans ma direction mais s'arrêtaient tout de même pour faire un brin de causette. Il y a celui qui, comme moi, a pratiqué le

stop et comprend parfaitement le problème, et le père de famille qui, lui, ne comprend pas grand-chose à « cette jeunesse » mais dont les enfants sont sur la route. Un maharaja, en Malaisie, a stoppé sa superbe Rolls et la caravane de huit Volkswagen-Combi blanches qui la suivait. Il m'a royalement logé dans la deuxième avec les cannes de golf. J'ai connu des roulottes de gitans ; on s'arrêtait dans les champs pour laver le linge et le faire sécher. Et la camionnette-laboratoire d'un savant qui enregistrerait sur bande magnétique les appels amoureux des crapauds mâles d'un étang pour aller les passer à des milles de là afin de voir si les femelles du coin allaient venir faire l'amour avec son appareil ! J'ai connu également le maquereau qui véhiculait sa femme sur l'autoroute pour la prostituer aux camionneurs, le bébé étant fermement épinglé sur la banquette arrière. Et des trafiquants de pierres précieuses à Ceylan qui allaient approvisionner leurs camps secrets en nourriture au beau milieu de la jungle ainsi que les jeeps des patrouilles israéliennes le long du Jourdain et celles des feddayin armés jusqu'aux dents de l'autre côté. Bref, un échantillonnage étonnant, du ministre au révolutionnaire en passant par Monsieur le curé, le champion de judo et la cantatrice renommée, échantillonnage impossible à rencontrer dans la vie courante. Des individus en vacance de leurs soucis quotidiens pour quelques heures, prêts à se détendre, à laisser pointer leur humour et à libérer leurs fantasmes pour un peu qu'ils s'y sentent invités. Le stop est une « radioscopie » permanente !

J'étais toujours très étonné lorsqu'une femme s'arrêtait, cas rarissime, j'hésitais presque à monter.

- Vous n'avez pas peur de prendre un inconnu avec tout ce qu'on raconte ?

- Ah ! vous savez, je n'aime pas ça. Mon mari me l'a défendu mais ma fille est partie avec son sac à dos sur la route faire du stop, je pense à elle, si je ne prends personne, comment pourra-t-elle avancer ?

Ou bien la femme en avait fait elle-même ou bien elle me trouvait à son goût. Au Mexique, une petite vieille toute ridée conduisant son antique torpédo à tableau de bord en bois comme un sous-marin (je veux dire par là, que les yeux regardaient entre le tableau de bord et le volant, qu'elle maniait ce volant les bras en l'air tellement elle était tassée dans son siège) s'arrêta à ma hauteur. D'une voix chevrotante, elle me questionna et me fit expliquer en détail ce que je faisais au bord de la route. Ça n'existait pas de son temps. Ça l'intriguait qu'on puisse voyager ainsi en arrêtant des voitures avec un pouce. Et elle en redemandait, prenant tranquillement son temps. Je recommençais en élevant la voix ayant noté son état de surdité avancé et en lorgnant ses spacieuses banquettes vides. Le temps passait.

- Ah ! moi de mon temps, on ne faisait pas ça, je n'y aurais jamais pensé ! Les jeunes aujourd'hui n'ont peur de rien ! Bon alors, jeune homme, il est temps que je rentre préparer la soupe de mes adorables matous, bon courage et bon voyage. Ah ! ces jeunes...

Et elle me démarre sous le nez après quelques hoquets de moteur. Ou je me suis mal exprimé ou elle n'a pas bien saisi mes arguments !

Je voudrais ajouter ici que le stop n'est pas toujours le moyen le moins cher de se déplacer. En effet, lorsqu'il faut attendre plusieurs jours au bord de la route un hypothétique camion ou des mois dans un port le bon vouloir des vents ou d'un capitaine pour continuer, les frais inévitables de nourriture, logement et autres peuvent arriver à dépasser ceux d'un billet de train à tarif réduit ou d'un billet d'avion. (En passant, il est à noter que l'avion est moins cher que le bateau de nos jours.) Toutefois, je ne me résignais au billet de transport que lorsque j'avais épuisé toutes mes chances, TOUTES ; car je ressentais cela comme un abandon.

Dans les Andes péruviennes, au Callejon de Hualas, il n'y a pas de transports en commun. Faire du stop est une gageure car les rares camions locaux réclament une obole. Normal, ils n'ont pas de concurrence. Cette obole est minime mais je voulais voir, pour la joie du sport, si j'arriverais à le traverser sans bourse délier. Tous les chauffeurs me refoulaient gentiment, sûrs d'eux-mêmes, ils s'étaient passé le mot. Je me sentais coincé mais le paysage était splendide et j'avais le temps. Finalement, un de ces conducteurs aux pommettes aplaties me permit de me percher en haut des sacs de sa camionnette sans même discuter. Je jubilais en mon for intérieur, j'avais gagné. Comme quoi, la persévérance, l'obstination payent toujours ! Victoire à la Pyrrhus : les sacs contenaient du guano, engrais qui empeste et s'accroche aux habits. Je puais tellement à la descente qu'il m'a fallu porter mes oripeaux au teinturier ce qui m'a coûté plus cher évidemment que le prix de la traversée !

En résumé, faire du stop, ne consiste pas uniquement à lever le pouce mais à trouver le moyen le plus avantageux de se déplacer.

10 / Poésie

Pendant mon service militaire au Congo en 1955, je m'étais aventuré sans permission au Cabinda, petite enclave portugaise voisine au nord de l'embouchure du fleuve. Je cherchais à regagner ma base. Je me postai à l'ombre d'un palmier le long d'une piste sablonneuse, l'heure tournait, il fallait rentrer. Peu après se présenta un camion transportant trois énormes billes d'okoumé ; je tentai le coup, j'agitai la main. En Afrique, la solidarité est de coutume. Le chauffeur me fit signe de grimper sur les troncs à l'arrière. J'enfourchai celui du dessus. De là-haut, j'avais une vue magnifique mais je n'eus aucun répit car les basses branches des palmiers me menaçaient directement et les cahots du parcours risquaient à chaque instant de me désarçonner. A vingt ans, c'était l'aventure, l'insolite. Cette position rudimentaire m'enchantait.

Derrière lui, mon camion laissait une abondante traînée de poussière. Lorsqu'il s'immobilisa après avoir roulé plusieurs heures, le Portugais me fit signe de descendre. Impossible, je ne pouvais plus bouger. J'étais en short et la résine avait coulé le long du tronc. J'étais collé, scellé sur ma monture. Mon gars ne mit pas longtemps à comprendre, d'un bond, il sauta sur le plateau, escalada les billes et me saisit la cheville à deux mains. Il tira de toutes ses forces, prenant appui du pied sur le tronc. Sans prêter attention à mes cris de douleur, il refit la même opération pour l'autre jambe. Ce fut épouvantable, les poils et la peau de mes cuisses étaient restés sur l'okoumé. La face interne de mes jambes n'était qu'un mélange de sang et de goudron. D'une démarche de vrai cow-boy, j'achevais mon parcours. J'entends encore les éclats de rire de mon chauffeur portugais. Ce fut mon premier grand essai en auto-stop. Il demeure « collé » à ma mémoire !

Au Québec, l'auto-stoppeur est désigné par le mot expressif de « pouceux », celui qui fait du pouce. Il ne faut pas confondre toutefois « pouceux » et poussiéreux, même s'il est parfois difficile de faire la différence !

Juif de la société des vacanciers, le "pouceux" intrigue, irrite, dérange. Mais il parcourt son bonhomme de chemin sans détruire, sans imposer, contrairement au dernier prototype de la société industrielle : le touriste. Respectable parce qu'institutionnalisé, ce dernier n'est-il pas aujourd'hui après l'explorateur, l'administrateur, le missionnaire ou l'enseignant, le facteur de l'expansion du monde occidental, celui qui, à sa manière, dépossède les Indiens, Asiatiques et Africains de leur culture, de leur âme, de leur identité et impose son genre de vie ? L'Agence X avait tout prévu, tout organisé. Alors, comme tant d'autres, parce que leur temps et leur liberté ne leur appartenaient plus, « ils » ont tout « mitraillé », tout volé, même le visage de cette femme qui se détournait, tout acheté aussi, les danses, les chants, les masques et les amulettes, le passé... Mais, ils ne « leur » ont pas parlé, ce n'était pas possible, pas prévu.

- Prends une photo, Johnny, lançait une vieille Américaine à bigoudis à son mari haletant qui essayait de suivre le peloton à travers les piliers de la moquée de Cordoue, « on regardera ça à la maison ! »

Le stop, lui, nécessite le respect du temps, la disponibilité. Il est exigeant, dur, très dur.

Dans notre monde d'irresponsabilité illimitée, d'anonymat, de gigantisme, le stoppeur est resté un artisan face à l'industrie du voyage. Un artisan indépendant. Sans protection « officielle » d'agences, de billetterie ou de mission, sans le cuir de la valise et la rassurante cravate, pas étonnant qu'il soit victime d'un perpétuel harcèlement. Aucun touriste « sous cellophane » ne subit ce régime-là. Consulat, poste de douane, gendarmerie le tiennent à l'œil. Tout ce qui est officiel joue au garde-chiourme envers ce « pas comme les autres » car le stoppeur, sans défense, est si fragile, si exposé.

Faut-il désespérer ?

La ronde du stop est, en réalité, la grande fête où le participant débarrassé de son masque de société, de ses tabous quotidiens rencontre les autres. Le contact sans barrière. La route, c'est le carnaval du voyageur, ce temps court, chaque année, où l'individu, libre de toute inhibition, se défoule. Se libère. Ce qui est tragique est qu'il a besoin d'un déguisement pour être naturel ! Le monde n'est-il pas inversé ?

Qui n'a pas eu un instant de pitié, calé confortablement à l'abri de son « carrosse », à la vue de ces routards poussiéreux ou trempés, aux traits tirés, battus par les éléments ou le désespoir, s'efforçant encore de sourire ? Sourire pour briser les cloisons de l'indifférence, les castes-citadelles de nos vanités, remettre les hommes en communication.

La société cessera-t-elle un jour d'écraser toute tentative de poésie ?

Lorsque d'un geste large du bras, en une véronique imaginaire je tentais de stopper un monstre lancé, j'entendais résonner à mes oreilles les trompettes de la fête, de la grande « corrida ». Olé ! Des applaudissements célestes m'encourageaient. Je plaçais mes pieds, je me cambrais recherchant la perfection du mouvement, le geste en soi. Que ce geste soit lent ou rapide, nerveux ou débonnaire, il apporte la joie du don personnel, de l'acte créatif.

En tendant mon bras, je provoquais le destin. Comme à la roulette, je pouvais perdre, je pouvais gagner. Mais, fasciné par ce grand jeu de hasard, chaque jour, aux « flonflons » de la nature, je remplaçais ma mise. A la loterie des kilomètres, je tentais ma chance.

Le paradoxe du stop est d'être, à la fois, libre et totalement dépendant. N'est-ce pas là, la condition humaine ?

Je voudrais être pur esprit et ne pas avoir à passer une heure chaque matin à redémarrer mon « véhicule », mais dans le voyage ici-bas, c'est la condition première. Tous ces petits gestes familiers que l'on fait chez soi, chaque matin, sans réfléchir sont des problèmes répétés pour le routard à pied.

Moment exécrable entre autres, j'ai horreur à l'aube de devoir ainsi me « racler » le museau ; je rêve d'être femme ou pour le moins chinois imberbe ! Mais enfin, la prise électrique est là, facile d'accès, dehors, il faut la trouver. Comme pour un véhicule, on doit faire le plein pour pouvoir partir. J'ai déjà dit combien il est difficile de se procurer son propre « carburant », le petit déjeuner auquel on est habitué. Mais pour moi, faire le plein le matin signifie pas seulement sauter sur la nourriture, mais aussi régénérer cette autre facette si précieuse de l'homme, l'esprit, par la méditation, la prière, recycler les « circuits internes » par quelques exercices de yoga, par exemple.

Car les calories actionnent les muscles mais sans l'esprit, ils n'ont aucune direction. Un avion ne décolle pas avant de faire son « point fixe ». La majorité des gens se précipitent au travail, le petit déjeuner à peine absorbé, sans avoir pris soin de leur autre moitié, et l'esprit boite toute la journée. On en voit le résultat !

Cette philosophie n'était pas très claire aux yeux d'un brave policier somalien tout en longueur comme ses confrères. Sur la place publique du petit village de brousse plantée de maigres palmiers, juste devant son poste de police où j'avais passé la nuit, je faisais tranquillement mon yoga. Allongé sur la terre battue, complètement immobile, bras le long du corps, les yeux fermés, je me concentrais sur mon troisième œil, en inspirant et expirant profondément dans un rythme très lent. Lui, planté bras croisés devant ses murs de pisé bariolés de chaux me regardait d'un autre œil, d'un seul, le sale. Il est venu me pincer, il me croyait mort !

Mort, combien de fois n'ai-je pas vu ta faux ou tes émissaires pendant ce voyage ? Comme ce matin d'Alaska dans la baie de Turnover où un vent glacial faisait courir la neige au ras du sol. Les flocons chargés d'eau noyaient le paysage, venaient s'écraser sur mes yeux. Malgré les supplications de mes amis, j'avais quitté Anchorage pour gagner la péninsule Kenai par cette journée sans espoir et je payais maintenant ma folie. Ma pire journée de stop ? Allais-je renoncer comme le fameux capitaine Cook qui avait fait demi-tour dans cette même baie ? La route n'était plus qu'un marécage de neige fondue, grisâtre et glaciale comme le ciel et la terre. Les rares véhicules qui me doubleraient, m'éclaboussaient en passant d'une volumineuse gerbe d'eau qui ruisselait sur mes frusques râpées de l'Armée du Salut ; je ne pouvais pas m'écarter. Transi jusqu'à la moelle, j'avançais ainsi en pataugeant, les yeux mi-clos, pour trouver un abri dans la tourmente. Là-bas, à une centaine de mètres de la route, une cabane de rondins se dessine peu à peu. Voilà longtemps que je marche, je n'en peux plus, dès que j'ouvre la bouche des pâtés de flocons y pénètrent, d'autres ne cessent de s'infiltrer dans mon cou. Pris dans la tempête, il me faut lutter. Je ne songe nullement à abandonner même si le col devant moi a des chances d'être devenu impassable. Bien au contraire, les conditions extrêmes m'exaltent. Je suis tendu comme un guerrier prêt au combat, décidé à poursuivre quoi qu'il arrive. Quand tout marche bien, où est le mérite ?

Je cherche à poser mon sac dans cette mare de chemin. Pas une roche, pas de branches ni de monticule, de la neige, de l'eau glaciale. Tant pis, je le laisse s'enfoncer dans cette bouillie écoeurante, tout sera trempé ! Je gagne péniblement mon abri en m'enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux. De la fenêtre sans carreaux, je devine assez de route pour pouvoir courir et rejoindre mon sac à temps, si une voiture arrive. Je gèle entre ces rondins mal ajustés, mais soulagement, la neige a cessé de me fouetter. Je maudis la tempête, et la remercie à la fois : elle m'offre l'occasion de me dépasser, de voir ce que j'ai « dans les tripes ». Deux faibles phares percent au loin la valse des flocons. Je bondis, cours en reprenant mes traces à l'aller vers mon sac, et arrive ahanant, juste à temps pour sortir un pouce doublement ganté. Je ne vois pas la tête du chauffeur derrière sa vitre embuée. Je souris, il le faut. La voiture étanche passe indifférente en m'arrosant dédaigneusement d'une nouvelle gerbe d'eau glacée. La course m'a un peu réchauffé. Du revers de mon anorak-« éponge », je m'essuie le visage et saute de nouveau par les mêmes trous jusqu'à ma cabane. Soufflé coupé, je guette en remuant constamment pour garder un peu de chaleur, je siffle, je parle tout haut, je hurle pour libérer mes poumons. Tout a couleur de désespoir. Je fouille mes poches : pas même une barre de chocolat pour me maintenir le moral, rien. Le déluge sombre, oppressant. Deux autres phares timides apparaissent, des riverains je suppose. Qu'importe, je reprends mon sprint, cent mètres de bonds fous de toute la force de mes jarrets pour atteindre mon sac à temps et faire signe. Nouvelle gerbe d'eau. Je ne suis pas masochiste mais je ne vois pas de meilleure solution pour « décoller ». Quatre, cinq, six véhicules, autant de courses folles, des bonds, autant de claques d'eau sale. L'humidité traverse maintenant tout l'amas de mes maigres habits, mes dents claquent de façon grotesque. Dois-je renoncer, rentrer piteusement en ville ? Ce serait le plus sage. NON. « J'accroche » dans ma cabane, à l'affût des phares suivants, le nez coulant, les yeux rouges, les extrémités insensibles. Un orignal couronné de bois gigantesques, gros comme deux vaches superposées, passe tout près, majestueusement. Aussi indifférent que les hommes dans leur protection de tôle. Peut-être qu'eux aussi portent des « bois » de ce genre sans le savoir ? Je suis fou de me larguer dans de telles conditions. « Crazy Frenchman », Français dingue, les journaux ont raison. Mais le monde ne peut m'appartenir que si j'arrive à vaincre ces moments-là.

Mon corps de plus en plus transi s'engourdit lentement. Je me mets à rêvasser à cette journée idéale au Venezuela, à ce matin ensoleillé où la peau voulait s'élargir pour capter la douceur du soleil naissant à la sortie de Caracas. Sans avoir eu le temps de poser le sac, premier coup de pouce, première voiture, j'étais parti ! Une confortable limousine américaine aux chromes étincelants conduite par un joyeux drille, un représentant de commerce. Nous avons parlé de tout, dans la gaieté, comme si nous nous connaissions depuis toujours, les kilomètres ont filé sans peine. A midi, il a tenu à m'inviter dans un gril renommé où le steak sur sa planche de bois était si énorme que je n'ai pas pu le finir. Nous

nous sommes quittés avec une poignée de main chaleureuse, un clin d'œil complice. Je n'ai pas eu le temps de gagner le « point stratégique » suivant qu'une autre voiture m'enlevait.

Trois voitures dans la journée, comme ça, au premier coup de pouce, trois gars passionnants, un paysage sauvage, exotique, un ciel radieux. Je me suis retrouvé les mains pleines d'oranges, de biscuits, de bonbons. L'un d'eux m'a même donné quelques bolivars : « Tiens, j'aurais voulu aussi faire le tour du monde comme toi, prends ça, tu feras quelques kilomètres pour moi. » Des souvenirs, des petits riens qui sont énormes lorsqu'on est soi-même démuné. Le dernier conducteur m'avait offert l'hospitalité dans son ranch, ample bâtisse de bois; Il voulait à tout prix me faire connaître sa famille, son frère fanatique de voyages. Je me laissais bercer, entraîner sur ce tapis magique de la facilité. La souprière humait bon, les poutres du plafond étaient si belles, les visages simples et rayonnants, je me vidais à ce contact chaleureux, je m'emplissais. Le lit réparateur, le café du matin, un départ merveilleux.

Adios amigos. Je sentais mon cœur se serrer dans mon piètre refuge hanté par le déluge à la pensée de cette journée idéale. Ici, c'était le contraire, le pire. Je me voyais déjà frigorifié pour l'éternité, attirant une horde de loups affamés. Puis un jour viendrait où un passant près de mon squelette déchiqueté, feuilletterait mon cahier de bord pour essayer de comprendre. Un vers de Kipling me passa dans la tête :

« Si tu sais recevoir la victoire et la défaite d'un même front et répondre à ces deux imposteurs... tu seras un homme, mon fils ! »

A l'armée, après trois mois de classe, le colonel nous avait beuglé que nous étions devenus des hommes ! La rigolade, pour avoir obéi à quelques gueulantes, montrer le manque d'initiative le plus total, il nous traitait d'hommes !

La route représente une autre échelle de valeurs et, dans mon apocalypse alaskien, je sentais qu'il me fallait vaincre. Je ne voulais pas faire marche arrière, je ne voulais pas y laisser ma peau. En stop, on ne peut pas ne pas partir : c'est une loi. Finalement, une voiture m'a sorti de là. Un sauvetage. Sa chaleur m'a pénétré les os comme une caresse, a fait fondre mes joues de marbre, je me suis mis à revivre peu à peu. On a roulé à l'aveuglette, en dérapant dans un blanc mouvant, en devinant la route du col grâce aux piquets rouges plantés par la sécurité routière. J'ai dû pousser la voiture deux fois mais j'ai atteint Kenai !

Un pilote d'Air Philippines ne voulait absolument pas croire que je faisais le tour du monde en stop. Rien à faire pour le convaincre, il faut dire qu'aux Philippines, il n'y a pratiquement pas de routes ni de trafic. Je lui ai demandé de me conduire à la sortie de Manille et de se garer de l'autre côté de la route pour assister à mon départ. Je sortais le pouce avec conviction, je faisais des bonds de cabri en vain. Nous sommes restés deux heures, face à face, lui assis dans sa voiture. Il ne fut réellement convaincu que quelques semaines plus tard lorsqu'il

me retrouva par hasard dressé sur la route de son hôtel à Zamboanga dans une des îles au sud.

Pendant mes heures d'attente, les idées les plus folles me traversaient la tête. Des idées pour me faire déplacer, bien entendu ! Puisque la terre tourne, si j'arrivais à déjouer la loi de la pesanteur, à m'élever à quelques centimètres au-dessus du sol par exemple et à me maintenir fixe dans le cosmos, celle-ci défilerait sous mes pieds « d'archange suspendu », je n'aurais plus qu'à redescendre un peu plus loin !

Je me demande si un jour, on trouvera un moyen pour réduire l'homme à la grosseur d'un sachet de soupe en poudre en lui conservant son souffle de vie, c'est ça qui est important. Car pour réduire, on a raffiné le processus au cours de notre siècle. Ce petit sachet ou tube de M. Untel pourrait être ensuite expédié par la poste ou, mieux encore, tiré par un tire-sachet perfectionné, étant donné la lenteur des postes qui ne ferait pas gagner beaucoup de temps aujourd'hui. Le souffle de vie pourrait être envoyé en « accompagné » ou sou pli séparé, il s'agirait de ne pas faire de méli-mélo à l'arrivée. Ces deux contenus délayés dans un peu d'eau et mixés reprendraient la forme de l'individu à l'endroit désiré. Ce serait le voyage sans peine, instantané ! L'esprit, lui, voyage à la vitesse de l'éclair mais le corps ne peut suivre. En fermant les yeux, en une fraction de seconde, j'étais à Tokyo ou San Francisco, mais en les rouvrant, le me retrouvais toujours sur mon même bord de route. Avec cette carcasse soumise à la pesanteur qu'il me fallait hisser dans une boîte à roues et maintenir un certain temps pour arriver au lieu désiré.

Il est un temps pour chaque chose. Notre impatience d'Occidental nous gâche la vie car nous ne savons pas agir en accord avec le temps cosmique. En harmonie. Prendre patience. Une cerise, par exemple, ne se mange pas n'importe quand. Avant, elle est verte ou pas formée, après, elle est pourrie ou décomposée. Elle doit donc être cueillie à sa maturité, à un moment spécifique. De même, je ne pouvais pas monter n'importe quand dans une voiture. Il me fallait savoir attendre ce moment de maturité où le fruit éclate, où la portière s'ouvre.

En observant la nature, je cherchais à déceler le réel. Dans la plaine ou en mer, cette plaine aquatique, je regardais le soleil naître en pensant que c'était lui qui était fixe, que c'était moi qui avais fait tout un tour pour le retrouver là, que ce n'était pas lui qui montait mais moi qui me rapprochais. Les hommes règlent leur vie, ainsi, sur des mouvements apparents, des illusions. Mon bateau partait tel jour, par exemple ; c'est-à-dire, lorsque j'aurais fait tant de tours cloué sur ma boule, que je serais revenu au même point (un peu décalé à cause de l'ellipse), ce bateau décalé, lui aussi, de la même distance cosmique, partirait, m'emmènerait. Nos pulsions, nos agissements voudraient faire fi de ces mouvements, rotations, ellipses, mais il nous faut « composer ».

Tels de petits jouets mécaniques remontés pour un certain temps, les hommes s'agitent suivant leur programmation. La route était inscrite sur mon cylindre à

musique. Je n'ai fait qu'obéir. Je n'avais pas le choix, je ne pouvais pas faire autre chose.

Pourquoi quitter une Italie douillette pour l'inconnu du Canada ? Abandonner l'avenir au Canada pour l'ensorcellement du stop ? Mes rouages étaient ainsi conçus : je crois qu'il m'aurait fallu plus de courage pour aller travailler au bureau tous les jours de 9 heures à 18 heures que pour affronter l'épreuve de mes 400 000 kilomètres. Comme des pantins, on a l'impression d'agiter les bras et jambes, mais nous ne tirons pas les ficelles ! La liberté consiste, en définitive, à aimer le jeu du Grand Marionnettiste. A vouloir faire son propre jeu, on détraque la mécanique.

Ceux qui hésitent vainement à se lancer sur la route, les parents qui s'affolent lorsque leurs enfants ont décidé de partir se posent un faux problème. Ils doivent comprendre que la route a ses élus, ses « programmés » si vous préférez, qu'elle rejette sans pitié ceux qui s'y hasardent à tort. Certes, rien n'est tranché vif dans la vie, il faut essayer. Le garçon ou la fille habités par la fibre du routard vivront leur « trip », les autres rentreront chez eux rapidement. La question n'est pas de savoir si l'on doit partir ou non, si l'on doit faire du stop ou non, mais de sentir si cela est sa propre voie, c'est-à-dire, en conformité avec le programme du Marionnettiste.

La route est devenue un mythe aujourd'hui pour la jeunesse. On part. On « fait » de la route. On fonce à Katmandou. On en a marre de cette civilisation matérialiste (se sauver ne la changera pas !). Même les drogués voguant déjà dans leurs « fumées », veulent y ajouter cette dimension-là : PARTIR. VIVRE les sanctuaires aux noms mirifiques. Coins merveilleux mais souvent tanières d'épaves : le Rif marocain, l'île Lammu au Kenya, Istanbul, Goa en Inde, la fameuse vallée de Katmandou, Bénarès, la côte de Big Sur en Californie, le village mexicain aux *peodes* (champignons hallucinogènes), etc.

Le stop m'a extrait de la grande bousculade. De mon bord de route, j'ai vu les hommes se prenant au sérieux, jouer au Monopoly de la vie : j'achète ce terrain, je construis, tu passes dessus, tu payes, je vais en prison, tu me délivres, j'ai des impôts supplémentaires, j'ai gagné à la loterie, pas toi, je dois retourner en arrière, j'ai le droit de rejouer, je vends, j'achète, je vends... A ce jeu, j'étais une carte inédite.

En fait, je ne me suis jamais senti un voyageur dans l'âme, mais plutôt un étudiant. Or, il existe deux façons d'étudier : lire dans les livres l'expérience des autres ou aller voir soi-même. Je me suis placé sur la route pour me dépouiller des notions inutiles et pouvoir étudier à ma guise. Ma grande chance a peut-être été d'éviter l'université des hommes qui sclérose les esprits pour être libre de faire ma recherche personnelle.

Voir des visages nouveaux tous les jours a quelque chose de psychédélique ! Comme dans un kaléidoscope que l'on tourne, qui brise les images et les reforme, je refaisais chaque jour l'humanité. Suivant les angles, les images paraissent différentes mais elles sont toujours composées des mêmes bouts de

papier. L'humanité si variée en surface est une à la base. J'ai lu dans les yeux des hommes du monde entier et j'y ai trouvé des éclats différents. Le regard n'est pas le même chez l'analphabète et l'« alphabète », le lettré ou l'illettré, le spiritualiste ou le matérialiste. Celui qui ne peut pas lire est coupé du savoir général et ne participe pas au monde moderne. Plus l'homme s'affine, plus son visage s'illumine. Le rustre garde un visage terne. Le plus beau à regarder est celui de l'homme développé spirituellement, le plus brillant est celui du spirituel lettré.

On me demande souvent quel est le meilleur pays. Comment répondre ? Il n'y a pas « des » pays mais des expériences humaines. Ce qui fait les souvenirs durables ce ne sont pas les paysages, si fantastiques soient-ils, mais les moments d'amitié, ces heureuses secondes où la communication s'est établie. Car, rencontrer des gens désagréables dans un paysage splendide est une expérience désolante, tandis que trouver une âme rayonnante dans une cave obscure peut marquer toute la vie.

Les choses les plus précieuses ne proviennent pas du monde matériel ; la communication n'est pas tangible, pourtant, on s'en souvient : c'est un instant d'éternité. De même, on se souvient beaucoup mieux des choses immatérielles, un parfum, une musique par exemple, ce qui montre que la vie ne se situe pas dans le matériel. La force de vie est contenue dans l'immatériel.

Il n'est qu'une recette pour bien voyager, à mes yeux, elle n'est pas nouvelle : il faut aimer les gens. Aimer donne sa vraie dimension au voyage.

Aimer suppose être courtois. Dans la jungle de Paris s'est instituée la semaine de bonté. Placardée à grands renforts de papier gâché. Aberrante « civilisation ». On ne demande plus aux hommes qu'une semaine de bonté sur cinquante-deux. Et les cinquante et une autres, alors ? La civilisation a renoncé !

Tout comme le gouvernement albanais a intimé à ses citoyens de ne plus lancer de cailloux sur les quelques étrangers qui réussissent à pénétrer dans ce pays isolé, la R.A.T.P. demande de sourire et de renseigner les étrangers dans le métro au mois d'août (et les autres ?). Vous aurez même droit à un badge. Triste situation. Qu'y a-t-il de plus naturel que de disposer d'un instant pour l'étranger qui nous fait l'honneur de se déplacer pour venir nous voir ? J'ai honte de voir ces affiches. Au cœur du Congo, il n'y a pas eu besoin d'affiches pour que je sois bien reçu ! Il est une logique simple qui semble échapper à la plupart des Occidentaux : le Portugal, c'est beau, le Maroc, c'est magnifique mais on n'a pas besoin de tous ces « bicots », « melons » et autres fainéants chez nous. Si l'on veut être bien traité à l'étranger, cela ne commence-t-il pas par bien recevoir les étrangers chez nous ?

A l'étranger, il va sans dire qu'il est plus sage de regarder les individus et non leur régime, sinon il n'est plus possible d'aller nulle part à cause de la défectuosité, de la corruption, du mensonge des systèmes existants. Malgré toutes les pressions et distorsions brille dans le cœur de l'individu la petite

flamme de la fraternité. Elle est universelle. On est chez soi partout dans le cœur des hommes.

Le mythe de la route n'est pas un vain mot : aujourd'hui bourgeoonne une véritable confrérie de routards qui se croisent et s'entrecroisent, se trouvent et se retrouvent au gré des pays, s'effilent le long du chemin, se bouchonnent dans les goulets. Des gars et des filles de tous les milieux en « uniforme », au langage commun, aux gestes et habits similaires, cheveux longs, flous, blue-jeans râpés ou pantalons de velours, pulls lâches, vestes de treillis. Avec parfois des chapeaux fantaisistes, des foulards, des guitares. Des jeunes, certains dépassent la trentaine, qui ont aboli les frontières en vivant une aventure commune, qui se saluent du même signe, doigts écartés en forme de victoire. Le quart environ de cette guilde de l'ère moderne est composé de femmes. Leur emblème est le sac à dos. Dans cette confrérie aux yeux de liberté des couples se font et se défont.

A la quête du Graal, chaque chevalier est parti de son côté. Si j'ai toujours salué aimablement mes frères de la route et compati à leurs difficultés, je n'ai jamais pu me mêler à eux, vivre dans les mêmes tripots, « fumer » parfois dans les mêmes recoins, me restaurer dans les mêmes paillotes car je suis foncièrement indépendant. J'échangeais un mot, un sourire, les derniers tuyaux, voilà tout. Ce que je cherchais n'était pas le « kick » du routard ni leur vie « commune » en marge, mais le contact avec tous les hommes de la terre et, à travers ce contact, la clé cosmique. La route a été pour moi un moyen, pas une fin.

Faire la route n'est pas indispensable, ce qui est important est de faire le tour de soi-même.

Dans la confrérie de la route s'observent naturellement tous les types humains, tous les caractères souvent mis à nu ; depuis les gars qui resquillent dans les files d'attente à la sortie des villes, tels certains pénitents des confessionnaires surchargés de Pâques, jusqu'aux salauds du genre : « Tiens, je garde tes affaires pendant que tu vas te doucher. » Combien les ont gardées pour de bon et se sont enfuis avec !

J'inquiète un peu en soutenant que je préférais être seul sur la route. Combien partent à deux ou en bande, puis se séparent et, se retrouvant seul, comprennent que c'est mieux ainsi. Pour mener à bien leur « étude », ne pas être distrait. On peut évidemment vivre la route comme une joyeuse kermesse ou bien comme une entrée dans les ordres, selon son tempérament et ses visées.

Le plus étonnant de mon voyage, c'est que je ne l'avais pas prévu ainsi. Tout s'est enchaîné. En quittant le Canada, je pensais faire un tour du monde plus classique : autobus, cargos, avions, petits hôtels, restaurants bon marché. La vie m'a guidé. Comment imaginer, planifier une telle odyssée ? C'est en faisant mes comptes à Buenos Aires que j'ai réalisé qu'en vivant avec le strict nécessaire, j'étais libre. Et la liberté permet tout. Les jours, les nuits, les kilomètres, les problèmes, après tout, ne se présentent que l'un après l'autre.

Ce tour du monde, je l'ai fait en tâtonnant, sans « Guide du Routard » (pourquoi pas la fiche perforée de l'amour, aussi ?) et j'ai eu l'immense joie de la découverte. « Apprenez l'anglais en trois semaines », nous avons tous vu ces réclames. Qui apprend l'anglais en trois semaines, même pas les bébés britanniques ! Apprenez le pouce en une heure de lecture : faites ci, faites ça, souriez et mouchez votre nez ! « Londres en jean », « Montréal en jean », pourquoi pas « l'île du Levant à poil » ? Comment se broser la touffe du pubis !

Le monde du prédigéré voudrait même avaler cette dernière aventure du siècle, la codifier, l'« assuranciser ». De grâce, laissez-moi trouver mon chemin.

Mon chemin a eu la beauté du zigzag, la fraîcheur d'un premier amour. Maintenant, je saurais faire un tour du monde rationnel, sans bavures, mais en serait-il plus beau ?

Je pourrais monter un ordinateur pour voyageurs sur les Champs-Élysées qui, pour une pièce de dix francs, en appuyant sur la touche « routard », dégorgerait le bulletin suivant :

« D'Europe, émigrer d'abord en Australie deux ans, temps nécessaire pour ne pas rembourser le billet avancé par le consulat australien, d'apprendre l'anglais (indispensable) et d'économiser (encore plus indispensable). De là, rayonner en Extrême-Orient avant d'aller rebâtir son budget en Amérique du Nord. Visiter le reste des Amériques avant de passer de Buenos Aires à Durban en Afrique du Sud où l'on peut se réarmer rapidement (peau noire, s'abstenir). Après un tour d'Afrique, s'embarquer de Mombassa au Kenya à Bombay. Regagner l'Europe à travers le Moyen-Orient. »

Pour une pièce d'un franc supplémentaire, la machine vous indiquerait que pour les fauchés, au retour, six mois de travail dans les usines à poissons islandaises isolées permet de se remettre sur pied !

Depuis mon retour, de nombreux jeunes viennent me consulter, car ils n'ont qu'un désir : PARTIR. Certains, même, se sauver !

- Que vais-je faire en rentrant ? me demande l'un d'eux, soucieux.

- Ecoute, ne pars pas, tu n'auras pas de problèmes en rentrant !

Penser à sa retraite à vingt ans ?

Après tout, tout le monde ne rentre pas !

Beaucoup se demandent si en prenant des photos ou en écrivant un livre au retour, ils pourront rentabiliser leur voyage. Je comprends leur souci mais cela tombe à nouveau dans l'entreprise commerciale. L'optique du voyage est alors différente. Je ne veux décourager personne, mais il faut savoir aussi que publier est en soi, un sacré safari ! Quelques rares privilégiés sont commandités pour aller « écrire » des livres d'aventures ; cette idée me révolte. Que l'on raconte son aventure après, soit, mais que le livre soit commandé avant voilà bien tout le manque d'authenticité de notre société qui se gargarise de mots dévalués : l'aventure n'est pas du business !

La publicité voudrait faire croire aussi que certains excellents cinéastes de conférences sont des aventuriers. Ils n'ont qu'une idée en tête : combien va leur

rapporter leur nouveau film. En trois mois, je vous mets « en boîte », le Maroc, le Sahara, le Venezuela, le Mexique. Tous ces pays offrent tant de belles images, de brillantes couleurs, d'aspects folkloriques qu'il serait difficile de ne pas y réussir un film !

L'oiseau qui quitte sa branche ne se pose pas tant de questions. Celui qui désire vraiment partir se concentrera plus sur son voyage que sur son éventuel retour, il me semble. Sur le bénéfice intérieur que sur les espèces sonnantes. En s'enrichissant personnellement, il enrichira l'humanité. « Authenticité » prône Mobutu Sese Seko au Zaïre. C'est valable aussi pour l'Europe.

En quittant le nid protecteur du conformisme et des conventions, l'oiseau de cage que j'étais, l'« objet » manipulé par la société, s'est métamorphosé à travers les épreuves sans nombre en « sujet » capable de se remettre en question. Le grand guignol de nos habitudes, inhibitions, interdits et préséances s'est évanoui dans l'azur des vastes horizons. Et, avec stupéfaction, j'ai découvert que l'Europe n'est pas le centre du monde, ni l'étalon-or des civilités ! Que cet appendice de l'Asie s'est permis de saccager, tuer, annihiler le reste de la terre au cours des trois derniers siècles. La honte m'a submergé en voyant les autres humains dépossédés, diminués par la force de nos canons, de nos capitaux, de notre barbarie.

Orozco, le peintre mexicain de la révolution, a peint avec génie le combat inégal de l'homme de fer contre l'Indien nu. Le génocide. Le tableau se divise en plusieurs séquences, la dernière ne montrant plus que du fer ! Je regrette tellement qu'on ne m'ait pas enseigné à l'école, la richesse culturelle inouïe du reste du monde. Quel gâchis ! J'AI BIEN FAIT DE PARTIR. Après l'Asie, j'ai ressenti l'Européen comme un éléphant, l'Américain comme un dinosaure. *Uccidere* en italien signifie tuer. *Uccidere*, occire, Occident ? La prétendue civilisation européenne n'a été qu'un viol des autres. Ainsi, j'ai pleuré sur ma route. Quand je vois le terne costume gris-cravate, et maintenant le blue-jean, faire disparaître les splendides costumes régionaux partout, je suis triste. Quand va-t-on cesser le mensonge, cesser de centrer le monde sur les critères européens ?

Et comprendre que notre technique ne sera un bienfait pour l'humanité que lorsque la lumière spirituelle, toujours originaire de l'Asie, la contrôlera ?

Ce tour du monde sur la route, par la base, non programmé par un parti, une Eglise, un journal et autres entraves et œillères m'a aidé à découvrir la relativité des choses, la vanité des choses. Que notre terre n'est qu'un grain de poussière. Que tous les hommes sont créés de cette même poussière.

Pourquoi ce mépris envers l'auto-stoppeur ?

Pourquoi certains hommes éprouvent-ils le besoin de dévaloriser autrui ? Qu'ils fassent un bout de route au lieu d'errer sur leurs chemins d'illusions !

Sur la route, j'ai appris humblement ma leçon, chaque jour. Sur la route.

« Salut à celui qui a suivi le Sentier Droit ! » écrit le Persan Bahá'u'lláh de Bagdad vers les années 1860 dans son livre *Les sept vallées**, compilation mystique répondant à la lettre d'un docte Soufi :

« On distingue pour le voyageur qui va de la demeure terrestre à la patrie divine sept vallées. Et l'on dit que tant qu'il n'a pas quitté son moi et achevé ses voyages, il ne peut arriver à la mer de l'approche et de l'union... La première vallée est la vallée de la recherche où l'on chemine dans le véhicule de la patience sans laquelle le voyageur n'arrive nulle part et ne peut atteindre aucun but. Jamais le voyageur ne doit perdre courage... Celui qui entreprend un tel voyage s'assoira sur toutes les terres et demeurera dans tous les pays. Sur chaque figure, il cherchera la beauté de l'Ami... Si, avec l'aide de Dieu, il réussit à trouver dans ce voyage une trace de l'Ami invisible, il entrera dans la vallée de l'Amour qui l'embrasera de son feu. Sans la souffrance, véhicule de cette vallée, on n'arrive pas au terme du voyage... »

**Les sept vallées*: Maison d'éditions bahá'íes, 45, rue Pergolèse, Paris 16^e ou 7200 Leslie St.Thornhill, Ont., Canada.

ACHEVE D'IMPRIMER LE 25 OCTOBRE 1986
DANS LES ATELIERS DE NORMANDIE IMPRESSION S.A.

61 000 ALENÇON

ISBN 2-906284-14-9

Dépôt légal : 4^e trimestre 1986
No d'édition : 115